A gift of
Associated
Medical Services Inc.
and the
Hannah Institute
for the
History of Medicine

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/avisaupeuplesur02tiss

AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ.
SECONDE PARTIE.

AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ,

Par M. TISSOT,

D. M. de Montpellier, de la Soc. Royale de Londres, de l'Académie Médico-Phyſ. de Baſle, de la Société Œconom. de Berne.

NOUVELLE ÉDITION

*Conforme à la ſeconde originale à laquelle on a joint la traduction de la Préface Allemande de M. HIRZEL, & des Notes par M*** D. M.*

TOME SECOND.

A LYON,

Chez { JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire, rue S. Dominique, BENOIT DUPLAIN le jeune, Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

523459

CSP
RA
775
.T57
1764
.V.2

AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ.

CHAPITRE XV.

De la fievre ardente ou chaude.

§. 230. PRESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jusqu'à présent, sont produites par l'inflammation du sang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme fortement, sans qu'il y ait aucune partie plus particuliérement attaquée, il produit cette fievre, qu'on appelle fievre ardente ou chaude.

§. 231. Les signes qui la font connoître sont, la dureté du pouls & sa plénitude, plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très-forte, une grande soif, une sécheresse extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge; un violent mal de tête, & quelquefois des rêveries dans le temps du redoublement, qui est considérable tous les soirs; la respiration un peu gênée, sur-tout dans le temps du redoublement, avec une toux de temps en temps, sans douleur dans la poitrine & sans crachats; le ventre resserré; les urines rouges, chaudes, peu abondantes; quelques ressautements, surtout quand le malade s'endort; peu ou point de bon sommeil, mais, presque toujours, une espece d'assoupissement, qui rend les malades assez peu sensibles à ce qui se passe autour d'eux, & à leur propre état; quelquefois un peu de sueur; à l'ordinaire, la peau très-seche, de la foiblesse, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie est produite, comme toutes les maladies inflamma-

toires, par les causes qui épaississent le sang, & en augmentent le mouvement; comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin, ou des liqueurs, un air trop long-temps sec, des excès en tout genre, des aliments échauffants.

§. 233. 1°. L'on doit mettre, d'abord, le malade au régime, ne donner des aliments que de huit en huit heures, quelquefois seulement deux fois par jour; l'on pourroit même, dans les cas graves, s'en passer tout-à fait.

2°. L'on réitere les saignées, jusqu'à ce que le pouls s'amollisse. La premiere doit être considérable; & l'on en fait une seconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit, on peut suspendre, & n'y revenir que quand il reprendroit assez de dureté, pour faire craindre de nouveau le danger; mais s'il continue à être fort & dur, on fait, dans le même jour, la troisieme saignée, qui souvent est la derniere.

3°. On donne deux & même trois lavements par jour N°. 5.

4°. On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiede; on lave en

même temps les mains avec la même eau ; on met des linges, ou des flanelles trempées dedans, sur la poitrine & sur le ventre ; & l'on fait boire très-régulièrement, le lait d'amande N°. 4. & la tisane N°. 7. Les pauvres peuvent se tenir à cette derniere, mais il faut en boire prodigieusement. Après les saignées, l'air frais & la quantité de boisson, font le salut du malade.

5°. Si, après les saignées, la fievre continuoit à être très-forte, il faut l'abattre, en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion N°. 10. juqu'à cé qu'elle ait diminué, & ensuite, de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'elle soit très-modérée.

§. 234. Il survient souvent, dans cette maladie, des saignements de nez, qui sont très-salutaires.

Les premiers signes d'amendement sont l'amolliſſement du pouls, qui ne perd cependant tout-à-fait sa dureté, que quand la maladie est entiérement terminée ; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité sur la langue. Tous

ces signes favorables vont en augmentant ; & entre le neuvieme & le quatorzieme, il survient ordinairement, souvent après quelques heures d'orage, des selles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépose un sédiment d'un blanc roux, au dessus duquel l'urine reste très-claire, & d'une couleur naturelle, & des sueurs plus ou moins abondantes. En même temps les narines & la bouche s'humectent ; cette croûte seche & brune, qui couvroit la langue, & que rien ne pouvoit enlever, se dissipe d'elle-même ; le goût revient, la soif diminue, la clarté des idées renaît, l'assoupissement se dissipe, le sommeil & les forces reviennent. Après cette époque, il faut donner la potion N°. 23, & mettre le malade au régime des convalescents. On peut, au bout de huit ou dix jours, redonner la même potion. Chez quelques malades, les urines ne déposent jamais, mais ils guérissent très-bien sans cela.

§. 235. On juge que le mal empire, si le pouls reste dur & perd de sa force, si le cerveau est plus embarrassé, la respiration plus gênée, les yeux, le

nez, les levres, la langue plus ſecs, la voix plus changée. Si à ces ſymptomes ſe joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoiſſe, l'égarement des yeux, le mal eſt preſque déſeſpéré; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ſes mains & ſes doigts ſont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque choſe ſur ſes draps; c'eſt ce qu'on appelle, *chaſſer aux mouches.*

CHAPITRE XVI.

Des fievres putrides.

§. 236. APrès avoir parlé des maladies fiévreuſes, qui dépendent de l'inflammation du ſang, je parlerai de celles que produiſent les matieres corrompues, qui croupiſſent dans l'eſtomac, dans les boyaux, dans les viſceres du bas-ventre, ou qui ont déjà paſſé dans le ſang. On les appelle fievres putrides, ou quelquefois, fievres bilieuſes, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie.

§. 237. Cette maladie s'annonce ſouvent pluſieurs jours à l'avance, par un grand abattement, une peſanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaiſe le matin, peu d'appétit, un ſommeil inquiet, quelquefois, un mal de tête exceſſif pendant pluſieurs jours, ſans aucun autre ſymptome. Enſuite il ſurvient un friſſon, ſuivi d'une chaleur âcre & ſeche, le pouls, qui eſt petit & vîte pendant

le frisson, s'éleve pendant la chaleur, & est souvent très-fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes, à moins que la fievre putride ne soit compliquée avec une fievre inflammatoire, ce qui arrive quelquefois. Pendant ce temps-là, le mal de tête est ordinairement très-violent; le malade a presque toujours des nausées, & même quelquefois des vomissements, de l'altération, des rapports désagréables, la bouche amere; il urine peu. Cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin, & le pouls toujours fiévreux, l'est alors un peu moins, le malade souffre moins, mais il est très-abattu.

La langue est blanche, sale, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur. La couleur, la quantité, & la consistance des urines varient beaucoup. Quelques malades sont resserrés, d'autres ont fréquemment de petites selles qui ne les soulagent point. La peau est quelquefois seche, d'autres fois il y a de la transpiration, mais qui ne fait aucun bien. La fievre redouble

tous les jours & ſouvent à des heures irrégulieres. Outre le grand redoublement qu'on obſerve chez tous les malades, il y en a ſouvent de petits chez quelques-uns.

§. 238. Quand le mal eſt abandonné à lui-même, ou mal ſoigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'eſt pas rare, la fievre augmente, les redoublements deviennent plus longs, plus fréquents, irréguliers; il n'y a point de bons moments; le ventre ſe tend comme un ballon, ce qu'on appelle météoriſme; les rêveries ſurviennent; le malade ne ſent plus ſes beſoins, & ſe ſalit dans ſon lit; il refuſe les ſecours, parle continuellement avec un pouls vîte, petit, irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches d'un brun livide ſur la peau, ſur-tout du col, du dos, & de la poitrine. Toutes les matieres qui ſortent du corps du malade ont une odeur très-puante; il ſurvient des mouvements convulſifs, ſur-tout au viſage; il ne ſe couche que ſur le dos, & tombe inſenſiblement vers les pieds du lit; *il chaſſe aux mouches;* le pouls devient ſi petit & ſi vîte, qu'on

ne peut qu'à peine le ſentir, & point le compter. L'angoiſſe paroît inexprimable, il coule une ſueur de détreſſe, la poitrine s'emplit, & l'on meurt miſérablement.

§. 239. Quand la maladie eſt moins violente, ou qu'elle eſt bien traitée, & que les remedes réuſſiſſent, le mal reſte quelques jours dans l'état décrit (§. 237.) ſans empirer & ſans diminuer, il ne ſurvient aucun des ſymptomes (§. 238), mais au contraire, tous les ſymptomes diminuent, les redoublements ſont moins longs, & moins violents, le mal de tête plus ſupportable, les ſelles ſont moins fréquentes, plus abondantes & ſoulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier; on recouvre un peu de ſommeil, & il eſt plus tranquille; la langue ſe nettoie, & chaque jour la ſanté fait quelques progrès.

§ 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle eſt très-violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour; ſouvent l'on en meurt

du dix-huitieme au vingtieme ; quelquefois seulement environ le quarantieme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle est légere, elle est quelquefois guérie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Quand elle est grave, il y a des malades qui ne sont hors de danger qu'au bout de six semaines, & même plus tard ; mais il est vrai que ces maladies si longues, dépendent souvent en grande partie du traitement, & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzieme & le trentieme jour.

§. 241. Le traitement des fievres de cette espece, consiste dans les remedes suivants.

1. On *met le malade au régime*, & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boisson ordinaire doit être de la limonade, qu'on prépare avec le jus de citron, un peu de sucre & de l'eau, ou la tisane N°. 3. L'on peut, au lieu de jus de citron, employer le vinaigre, qui fait, avec le sucre &

l'eau, une boiſſon agréable & très-ſaine.

2. S'il y a inflammation, ce qu'on connoît par la force & dureté du pouls, & par le tempéramment du malade; s'il eſt fort & robuſte, ou s'il eſt échauffé par quelqu'une des cauſes marquées (§. 232.), il faut faire une ſaignée, & même, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde quelques heures après. Mais j'avertis que très-ſouvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la ſaignée ſeroit nuiſible.

3. Quand le malade a fait pendant deux jours un uſage abondant de ces boiſſons, s'il a encore la bouche très-mauvaiſe, & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34, délayée dans un demi-pot d'eau tiede, dont il boit un verre tous les demi-quarts d'heure. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on eſt ſûr qu'il n'y a aucune circonſtance qui doive en empêcher l'uſage; ces circonſtances ſeront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faiſoient vomir abondamment, on n'en donneroit plus,

& l'on ſe contenteroit de faire boire une très-grande quantité d'eau tiede ; s'ils ne produiſent pas cet effet, on continue juſqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui eſt ce qu'on appelle ordinairement l'émétique, pourroient prendre celui N°. 35. en buvant auſſi beaucoup d'eau tiede quand il opéreroit ; mais le premier eſt à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reſte jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation ; ce ſeroit alors donner un vrai poiſon ; & même ſi la fievre eſt très-forte, quoique ſans inflammation, l'on ne doit pas s'en ſervir.

Le moment de les donner, c'eſt après le redoublement, quand la fievre a beaucoup baiſſé. Ordinairement le remede N°. 34. purge après avoir fait vomir ; le N°. 35. opere plus rarement cet effet.

Dès que les vomiſſements ont fini, on recommence la tiſane, & il faut bien ſe garder de donner du bouillon à la viande au malade, ſous prétexte qu'il eſt purgé. Les jours ſuivants on continue comme les premiers ; mais

comme il eſt important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours dans la matinée la tiſane N°. 32. Ceux pour qui elle ſeroit trop diſpendieuſe y ſuppléeront, en mettant tous les jours le quart de la poudre N°. 34. dans cinq ou ſix taſſes d'eau, dont ils prendront une taſſe toutes les deux heures, en commençant de grand matin. Mais ſi la fievre étoit très-forte, le N°. 32. doit être préféré.

4. Après l'effet de l'émétique, ſi la fievre continue, ſi les ſelles reſtent puantes, ſi le ventre eſt un peu tendu, ſi les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner de deux en deux heures, une cuillerée de la potion N°. 10, qui arrête la putridité & abat la fievre. Quand le mal eſt très-preſſant, on peut en donner toutes les heures.

5. Quand, malgré ces ſecours, la fievre continue, & que le cerveau n'eſt pas net, que le malade a de violents maux de tête, ou de l'inquiétude, il faut mettre au gras des jambes les emplâtres véſicatoires, N°. 36, & les laiſſer ſuppurer le plus long-temps qu'il ſera poſſible.

6. Quand la fievre eſt très-forte, il faut abſolument retrancher toute nourriture.

7. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de ſuite, trois priſes de la poudre N°. 24, à une heure de diſtance l'une de l'autre; ce remede procure quelques ſelles bilieuſes, qui abattent beaucoup la fievre & diminuent conſidérablement la violence de tout le reſte de la maladie. On l'emploie avec ſuccès dans les cas où la fievre trop forte empêche l'émétique; & l'on doit ſe borner à ce remede toutes les fois qu'on eſt incertain ſi les circonſtances du mal permettent le vomiſſement, dont on peut d'ailleurs ſe paſſer dans un très-grand nombre de cas.

8. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublements ſont foibles, & que le malade eſt quelques heures ſans fievre, on doit diſcontinuer l'uſage journalier des boiſſons purgatives, mais l'on continue celui des tiſanes ordinaires, & l'on fait très bien de donner de deux jours en

deux jours, deux prises de la poudre N°. 24, qui prévient très-bien toutes les suites fâcheuses de la maladie.

9. Si la fievre a fini pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fievre tous les jours, il faut donner la poudre N°. 14, quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remede, pourroient y suppléer par la boisson amere N°. 37, dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

10. Comme les organes qui servent à la digestion ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-temps, pour la quantité & la qualité des aliments, & de prendre de l'exercice, dès que les forces le permettent, sans quoi l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Des Fievres malignes.

§. 242. L'On appelle fievres malignes, celles dans lesquelles le danger est plus grand, que les symptomes ne sont effrayants. Elles font du mal, sans paroître dangereuses; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractere distinctif des fievres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidents, parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse contre la cause de la maladie.

Si, au moment où deux armées vont se battre, on enleve à l'une presque toutes ses armes, le combat sera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le spectateur qui, sans

s'appercevoir de ce désarmement, ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit, seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux, il l'eût été beaucoup moins, & le bruit plus grand, si les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont un long usage de viandes sans légumes, sans fruits, sans acides; des aliments mal conditionnés, comme le pain fait avec de mauvaises graines; de viandes corrompues; huit personnes mangerent du poisson gâté, elles furent toutes attaquées d'une fievre maligne, & il en périt cinq malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fievres sont aussi très-souvent l'effet de la disette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air, sur-tout, qui réunit ces deux qualités, aussi elles sont fréquentes dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais; d'un air renfermé, sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes; d'un principe singulier de corruption dans l'air; des chagrins.

§. 245. Les symptomes des fievres

malignes ſont, je l'ai déjà dit, une perte totale des forces, ſans aucune cauſe précédente ſenſible qui ait pu les détruire; en même temps un abattement de l'ame qui devient preſqu'inſenſible à tout, & même à la maladie; un changement prompt dans le viſage, & ſur-tout dans les yeux; de petits friſſons qui alternent pendant vingt-quatre heures, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins; d'autres fois il n'y a point de douleur; des eſpeces de défaillance, dès le commencement du mal, ce qui eſt toujours fâcheux; point de bon ſommeil, ſouvent un demi aſſoupiſſement; une rêverie légere & ſourde, qui ſe manifeſte ſur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque choſe, & qui ne penſe à rien; quelques malades ont cependant des rêveries violentes; preſque tous un ſentiment de peſanteur, d'autres fois de ſerrement, dans le voiſinage du creux de l'eſtomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoiſſe. Il a quelquefois de légers

mouvements convulsifs dans le visage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes ; ses sens paroissent s'engourdir, j'ai vu plusieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns se guérir. Il n'est point rare de voir des malades qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altere, s'affoiblit, quelquefois elle se perd entiérement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre ; elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrene; aussi ce symptome est très-fâcheux.

La langue est quelquefois très-peu changée ; d'autres fois chargée d'un sédiment d'un jaune brun ; plus rarement seche que dans les autres especes de fievre ; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue longtemps fumée.

Le ventre reste quelquefois très-mol, d'autres fois il est tendu. Le pouls est foible, quelquefois assez régulier, toujours plus vîte que dans l'état naturel, quelquefois même très-vîte, & je l'ai toujours trouvé tel, quand le ventre étoit tendu.

La peau n'eſt ſouvent ni chaude, ni ſeche, ni humide ; elle ſe couvre ſouvent de taches pétéchiales, (ce ſont de petites taches d'un rouge livide), ſur-tout au col, autour des épaules, au dos ; d'autres fois ce ſont les plus grandes taches, brunes, comme après des coups de bâton.

Les urines ſont preſque toujours crues, c'eſt-à-dire moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point à l'œil diſtinguer du lait. Il y a quelquéfois une diarrhée noire & fétide, qui eſt mortelle, ſi elle ne ſoulage pas.

Il ſe forme chez quelques malades des ulceres livides dans l'intérieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois il ſe fait des dépôts dans les glandes qui ſont aux aines, ſous les aiſſelles, entre les oreilles & la mâchoire, où il ſe forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces ſe perdent entiérement, le cerveau s'embarraſſe tout-à-fait ; le malade étendu ſur ſon dos, meurt ſouvent avec des convulſions, une ſueur prodigieuſe, & la poitrine embarraſſée.

Quelquefois ce ſont des hémorragies qui tuent ; elles ſont preſque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fievre, comme dans toutes les autres, un redoublement le ſoir.

§. 246. Le terme de ces maladies eſt, comme celui des fievres putrides, très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le ſeptieme ou le huitieme jour, plus ordinairement entre le douzieme & le quinzieme, ſouvent au bout de cinq ou ſix ſemaines ; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements ſont tout-à-fait lents, & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foibleſſe & un air très-changé, ſe croit à peine malade.

Il en eſt du terme de la guériſon, comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours, & même plutôt ; d'autres, ſeulement au bout de quelques ſemaines.

Les ſignes qui annoncent une guériſon ſont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abattement & de découragement, le

cerveau plus net, une chaleur égale, une ſueur chaude, médiocrement abondante, ſans angoiſſe, le retour des ſens perdus pendant la maladie, quoique ce ne ſoit point un mal quand le malade devient ſourd, ſi en même temps les autres ſymptomes s'amendent.

Cette maladie laiſſe ordinairement beaucoup de foibleſſe, & il faut un long temps avant que les malades aient repris entiérement leurs forces.

§. 247. 1°. Il eſt plus important dans cette maladie, ſoit pour le malade, ſoit pour les aſſiſtants, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut ſouvent brûler du vinaigre dans la chambre, & avoir preſque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diete doit être légere & aigre, on peut donner du jus d'oſeille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groſeilles, mériſes, & pour ceux qui ſont en état, citrons, oranges, grenades.

3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4°. La ſaignée eſt rarement néceſ-

faire, & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement, qu'en voyant le malade.

5°. Les lavements sont souvent très-peu nécessaires, quelquefois dangereux.

6°. La boisson ordinaire doit être une tisane d'orge, rendue aigre avec l'esprit acide du N°. 10, dont on met suffisamment pour rendre l'aigreur agréable, ou la limonade.

7°. Il est important d'évacuer les premieres voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35, & ordinairement après son effet, le malade est mieux au moins pendant quelques heures. Il est très-important de donner ce remede dans les commencements; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliere, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtieme jour.

8°. Après avoir enlevé, par ce remede,

remede, une grande partie de matieres qui contribuent à entretenir la fievre, l'on fait prendre, de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crême de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers qui sont très-fréquents dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par dessus & par dessous, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidents bizarres qu'on observe; enfin, il fortifie les intestins, & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarrhée quand elle est nuisible.

9°. Si, avec la diarrhée, la peau est seche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crême de tartre de l'Ipecacuhana, N°. 39, qui donné à petites doses & fréquemment, arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Ce remede & le précédent se prennent le matin; deux heures après, il faut commencer la potion N°. 40, & la continuer réguliérement, de trois

en trois heures, jusqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N°. 38 ou 39, & on la recommence ensuite, jusqu'à ce que le malade soit beaucoup mieux.

10°. Si les forces étoient extrêmement abattues, & le malade fort angoissé, il faudroit donner avec chaque prise de potion, un bol N°. 41. Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol, vingt grains, c'est-à-dire, le tiers d'un demi-quart d'once, ou la grosseur d'une très-petite feve, de *diascordium*, ou si l'on n'en avoit point, de *thériaque* (1).

11°. Quand, malgré ces secours, le malade reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands véficatoires au gras des jambes ou à la nuque; quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement

(1) Comme les évacuations par les selles sont de la plus grande utilité dans les fievres putrides & malignes; & comme on doit craindre que les matieres putréfiées qui sont contenues dans les intestins ne soient absorbées par les vaisseaux & ne se mêlent avec le sang & les autres humeurs, dont elles augmenteroient la putridité, nous regardons les astringents comme des remedes extrêmement dangereux dans ces maladies. Si la diarrhée étoit trop forte, si elle prenoit trop sur les forces, l'usage des cordiaux mêlés aux acides agréables seroit le seul moyen que nous nous permettrions pour la modérer.

ou d'embarras de cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête On les fait suppurer abondamment, & s'ils se sechent au bout de quelques jours, on en remet d'autres, il faut en entretenir long temps l'écoulement.

12°. Dès que le mal est assez amendé, pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fievre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six ou au moins cinq prises du remede N°. 14, & réitérer la même dose le lendemain, ce qui arrête les accès: (1) on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13°. Dès qu'il n'y a plus de fievre, on met le malade au régime des convalescents; & si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès pour les rétablir plus vîte, trois prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N°. 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apo-

(1) L'observation & l'expérience ont démontré l'utilité du kina, pour écarter la gangrene, & empêcher la putréfaction des matieres animales. Nous croyons donc qu'il est utile dans les fievres malignes de l'employer aussi-tôt que les premieres évacuations auront précédé.

thicaireries, comme un excellent ſtomachique fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui eſt une compoſition ridicule, chere & ſouvent dangereuſe. Il eſt vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir ; mais quand on veut procurer du ſommeil, il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépenſe, au lieu du remede N°. 42, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques ſemaines, trois priſes du remede N°. 14.

§. 248. L'on a dans les campagnes, ſur le traitement de ces fievres, un préjugé qu'il faut détruire, non ſeulement parce qu'il eſt faux & ridicule, mais encore parce qu'il eſt dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin ; pour cela, on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait aux pieds ou ſur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après, corrompus, & répandant une odeur horrible ; & l'on ſe perſuade que c'eſt le venin dont ils ſe ſont chargés, qui eſt la cauſe de

cette infection, mais c'eſt une erreur; ils puent, non point parce qu'ils ont tiré le venin, mais parce qu'ils ſe ſont pourris par l'humidité & par la chaleur; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient, ſi on les avoit mis dans tout autre endroit, que le corps d'un malade, également chaud & humide. Bien-loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer pluſieurs de ces animaux ſur un corps ſain dans le lit, & le laiſſer long-temps dans cet air, pour lui donner une fievre maligne.

Dans le même but, on attache un mouton au pied du lit pendant pluſieurs heures; ce qui n'eſt pas auſſi dangereux quoique ce ſoit toujours un mal, parce que plus il y a d'animaux dans la chambre, plutôt l'air eſt corrompu, mais ce qui eſt tout auſſi peu ſenſé. Il eſt bien certain que les animaux qui environnent le malade, reſpirent le venin qui ſort de ſon corps, & peuvent en être incommodés, tout comme les perſonnes qui le ſoignent, mais ils n'en font pas ſortir; au contraire, en contribuant auſſi à corrom-

pre l'air, ils augmentent la maladie. Du faux principe, on tire une fausse conséquence, l'on dit que, si le mouton meurt, le malade guérira; ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guérit; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cause qui produit les fievres malignes, s'allie avec d'autres maladies, & en augmente extrêmement le danger. Elle se mêle, par exemple, avec le venin de la petite vérole & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidents qui caractérisent la malignité avec les symptomes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux; ils demandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement, qui dépend en général de la combinaison du traitement des deux maladies; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

CHAPITRE XVIII.

Des fievres d'accès.

§. 250. LEs fievres d'accès, que le peuple appelle fievres tremblantes, » ſont celles qui, après un » accès de quelques heures, diminuent » ſenſiblement, ainſi que tous les » ſymptomes, & ceſſent enfin abſolu- » ment, de façon cependant que l'accès » revienne enſuite «.

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années, on peut dire qu'elles y étoient épidémiques ; elles ſont beaucoup plus rares depuis cinq ou ſix ans dans la généralité du pays ; mais il y en a toujours un aſſez grand nombre dans tous les lieux où l'on reſpire l'air marécageux des environs du Rhône, & dans quelques autres endroits, ſitués dans un air à peu près ſemblable (1).

(1) Les pays remplis d'étangs, de marais, d'eaux croupies, de poiſſons corrompus qui infectent l'air, ſont ravagés par les fievres intermittentes. Une partie de la Breſſe & de la Dombes, en fournit un exemple frappant. Ses habitants éprouvent en général pendant le quart de leur vie, des fievres tierces ou quartes,

§. 251. Il y en a de plusieurs especes, qui tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès reviennent.

qui commencent dans les mois de Juillet, Août, & Septembre, qui durent jusqu'au Printemps, quelquefois pendant des années entieres, qui les énervent pendant ce temps, & joignent à l'impossibilité de travailler, les douleurs & les ennuis cruels de la maladie, qui se terminent très-souvent par des obstructions dans les visceres du bas-ventre, l'hydropisie & la mort; qui abrégent au moins leurs jours, au point de rendre vieillards, ceux qui ont eu le bonheur d'atteindre soixante ans; qui jettent dans toute leur vie & toutes leurs actions, une tristesse peintes sur les physionomies, qui permet à peine les plus foibles plaisirs. Les paysans du voisinage qui sont attirés dans le temps de la récolte, par l'appât du gain, en rapportent presque tous des fievres intermittentes, qui leur font acheter bien chérement le fruit de leur travail. Ils en sont plus sûrement & plus fortement attaqués, s'ils veulent se priver du vin, qui en les fortifiant & corrigeant la putridité de l'air, les rend plus propres à résister à la cause du mal. Le bétail même n'est point exempt de maux, il est dans ces pays, foible, petit, mal conformé, avec de gros ventres.

Tous ces maux sont l'effet de la vapeur des étangs, que l'amour de l'indolence des habitants, le desir qu'ont les possesseurs des fonds, de trouver un revenu sûr, acquis sans peine, & les retards que feroient essuyer de nouveaux établissements, entretiennent. Mais si les uns & les autres calculoient la perte du bonheur d'une longue vie, la diminution de la population & du travail, l'augmentation du produit que donneroit un double nombre d'hommes, qui travailleroient plus fortement, plus long-temps, sans être interrompus par des maladies, & qui feroient tous passer à leurs Seigneurs une partie de leur travail; nous croyons qu'ils laisseroient bientôt toutes leurs écluses ouvertes; qu'ils feroient ouvrir eux-mêmes de larges canaux pour conduire les eaux dans les rivieres voisines; qu'ils convertiroient leurs étangs en prairies & en terres à bled; qu'ils jouiroient ensuite du plaisir de pouvoir passer sans crainte, la plus grande partie de l'année au milieu de leurs terres, où ils verroient bientôt renaître les plaisirs, la population, la durée de la vie, & l'abondance.

Si l'accès revient tous les jours, c'eſt ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les diſtinguer l'une de l'autre, en ce que, dans la quotidienne, les accès ſont longs & ſe reſſemblent tous; elle n'eſt pas fréquente. Dans la double tierce, ils ſont moins longs, & il y en a alternativement un plus léger, & un plus fort.

Dans la fievre tierce, les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent ſeulement le quatrieme jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres eſpeces ſont très-rares.

Ce que nous avançons ici, n'eſt point le fruit d'une imagination échauffée en faveur de l'humanité, qui ſe perd au milieu des avantages chimériques; c'eſt le réſultat de l'expérience de tous les pays du monde, & de cette réflexion ſi ſimple, qu'une terre ſans bras ne produiroit que des fruits ſauvages & des bêtes fauves à ſon poſſeſſeur, & qu'elle ne lui ſera lucrative, qu'en multipliant les bras & les travaux, ſur leſquels il aura droit de prélever une partie du produit. On peut joindre à cette réflexion le calcul apprécié du revenu que donneroient les terreins fertiles couverts par les étangs, travaillés, ainſi que les terreins voiſins, par un plus grand nombre de bras plus ſains, comparé avec le revenu actuel de ces mêmes étangs, qui ne fourniſſent d'ailleurs que de mauvais poiſſons, nuiſibles peut-être à leur tour à ceux qui s'en nourriſſent. Mais lorſque la voix de l'humanité parle auſſi fortement, celle de l'intérêt devroit-elle ſe faire entendre?

Nous ne pouvons, ſur ces grandes choſes, faire que des vœux impuiſſants; c'eſt à la ſageſſe du Miniſtere à en prendre connoiſſance, & à faire ceſſer des maux qui intéreſſent l'Etat & les hommes.

J'ai vu une véritable quinte, & une véritable septimane, qui revenoit tous les Dimanches.

§. 252. Le premier accès de fievre intermittente, attaque souvent dans le temps qu'on se croit le mieux portant. D'autres fois, il est précédé par un sentiment de froid & d'engourdissement, qui dure quelques jours avant que l'accès se déclare. Il commence par des bâillements, des lassitudes, une foiblesse, des froids, des frissons, des tremblements; par la pâleur des extrêmités, par des nausées, & quelquefois par un vomissement. Le pouls est vîte, foible & petit, & la soif assez grande.

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il survient une chaleur, qui augmente insensiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxiété diminue, le pouls est plus fort & plus grand, la soif est excessive; le malade se plaint d'un mal de tête violent, & d'une douleur dans tous les membres; mais d'une douleur différente de celle qu'il souffroit pendant le froid; enfin, après avoir été dans cette chaleur pendant

quatre, cinq, six heures, il tombe dans une sueur générale de quelques heures. Tous les symptomes, dont on vient de parler, diminuent, & souvent le sommeil survient.

Après ce sommeil, le malade se réveille souvent sans fievre; il ne lui reste alors qu'une lassitude, & de la foiblesse. Quelquefois le pouls, entre les accès, est dans son état naturel; souvent il reste un peu plus vîte qu'en santé, & ne reprend sa premiere lenteur, que quelques jours après le dernier accès.

Un des symptomes qui caractérisent le plus particuliérement ces fievres, c'est la nature des urines que le malade rend sur la fin de l'accès. Elles sont rougeâtres, & elles déposent un sédiment qui ressemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles sont écumeuses, & il se forme au dessus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'est point fixe, elle varie suivant l'espece de la fievre & plusieurs autres circonstances. Les accès reviennent quelquefois précisément à la même heure; d'autres fois ils avancent d'une,

deux ou trois heures ; quelquefois ils retardent d'autant; l'on a cru remarquer, que les fievres dont les accès anticipoient, se terminoient plutôt que les autres ; mais ce n'est point une regle générale.

§. 254. L'on distingue les fievres d'accès en fievres de Printemps ou d'Automne. L'on appelle fievres de Printemps celles qui régnent depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin ; fievres d'Automne, celles qui régnent depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier. Leurs caracteres essentiels sont les mêmes, ce ne sont point proprement des maladies différentes ; mais les circonstances variées qui les accompagnent, méritent quelqu'attention. Ces circonstances dépendent de la saison, & de la constitution des corps dans ces saisons. Les fievres de Printemps sont quelquefois jointes à une disposition inflammatoire, parce que c'est la disposition des corps dans ce temps-là ; & comme tous les jours la saison devient plus favorable, elles sont ordinairement assez courtes. Celles de l'Automne sont souvent mêlées d'un

principe de putridité, & comme la saison devient fâcheuse, elles sont plus opiniâtres.

§. 255. Les fievres d'Automne commencent très-rarement en Juillet, beaucoup plus souvent en Août; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'Août; c'est une misérable erreur; il vaut mieux qu'elles commencent en Août, que dans les mois suivants, parce qu'elles sont d'autant plus opiniâtres, qu'elles paroissent plus tard. Ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides, & ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se réglent en fievres d'accès; mais heureusement il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le sédiment couleur de brique, & sur-tout la pellicule au dessus des urines, sont ordinaires dans les fievres d'Automne, & manquent souvent dans celles de Printemps. » Dans celles-ci, les urines » sont d'ordinaire moins rouges, &

» tirent plutôt ſur le jaune ; il ſe for-
» me dans le milieu une eſpece de
» nuage. Elles dépoſent un ſédiment
» blanc, qui eſt un bon augure «.

§. 256. Ordinairement les fievres d'accès ne ſont pas mortelles ; celles de printemps, ſe diſſipent même ſouvent ſans aucun remede, après quelques accès. Il n'en eſt pas de même de celles d'automne, qui durent très-long-temps, & même quelquefois juſqu'au printemps, ſi on les laiſſe ſans remedes, ou ſi on ne les traite pas bien.

Les fievres quartes ſont toujours plus rebelles que les tierces ; ce ſont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux, quand on a la fievre, non ſeulement elle eſt très longue, mais elle a de fréquentes récidives.

§. 257. Quelques accès de fievre ne ſont pas extrêmement nuiſibles ; il arrive même quelquefois, qu'ils produiſent quelque changement favorable dans la ſanté, & détruiſent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on ſe trompe en les regardant généralement comme ſalutaires. S'ils durent long-

temps, s'ils sont longs & violents, ils affoiblissent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & sur-tout les digestions, ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans plusieurs maladies chroniques, entr'autres la jauniſſe, l'hydropiſie, l'asthme, & les fievres lentes; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès, & c'est toujours dans le temps du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guérison de ces fievres; c'est le *kina* ou *kinkina*, ainsi l'on est toujours sûr de les dissiper, & il n'y à de difficulté que celle de savoir, s'il n'y a point d'autre cause de maladie, compliquée avec la fievre, à laquelle le *kina* pût nuire: s'il y en a, il faut les détruire par leurs remedes particuliers (1).

(1) Cet admirable remede n'est connu en Europe que depuis cent vingt ans; nous en avons l'obligation aux Espagnols, qui le trouverent au Pérou, dans la Province de *Quito*; la Comtesse de Chinchon fut la premiere Européenne qui en fit usage en Amérique, & il arriva d'abord en Espagne, sous le nom *de poudre de la comtesse*. Les maisons des *Jésuites* en ayant fait distribuer beaucoup, il se répandit sous le nom *de poudre des Jésuites*; il a été connu encore sous d'autres noms; on ne l'appelle aujourd'hui que *Kina*, ou *écorce du Pérou*. Il essuya d'abord de très-grandes oppositions;

§. 259. Dans les fievres de Printemps, si les accès ne sont pas violents, si le malade est bien entre les accès, que son appétit, ses forces, son sommeil ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout, que mettre le malade *au régime des convalescents*. C'est celui qui convient assez généralement à tous ceux qui ont ces fievres; parce que si on les mettoit au régime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement; & si l'on ne retranchoit rien de leurs aliments, comme il ne se fait point de

les uns le regardoient comme un remede divin, les autres comme un poison; & l'animosité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un siecle avant que tous les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin, il paroit que depuis près de vingt ans, l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remede. L'insuffisance des autres dans plusieurs cas, son efficacité, les cures admirables & sans nombre qu'il a opérées & qu'il opere tous les jours, le nombre de maladies, très-différentes des fievres, dans lesquelles il est le souverain remede, ses effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuses, le bien-être, la force, la gaieté dans laquelle il met ceux qui en font usage, ont enfin dessillé tous les yeux, & on lui donne presqu'unanimement le premier rang parmi les remedes les plus efficaces. On ne croit plus qu'il *gâte l'estomac*, qu'il *fixe la fievre sans la guérir*, qu'il *renferme le loup dans la bergerie*, qu'il jette dans *le scorbut*, *l'asthme*, *l'hydropisie*, *la jauniſſe*; l'on est au contraire persuadé qu'il prévient tous ces maux, & que, s'il nuit quelquefois, ce n'est, comme tous les bons remedes, que quand il est falsifié, ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le tempéramment quelques singularités inconnues, (c'est ce qu'on appelle *Idyosincrasies*) qui en pervertissent l'effet.

digestion

digestion pendant tout le temps de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fievre. L'on ne doit point prendre d'aliments solides au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fievre revient après le sixieme ou le septieme accès, & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin de purger, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remedes de précaution, (1) on lui donne le *kina*, qui est la poudre N°. 14. Si la fievre est quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou six prises entre deux accès; & comme l'on n'a que dix ou douze, tout au plus quatorze ou quinze heures, il ne faut mettre qu'une heure & demie d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons dans tout ce temps-là, entre deux prises.

(1) Il est très-rare que les fievres intermittentes n'exigent aucun purgatif pour leur guérison, sur-tout dans les pays de putridité. Il y a toujours une cause matérielle à ce genre de maladies, dont la nature se débarrasse plus aisément par les selles que par toute autre voie: & comme il n'y a rien à craindre d'un purgatif léger, tel que ceux des Numéros 11 ou 23, nous croyons que la prudence veut qu'on leur fasse toujours précéder une ou deux fois l'usage du kina.

Quand la fievre eſt tierce, il faut en donner une once, ou huit priſes entre les deux accès; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle eſt quarte, j'en donne une once & demie de la même façon. Il eſt inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doſes; c'eſt en les donnant trop petites, qu'on échoue ſi ſouvent: on crie contre le remede, on le croit inutile, mais il ne l'eſt que par la faute de ceux qui l'emploient. Il faut que la derniere priſe ſoit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent, après ces doſes de kina, l'accès manque; mais ſoit qu'il manque, ou qu'il revienne, il faut après que ſon temps eſt paſſé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le ſecond accès. On continue enſuite pendant ſix jours, de donner la moitié de cette doſe, entre le temps qu'auroient rempli les accès, s'ils étoient venus; & pendant tout ce temps-là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès ſont très-forts, le mal de tête très-violent, le viſage

rouge, le pouls plein & dur, s'il y a de la toux, si, lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté, si les urines sont ardentes, la langue fort seche, il faut saigner & faire boire beaucoup de tisane d'orge N°. 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 24, & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au kina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genou, des inquiétudes, de mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le kina, avec la poudre N°. 21, ou la potion N°. 23.

§. 262. Dans les fievres d'automne, si elles s'annoncent continues, à peu près comme les fievres putrides, on fait boire abondamment de la tisane d'orge N°. 3, & au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embarras dans l'estomac continuent, on donne le

remede N°. 34, ou celui N°. 35. (1) Si après ce remede les signes de putridité continuent encore, on purge avec plusieurs prises de la poudre N°. 24, ou les gens robustes, avec celle N°. 21; & quand la fievre est tout-à-fait réglée, on donne le kinkina comme §. 260.

Mais comme les fievres d'Automne sont plus opiniâtres, après l'avoir discontinué huit jours, quoiqu'il ne soit revenu aucun accès, il faut en redonner, encore pendant huit autres jours, trois prises par jour; sur-tout si la fievre étoit quarte; & même, dans cette espece, je l'ai souvent fait prendre six fois de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à se soumettre à cette cure, qui est coûteuse par le prix du *kina*; mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer comme la seule qui soit certaine; car rien ne peut remplacer ce remede, c'est le seul sûr, & le seul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires; l'on croyoit qu'il gâtoit

(1) Voyez, §. 241. les cas dans lesquels on doit employer ce second remede, préférablement au premier.

l'estomac, & pour prévenir cela, on donnoit à manger une heure après. Bien-loin de gâter l'estomac, c'est le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux, & c'est une coutume nuisible, quand on est obligé de le donner souvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laissoit des obstructions, & qu'il conduisoit à l'hydropisie; l'on sait aujourd'hui que ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie, c'est la longueur de la fievre. Non seulement le *kina* empêche ce malheur, mais lorsqu'il est arrivé, parce qu'on ne s'en est pas servi, son usage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fievre, quelquefois cela empêche l'effet du *kina*, sans le rendre nuisible; mais quand la fievre est seule, il a toujours fait, & fera toujours, tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y suppléer, quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le *Kina*, il faut bien se garder de se purger; la purgation redonneroit la fievre.

§. 263. La saignée n'est jamais, ou presque jamais nécessaire dans la fievre

quarte, qui attaque en automne plutôt qu'au printemps, & avec des symptomes de putridité, plutôt que d'inflammation (1).

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire tous les quarts d'heure un petit verre tiede de thé de sureau, adouci avec du miel, & se promener doucement; cela lui procure une légere sueur qui rend le froid, & par-là même tout l'accès plus doux. Il continue la même boisson pendant tout le temps du froid, & quand la chaleur est venue, il peut, ou la continuer, ou lui substituer celle N°. 2, qui est plus rafraîchissante; mais il n'est plus nécessaire de boire tiede, il suffit de ne pas boire

(1) La saignée est communément nuisible dans les fievres intermittentes. En affoiblissant la nature, elle la rend moins propre à combattre la cause du mal; elle diminue pour quelque temps la fievre, mais elle la convertit souvent en continue, avec des redoublements, & même en lente, d'intermittente qu'elle étoit, elle la prolonge, & retarde en général les excrétions qui doivent terminer les accès, & qui sont salutaires: elle donne lieu par-là aux engorgements & aux obstructions des visceres; elle est une des causes qui concourent à rendre les fievres intermittentes si rares dans les Villes, comparativement aux campagnes; elle ne convient que dans les cas d'une pléthore évidente, ou d'une inflammation grave. On réussira ordinairement à calmer les douleurs de tête, par des lavepieds, des lavements, & des applications froides sur le front.

trop froid. Quand la sueur est finie, on essuie bien le malade, & il peut se lever. si l'accès étoit fort long, on pourroit donner pendant la sueur, un peu de gruau, ou quelqu'autre aliment semblable.

§. 265. Quelquefois la premiere dose, & même les premieres doses de kina purgent. Ce n'est pas un mal, mais pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fievre, ainsi il faut regarder ces doses comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres qui cessent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, on le suspendroit un jour pour donner un demi-quart d'once de rhubarbe, ensuite on le recommenceroit, & si la diarrhée persistoit, on mêleroit à chaque prise quatre grains de thériaque; mais ce n'est que dans ce cas qu'on doit le mêler; toutes les autres choses auxquelles on l'associe affoiblissent sa vertu.

§. 266. Avant que l'on connût l'usage du *kina*, l'on se servoit des autres amers, qui ont aussi beaucoup de qualités, mais qui lui sont cependant bien inférieurs. L'on trouvera N°. 43; trois

remedes de cette espece qui sont très-bons, & dont j'ai souvent éprouvé l'utilité ; mais d'autres fois, j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *kina*. La limaille de fer, qui entre dans la composition du troisieme, est très-fébrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remede, au milieu de l'hiver 1753, d'une fievre quarte, un malade que je n'avois pas pu déterminer à prendre du *kina*. Il est vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime, & qu'au plus fort de l'hiver, il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, jusqu'à ce qu'il commençât à transpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aisé dont je me suis servi souvent, avec un entier succès, contre les fievres tierces, mais qui ne m'a réussi que deux fois dans les quartes, c'est de faire suer abondamment le malade dans le temps que l'accès doit venir. Pour cela, il boit trois ou quatre heures à l'avance, l'infusion de sureau miélée, comme je l'ai déjà dit §. 264, & une heure avant le moment du frisson, il se met au lit, &

& on lui donne, auſſi chaud qu'il peut le boire, le remede N°. 44.

J'en ai auſſi guéri quelques-unes, & tierces & quartes, l'an 1751 & en 1752, en donnant, de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N°. 45. Mais outre qu'elle m'a manqué pluſieurs fois, & qu'elle ne guériſſoit point auſſi promptement, elle affoibliſſoit quelques malades, elle leur dérangeoit l'eſtomac; & deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fievre, je fus obligé de recourir au kina, pour rétablir entiérement la ſanté. Mais comme ces moyens ſont peu coûteux, & réuſſiſſent ſouvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remedes pour les fievres; aucun n'eſt auſſi efficace, que ceux que je viens d'indiquer; pluſieurs ſont dangereux; ainſi il eſt prudent de ne pas s'en ſervir. L'on débite depuis quelques années, des poudres, ſous le nom de poudre de Berlin, qui ne ſont qu'un kina maſqué, quelquefois entiérement éventé, & toujours vendu très-chérement. Un kina choiſi, & fraîchement préparé, eſt fort à preférer.

§. 269. J'ai vu souvent des paysans qui avoient une fievre d'accès depuis plusieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remedes, & n'avoient observé aucun régime. Je me suis très bien trouvé de leur donner les remedes N°. 34 ou 35; & ensuite pendant quelques jours, celui N°. 38; après cela, on leur donne le kina, (voyez §. 260.) ou les autres fébrifuges, (voyez §. 266, 267.) après quoi on les met, pendant quelque temps, à l'usage de la thériaque des pauvres, (voyez §. 247. *art.* 13.) afin de rétablir les digestions qui sont tout-à-fait dérangées (1).

(1) Il est des cas assez fréquents dans quelques endroits, où la blancheur de la langue, un goût putride à la bouche, le dégoût pour les aliments, persévérent malgré plusieurs purgatifs par haut & par bas, avec la fievre. Alors on doit rendre la premiere dose de kina, que le malade prendra tous les matins, s'il est hors de l'accès, purgative, en y ajoutant trois ou six grains de jalap, ou une vingtaine de rhubarbe en poudre.

Lorsqu'on craint les obstructions du bas-ventre, cette maniere de donner le kina est très-avantageuse; on pourra joindre de petites doses de sel ammoniac, (environ un dixieme) & des préparations de fer aux autres prises; ce qui en rend l'effet plus sûr.

Les eaux minérales qui sont apéritives & purgatives, ont rendu quelquefois les plus grands services. On doit leur faire précéder l'usage du kina, & les employer hors le temps de la fievre, dans les tempéraments glaireux ou bilieux, qui annoncent par un teint jaune, fali, que les sécrétions des visceres du bas-ventre ne se font point aitément.

§. 270. Il y a quelques fievres d'accès, qu'on appelle *pernicieuſes*, dont chaque accès eſt accompagné des plus violents ſymptomes ; le pouls eſt petit & irrégulier, le malade exceſſivement abattu, évanouiſſant fréquemment, ayant des angoiſſes inexprimables, des convulſions, un aſſoupiſſement profond, un délire continuel, des envies d'aller à la ſelle ou d'uriner continues & inutiles. Le mal eſt très-preſſant ; le malade peut mourir dès le troiſieme accès, & paſſe rarement le ſixieme, s'il n'eſt pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre, & il n'y a qu'un parti à prendre, c'eſt de lui donner inceſſamment le kina, comme §. 260, afin de ſupprimer les accès ſuivants. Souvent ces fievres ſont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premieres voies ; quand cette complication eſt bien démontrée, on peut, immédiatement après la fin d'un accès, donner une priſe d'Ipécacuhana, N°. 35, & dès que ſon effet eſt fini, on ordonne le kina. Mais je m'étends peu ſur ces fievres, parce qu'elles ne ſont pas fréquentes, & que le traitement en eſt

trop délicat pour qu'on puiſſe les traiter ſans Médecins ; j'ai ſeulement voulu les faire connoître, afin que quand elles ſe préſenteroient, on fût inſtruit du danger.

§. 271. La même cauſe qui produit ces fievres d'accès, occaſionne ſouvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure, ſans friſſon, ſans chaleur, & ſouvent ſans vîteſſe dans le pouls : ces maux ſuivent preſque toujours l'ordre des fievres quotidiennes ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomiſſements & des envies de vomir très-violentes, avec une angoiſſe inexprimable ; des oppreſſions très-fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents exceſſifs, des maux de tête, & très-fréquemment des douleurs inouies ſur un œil, la paupiere, le ſourcil & la tempe du même côté, avec une rougeur de l'œil & un larmoyement continuel. J'ai même vu, deux fois, un gonflement ſi prodigieux que l'œil ſortoit de plus d'un pouce de la tête, couvert par la paupiere, qui elle-même étoit extrê-

mement enflée. Tous ces maux commencent très-réguliérement à une certaine heure, durent à peu près le temps d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir précisément à pareille heure, le lendemain ou le surlendemain.

Il n'y a qu'un remede qui puisse arrêter ces accès, c'est le kina, donné comme §. 260. Rien ne soulage pendant l'accès, & tous les autres remedes ne suspendent pas même le mal; mais j'ai guéri avec le kina de ces maux, & sur-tout de ceux des yeux qui sont très-fréquents, qui duroient depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement saignées, purgatifs, bains, eaux, véscatoires, une foule de remedes. Si l'on en donne une dose suffisante, le premier accès est très-léger, le second manque, & je n'ai point vu de rechûte comme après les accès ordinaires de fievre.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fievres fréquentes, l'on doit brûler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois

aromatiques ; mâcher tous les jours des grains de genievre, & employer pour boiſſon une infuſion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes ſont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les eſtomacs les plus foibles, pour prévenir les obſtructions, & pour faciliter la tranſpiration ; & comme ce ſont-là les cauſes qui entretiennent le plus opiniâtrément ces fievres, rien n'en préſervera plus ſûrement que ces ſecours, qui ſont ſi faciles (1).

(1) A ces moyens de préſerver & de guérir les fievres intermittentes, on peut ajouter l'uſage d'un vin où on aura fait infuſer du kina. Le vin eſt le diſſolvant le plus propre à enlever à cette écorce ſes parties actives ; il a réuſſi dans pluſieurs cas, où de fortes doſes de kina en ſubſtance avoient manqué d'opérer l'effet qu'on en attendoit. On fait infuſer une once de kina pilé groſſiérement dans chaque livre de bon vin. On finit de le préparer, & on le donne de la même maniere que celui qui eſt preſcrit Numéro 43. Lorſqu'on n'en uſe que dans les vues de ſe préſerver de la fievre, la moitié de cette doſe peut ſuffire.

CHAPITRE XIX.

Des Eréſipelles, & des piquures d'animaux.

§. 273. L'Eréſipelle, que le peuple appelle le *Violet*, eſt quelquefois une maladie très-légere qui paroît ſur la peau, ſans que le malade ait eu aucune indiſpoſition; elle attaque ordinairement le viſage ou les jambes. La peau ſe tend, devient rude & rouge, mais la rougeur diſparoît ſi l'on preſſe avec le doigt, & reparoît dès qu'on le retire. Le malade ſent dans la partie affligée une chaleur brûlante qui l'inquiete & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours, reſte dans ſon plus haut période un jour ou deux, & diminue; alors la peau malade tombe en groſſes écailles, & tout eſt fini.

§. 274. D'autres fois c'eſt une maladie plus grave, qui commence par un friſſon très-fort, ſuivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de vomir,

qui ne ceſſent que quand l'éréſipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le ſecond ou même le troiſieme jour. Alors la fievre diminue & les maux de cœur finiſſent, mais ſouvent il reſte un peu de fievre & du dégoût pendant tout le temps que l'éréſipelle augmente. Quand elle attaque le viſage, le mal de tête continue juſqu'à ce qu'elle ſoit ſur ſon déclin; la paupiere ſe gonfle, l'œil ſe ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal paſſe d'une joue à l'autre, & ſe répand ſucceſſivement ſur le front, le col, la nuque; alors la maladie dure plus long-temps qu'à l'ordinaire. Souvent même, ſi la maladie eſt forte, la fievre ſubſiſte, le cerveau s'engorge, le malade rêve, ſon état eſt très-dangereux, & quelquefois, s'il n'eſt pas très-bien ſecouru, il ſuccombe, ſurtout quand l'âge ſe joint à la maladie. Une éréſipelle très-forte ſur le col occaſionne une eſquinancie qui peut être très-fâcheuſe.

Quand elle attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation ſe communique même à la cuiſſe.

Dès que l'éréſipelle eſt un peu forte, elle eſt couverte de petites puſtules pleines d'une eau claire comme celles qui ſurviennent à une brûlure, qui enſuite ſe ſéchent & s'écaillent. J'ai vu quelquefois, ſur-tout quand l'éréſipelle attaquoit le viſage, que l'humeur qui ſortoit de ces puſtules, étoit extrêmement viſqueuſe, & formoit des croûtes épaiſſes qui reſſembloient preſque aux croûtes de lait des petits enfants, & reſtoient pluſieurs jours avant que de tomber.

Quand l'éréſipelle eſt violente, elle dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état, & enfin elle ſe diſſipe par une ſueur abondante, qui eſt quelquefois annoncée par un malaiſe accompagné de friſſons & d'un peu d'angoiſſes qui durent quelques heures. Pendant tout le temps de la maladie, toute la peau eſt très-ſeche, & même l'intérieur de la bouche.

§. 275. Il eſt rare que l'éréſipelle ſuppure, & quand cela arrive, c'eſt toujours une mauvaiſe ſuppuration, qui dégénere aiſément en ulcere. Il y a quelquefois des épidémies d'éréſi-

pelles malignes qui se gangrénent aisément.

§. 276. L'érésipelle change souvent de place; elle se retire tout-à-coup; le malade est mal à son aise; il a des envies de vomir, de l'angoisse, de la chaleur; l'érésipelle reparoît ailleurs, & il est guéri. Mais si, au lieu de reparoître sur une autre partie de la peau, l'humeur se jette sur le cerveau ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures, & ces changements funestes arrivent quelquefois sans qu'il soit possible de les attribuer à aucune erreur du malade ou du Médecin.

Quand le transport se fait sur le cerveau, le malade tombe d'abord dans les rêveries, avec un visage allumé & des yeux très-vifs; il devient bientôt frénétique, & meurt léthargique.

Si le poumon est attaqué, l'oppression, l'angoisse, la chaleur sont inexprimables.

L'humeur se jette aussi sur la gorge, & produit une esquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des personnes pour qui

l'éréſipelle eſt une maladie habituelle. Si elle attaque ſouvent le viſage, c'eſt ordinairement le même côté, & l'œil en eſt à la fin conſidérablement affoibli.

§. 278. L'éréſipelle dépend de deux cauſes, d'une humeur âcre & ordinairement bilieuſe, répandue dans le ſang, & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la tranſpiration.

§. 279. quand le mal eſt léger, tel qu'il eſt décrit §. 273, il ſuffit d'entretenir une tranſpiration abondante, ſans échauffer, & il n'y a rien de tel dans ces cas là que le régime & un uſage abondant de nitre & de thé de ſureau. Ainſi l'on ſe prive de viande, d'œufs & de vin; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits; l'on boit abondamment d'infuſion de ſureau, & l'on prend de trois en trois heures demi-dragme de nitre, ou, ce qui revient au même, on en mêle trois dragmes à la quantité de ſureau qu'on peut boire dans un jour. L'on peut auſſi mettre le nitre en bol avec de la conſerve de ſureau. Ces remedes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la tranſpiration.

§. 280. Quand le mal eſt plus grave, ſi la fievre eſt très forte & le pouls en même temps fort ou dur, il faut faire une ſaignée; mais dans cette maladie il ne faut jamais la faire abondante, il vaut mieux, ſuppoſé qu'on n'ait pas tiré aſſez de ſang, en faire enſuite une ſeconde, & même une troiſieme ſi la fievre eſt forte, comme cela arrive très-ſouvent; elle eſt même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuſe, & dans des cas de cette eſpece la nature a quelquefois ſauvé les malades en excitant des hémorrhagies de quatre ou cinq livres, & un médecin éclairé & prudent peut prendre ſur lui de l'imiter; mais je n'oſe pas donner ce conſeil à la claſſe des Médecins pour laquelle j'écris, & il eſt plus ſûr pour eux de multiplier les ſaignées dans ce cas, que d'en faire une trop forte. Ces fievres éréſipellateuſes ſont ſouvent l'effet d'un long échauffement.

Après la ſaignée *on met au régime*; on donne des lavements juſqu'à ce que la fievre ait diminué ſenſiblement, & l'on fait boire abondamment de la tiſane d'orge, N°. 3.

Quand la fievre a un peu diminué, on purge avec le remede N°. 23, ou en donnant tous les matins quelques priſes de crême de tartre, N°. 24. La purgation eſt abſolument néceſſaire pour évacuer la bile croupiſſante, qui eſt ordinairement la cauſe premiere de ces éréſipelles violentes. L'on eſt même quelquefois obligé, ſi le mal eſt long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaiſe, la langue ſale, s'il n'y a que peu de fievre & point de crainte d'inflammation, de donner les remedes N°. 34 ou 35, qui par les ſecouſſes qu'ils occaſionnent, diſſipent ces embarras mieux que les purgatifs. (1)

Après ces évacuations, ordinairement le mal s'amende; mais il faut cependant quelquefois y revenir le lendemain, ou le ſurlendemain, ſur-tout ſi le mal eſt à la tête. Les purgatifs ſont le vrai

(1) Les émétiques réuſſiſſent très-bien, lorſque la premiere vivacité de l'inflammation eſt paſſée, ſi le malade a des naufées. Ils enlevent promptement une bile âcre, qui eſt ſouvent le foyer du mal; ils excitent les ſueurs, qui ſont toujours utiles dans les éréſipelles. On obſerve conſtamment à Lyon, qu'ils ſont preſque toujours indiqués, & ſouvent néceſſaires; qu'ils diminuent la maladie, & en abrégent le terme, lorſqu'ils ſont preſcrits de bonne heure, après les premiers ſymptomes de relâchement.

remede de cette maladie quand elle occupe cette partie, en emportant la cauſe du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les ſuites fâcheuſes.

Quand après les évacuations la fievre continue à être très-forte, il faut donner toutes les deux heures & même plus ſouvent, une cuillerée du remede N°. 10, mêlé à un verre de tiſane.

Il eſt très-utile, quand le mal eſt à la tête, de baigner ſouvent les jambes dans l'eau tiede; l'on doit même, s'il eſt violent, appliquer des ſinapiſmes à la plante des pieds. J'ai vu ce remede attirer ſur les jambes au bout de quatre heures, une éréſipelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à ſe diſſiper par la ſueur, il faut l'aider par le thé de ſureau & le nitre; (voyez §. 279.) il eſt utile d'entretenir la tranſpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puiſſe employer ſont 1°. l'herbe à robert, (*geranium robertianum*), ou le cerfeuil, ou le perſil, ou la fleur de ſureau; ſouvent même, ſi le mal eſt léger, il ſuffit d'y mettre un linge fort

doux, que quelques perſonnes poudrent de farine ſéchée (1).

2°. S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puiſſe avoir beaucoup de régularité, des flanelles trempées dans une forte décoction de ſureau & appliquées tiedes, ſont ce qui ſoulage le plus promptement. J'ai appaiſé par ce remede les douleurs horribles du *feu Saint Antoine*, qui eſt une eſpece d'éréſipelle, mais cruelle, & qui a des caracteres ſinguliers.

3°. L'on emploie auſſi avec grand ſuccès l'emplâtre d'émail, N°. 46, & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette

(1) Toutes les applications qui favoriſent la tranſpiration conviennent dans les éréſipelles; toutes celles qui l'arrêtent, nuiſent; ſoit qu'elles agiſſent en bouchant les pores, ce que les huiles, les graiſſes, la cire, & les emplâtres produiſent; ſoit qu'elles repercutent l'humeur, ce que le froid, les aſtringents & les acides opérent. On doit donc dans tous les cas s'abſtenir des unes & des autres.

Les éréſipelles de la face méritent encore plus d'attention, lorſqu'on applique des linges trempés dans une liqueur, quelle quelle ſoit, on eſt expoſé à les voir ſe refroidir, & devenir répercuſſifs, ſi on n'a le plus grand ſoin de les couvrir avec d'autres linges ſecs & chauds, & de les renouveller très-ſouvent. L'obſervation même a prouvé que ces éréſipelles ſe terminoient auſſi promptement, ſans autre application que des linges propres, uſés, chauds, changés très-fréquemment, qu'avec les applications les mieux indiquées.

maladie conviennent sur tout quand il suinte, des petites vessies, une eau qu'il est bon d'absorber par l'application de ces poudres, sans quoi elle pourroit écorcher & même ulcérer la partie. (1)

Toutes les autres emplâtres dans lesquelles il entre des graisses ou des résines, sont très-dangereuses; elles ont souvent produit la rentrée de l'érésipelle, son ulcération, la gangrene. Si les personnes sujettes à cette maladie appliquent quelque emplâtre de cette espece sur la peau, lors même qu'elle est la plus saine, il survient d'abord une érésipelle.

§. 282. Quand l'humeur de l'érésipelle rentre & se jette sur le cerveau, sur la gorge, sur le poumon, ou sur quelque autre partie intérieure, il faut faire une saignée, appliquer les vésicatoires aux jambes & faire boire abondamment du thé de sureau nitré.

(1) Lorsqu'il y a sur la peau de petites vessies ou phlyctenes, il faut les percer dans la partie la plus déclive avec une aiguille, & comprimer ensuite doucement avec des linges propres & souples ces petites tumeurs, pour évacuer toute la sérosité âcre qu'elles contiennent. Cette méthode nous paroît préférable à l'application des poudres, qui en se collant avec la peau & la sérosité peuvent arrêter la transpiration.

§. 283.

§. 283. Les perſonnes ſujettes aux érésipelles habituelles, qui reviennent ſouvent, doivent s'impoſer la loi d'éviter le lait, la crême, tous les aliments gras & viſqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais & fumeux, la vie ſédentaire, les paſſions vives & ſur-tout la colere, &, s'il eſt poſſible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choſes un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau & quelques vins blancs légers, & ſur-tout faire ſouvent uſage de la crême de tartre. Ces attentions ſont importantes, parce que outre le danger de ces fréquentes érésipelles elles dénotent un léger vice dans le foie & dans la véſicule du fiel, qui, ſi on le néglige, devient enfin très-grave.

Des eaux légérement purgatives leur ſont très-utiles, auſſi bien que le jus d'herbes chicoracées, & le petit-lait, bien clair, dont ils feront très-bien de boire trois quartettes tous les matins, pendant cinq ou ſix mois de l'été. Il eſt encore plus efficace s'ils prennent en même temps de la crême de tartre & s'ils y mettent du miel,

Piquures d'Animaux.

§. 284. Comme les piquures d'animaux produiſent ſouvent une eſpece d'éréſipelle, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de ſerpents venimeux dans ce pays que les viperes, & l'on n'en trouve que dans un ſeul endroit, près de *Baume*, où il y a une vipériere. Nous n'avons point de ſcorpions, qui ſont peu venimeux ; les crapauds ne le ſont pas ; ainſi les ſeules piquures auxquelles on ſoit expoſé, ſont celles d'abeilles, de guêpes, de frêlons, de couſins, de demoiſelles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleur, une enflure & une rougeur éréſipellateuſe très-conſidérable, qui, ſi elle eſt au viſage, ferme quelquefois abſolument les yeux ; de la fievre, des maux de tête, des inſomnies, des maux de cœur ; & ſi les douleurs ſont violentes, des évanouiſſements & des convulſions, ſans que jamais ces accidents aient des ſuites funeſtes. Ils paſſent naturellement au bout de quelques jours, ſans aucun ſecours ; mais on peut les prévenir ou au moins les diminuer & les abréger ;

1°. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal, s'il eſt reſté.

2°. En appliquant continuellement quelqu'une des applications indiquées §. 281, *art.* 1 & 2, ſur-tout l'infuſion de ſureau, dans laquelle on délaie un peu de thériaque, ou en couvrant le mal d'un cataplaſme de mie de pain, de lait, de miel, & d'un peu de thériaque (1).

3°. En faiſant prendre quelques bains de pieds.

4°. En diminuant un peu des aliments, ſur-tout le ſoir, & en buvant de l'infuſion de fleur de ſureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par-là prévient les douleurs.

(1) Le perſil pilé tient une des premieres places parmi ces applications.

CHAPITRE XX.

Des inflammations de poitrine & des pleuréſies fauſſes & bilieuſes:

§. 285. L'Inflammation de poitrine & la pleuréſie qu'on appelle bilieuſes, ſont la même maladie. C'eſt proprement une fievre putride avec un engorgement du poumon, qui eſt ou ſans douleur, alors on l'appelle péripneumonie putride ou bilieuſe, ou avec douleur de côté, (*point*,) on l'appelle pleuréſie.

§. 286. Les ſignes qui diſtinguent ces maladies des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites CHAP. IV. & V. ſont un pouls moins dur, moins fort, plus vîte, ſans qu'il y ait les ſymptomes qui le rendent tel même dans les maladies inflammatoires. (voyez §. 47 & 90.) La bouche eſt mauvaiſe & amere, la chaleur âcre & ſeche; le malade a un ſentiment de peſanteur & de mal-aiſe dans les environs de l'eſtomac, des nauſées; il a le teint moins rouge que dans les

péripneumonies & pleuréſies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait; les urines reſſemblent à celles des fievres putrides, & non point à celles des fievres inflammatoires; il y a très-ſouvent une petite diarrhée bilieuſe & très-fétide. La peau eſt ordinairement très-ſeche; les crachats ſont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes que dans l'eſpece inflammatoire.

§. 287. Le traitement eſt le même que celui des fievres putrides, §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une ſaignée. Enſuite on donne la tiſane d'orge, N°. 3, & des lavements, & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative, N°. 34; mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute diſpoſition inflammatoire eſt entiérement diſſipée (1); l'employer plutôt, c'eſt certainement tuer le malade, & il eſt affreux de travailler par un vomitif un poumon enflammé & gorgé de ſang, dont les vaiſſeaux crevent par le ſeul

(1) Voyez ſur l'uſage des émétiques dans les inflammations de poitrine, la Note de la page 94.

effet de l'expectoration. Enſuite on peut repurger, au bout de quelques jours, avec le remede N°. 23. La poudre N°. 25 réuſſit auſſi très-bien comme vomitif.

Si la fievre devient très-forte, il faut donner beaucoup de la potion N°. 10.

Ces maladies ſont ſouvent épidémiques, comme les fievres putrides ſimples. Il y en eut une nombreuſe épidémie ici en 1753, & le traitement que je viens de propoſer, me réuſſit très-bien.

Les véſicatoires aux jambes ſont très-utiles quand l'oppreſſion ne diminue pas après les évacuations générales.

§. 288. La *fauſſe inflammation de poitrine* eſt un engorgement du poumon avec fievre, produit par des matieres extrêmement tenaces, glaireuſes, adhérentes, & non point par un vrai ſang inflammatoire ou par une humeur putride & bilieuſe.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printemps que dans une autre ſaiſon. Les vieillards, les enfants foibles & mal conſtitués, les femmes languiſ-

ſantes, les hommes foibles & particuliérement ceux qui ſont uſés par la boiſſon, ſont les perſonnes qui en ſont le plus fréquemment attaquées, ſurtout ſi elles ont pris peu de mouvement pendant l'hiver; ſi elles ont vécu d'aliments viſqueux, farineux, gras, comme pâtes, chataignes, bouillies, fromages. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractere d'épaiſſiſſement viſqueux; elles circulent avec peine, & quand au printemps la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout-à coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poumon, l'augmentent, cette partie ſe remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1°. Parce que les circonſtances dont j'ai parlé, ont précédé.

2°. Par les ſymptomes qui la précédent. Le malade, pluſieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une légere oppreſſion quand il ſe donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelquefois un peu de mauvaiſe humeur; le viſage eſt plus rouge qu'il ne devroit être; il a du penchant au

ſommeil, & dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appétit.

3°. Quand cet état a duré quelques jours, il ſurvient un friſſon plus long que violent, enſuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppreſſion. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre quoique très-abattu; le pouls eſt foible & aſſez vîte; les urines ne ſont quelquefois que peu changées, d'autres fois en petite quantité & aſſez rouges; il ne touſſe pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le viſage eſt ordinairement très-rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir; il a des moments de rêverie, dans d'autres l'eſprit eſt libre. Quelquefois, ſur-tout chez les vieillards, cet état finit tout-à-coup par un évanouiſſement mortel. D'autres fois l'oppreſſion & l'angoiſſe augmentent; le malade ne peut reſpirer qu'aſſis, & avec un travail cruel; le cerveau s'embarraſſe tout-à-fait, le pouls eſt très-vîte & très-petit; cet état dure quelques heures, & finit auſſi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie eſt très-dangereuſe ; premiérement, parce qu'elle attaque des ſujets dont le tempérament n'a pas de reſſources ; en ſecond lieu, parce qu'elle eſt prompte, car on meurt quelquefois dès le troiſieme jour, & l'on paſſe rarement le ſeptieme, pendant que la cauſe du mal demanderoit de longs ſecours. D'ailleurs, s'il y a des raiſons pour employer un remede, il y en a ſouvent d'autres qui l'empêchent, & tout ce qu'on peut faire ſe réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'eſt pas d'un âge trop avancé, ſi le pouls a de la dureté, & en même temps de la force, ſi le temps eſt ſec, & que le vent du nord domine, on doit faire une ſaignée raiſonnable; mais ſi la plupart de ces circonſtances manquoient, elle ſeroit très-nuiſible. S'il falloit faire une regle générale, il vaudroit mieux la bannir que de l'admettre.

2°. L'on débarraſſe l'eſtomac & les inteſtins, des matieres glaireuſes qu'ils contiennent, & les remedes qui réuſſiſſent le mieux ſont le remede N°. 35,

quand il y a des symptomes qui indiquent un grand besoin de vomir, sans inflammation, ou celui N°. 25, qui après avoir fait vomir, purge par les selles, fait uriner, brise les glaires qui causent la maladie, & augmente la transpiration. Quand on craint le vomissement, on donne la potion N°. 11, mais il faut être circonspect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3°. L'on fait boire, dès le commencement du mal, beaucoup de tisane N°. 26, qui est la meilleure boisson dans cette maladie, ou de celle N°. 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi-dragme de nitre.

4°. On donne, de deux en deux heures une tasse de la potion N°. 8.

5°. L'on applique des vésicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remedes, qui ont souvent suffi dans des cas assez graves & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guérissent en

partie, cependant ils ne se remettent pas toujours entiérement; & si l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. La *fausse pleurésie* est une maladie qui n'intéresse point le poumon, mais seulement la peau & les muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur rhumatismale qui se jette sur ces parties, & qui y produisant des douleurs très-vives qui ressemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement parmi le peuple & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fausse pleurésie est plus dangereuse qu'une véritable, mais c'est une erreur. Elle est souvent précédée d'un frisson, & presque toujours accompagnée d'un peu de fievre, d'une petite toux, & d'une légere difficulté de respirer, qui naît, aussi bien que la toux, de ce que le malade souffrant dans les mouvements de la respiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amasse un peu trop de sang dans le poumon; mais il n'a ni l'angoisse ni

les autres symptomes des vraies pleuréſies. La douleur s'étend chez quelques malades preſque ſur toute la poitrine, & juſqu'à la nuque. L'on ne peut pas ſe coucher ſur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatiſme, excepté dans deux cas; 1°. Quand la douleur eſt ſi forte que le malade fait des efforts pour ne pas reſpirer, ce qui produit un engorgement dans le poumon; 2°. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatiſmale, ſe jette ſur quelque partie intérieure.

294. Il faut la traiter tout comme le rhumatiſme. (Voyez §. 168 & 169.)

Après la ſaignée ou les ſaignées, un véſicatoire ſur la partie produit ſouvent un très-bon effet; c'eſt véritablement l'eſpece de pleuréſie dans laquelle il convient. (1)

(1) Toutes les applications qui attirent ſur la ſurface de la peau, l'humeur qui gêne la reſpiration & donne lieu à la douleur de côté, ſont très-utiles; on ſe ſervira donc d'un mêlange de gingembre & de poivre, unis avec des glaires d'œuf ou du levain & un peu d'eau de vie. Si la douleur eſt opiniâtre, on y joindra de la moutarde, enfin on emploiera l'emplâtre véſicant, ſi les premiers moyens ſont inutiles, ou ſi le mal exige, par ſa violence, des ſecours prompts.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere saignée ; souvent il se termine le troisieme, le quatrieme ou le cinquieme jour, par une sueur abondante ; rarement il passe le septieme. Quelquefois il naît tout-à-coup, après une transpiration arrêtée ; alors, si d'abord avant que la fievre ait paru & ait eu le temps d'enflammer le sang, on donne du saltranck, il guérit très-promptement en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables, ou celui §. 96, qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie ; réputation funeste toutes les années à plusieurs paysans, qui trompés par une fausse ressemblance, l'emploient hardiment dans les vraies pleuréſies inflammatoires.

CHAPITRE XXI.

Des Coliques.

§. 296. L'On donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre; mais je n'entends ici par ce mot que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de causes, & la plupart sont des maladies chroniques, plus fréquentes parmi les gens désœuvrés des villes ou les artisans sédentaires, que parmi le peuple des campagnes; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes qui sont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut que dans quelques maladies on tuoit en cherchant à faire suer; on tue dans les coliques en voulant toujours chasser les vents avec des liqueurs spiritueuses.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'espece de colique la plus violente & la plus dangereuse c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac ou des intestins. Elle commence le plus souvent sans frisson, par une douleur violente dans le ventre; la douleur augmente par degrés; le pouls devient vîte

& dur ; le malade ſent une chaleur brûlante dans tout le ventre ; quelquefois il a une diarrhée aqueuſe ; d'autres fois il eſt plutôt reſſerré, avec des vomiſſements, ce qui eſt très-fâcheux ; le viſage devient rouge ; le ventre ſe tend ; on ne peut pas le toucher ſans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a outre les douleurs une inquiétude extrême ; l'altération eſt très-grande, & la boiſſon n'étanche point la ſoif ; la douleur s'étend ſouvent juſqu'aux reins, où elle eſt très-vive ; le malade urine peu ; les urines ſont brûlantes & rouges ; il n'a pas un inſtant de ſommeil ; quelquefois il a des moments de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs ſont parvenues au plus haut point, le malade commence à ſe plaindre moins ; le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vîte ; le viſage perd de ſa rougeur, bientôt il palît, & le tour des yeux devient livide ; le malade tombe dans une rêverie ſourde ; il perd entiérement ſes forces ; le viſage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, ſe refroidiſſent ; la peau du ventre devient bleuâtre ; il ſurvient des foibleſſes, & le malade périt. Il ſur-

vient souvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante par les selles, de matieres extrêmement fétides, & c'est pendant cette évacuation que l'on meurt avec les boyaux gangrénés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptomes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac; l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible, & les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guérir c'est,

1°. De faire une très-grande saignée au bras; elle diminue presque sur le champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomissements; elle rend d'ailleurs les autres remedes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2°. On donne toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauves ou d'orge & de l'huile.

3°. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande N°. 4, ou d'une tisane de fleurs de mauve, ou de

celle d'orge, toujours tiedes. (1)

4°. L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiede, & & on les change toutes les heures & même plus souvent; elles sont seches presque d'abord. (2)

5°. Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiede, dont j'ai vu les plus grands effets. (3)

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire, quand les douleurs sont terminées, que la fievre est finie, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un pur-

(1) L'eau de poulet & le petit-lait rendent aussi de très-grands services dans cette maladie; & comme ils pesent moins sur l'estomac que le lait d'amandes, nous les préférerions.

(2) Lorsque l'inflammation est récente, lorsque le bas-ventre est soulevé par l'air contenu dans les intestins que la chaleur raréfie, ce qu'on appelle météorisé, & qu'on connoit aisément en le frappant doucement avec la main, les fomentations, faites avec de l'eau froide mêlée d'une sixieme partie de vinaigre, doivent être préférées à celles d'eau tiede. On renouvellera alors les linges imbibés de ce mélange, au moins tous les quarts d'heure, pendant l'espace d'une ou deux heures matin & soir.

Les liniments faits avec de l'huile d'olive, dans laquelle on aura dissout un huitieme de son poids de camphre, sont très-utiles; sur-tout lorsque la foiblesse du malade ne permet pas de continuer long-temps les fomentations précédentes. On laissera l'étoffe de laine douce, ou le linge qui auront servi au liniment sur le bas-ventre, & on les soutiendra avec une serviette passée derriere les reins.

(3) Si l'estomac & les intestins étoient remplis de matieres putréfiées, comme il n'est pas rare de le voir, les bains de tout le corps seroient très-dangereux. Le danger augmenteroit, si le malade étoit très-foible, avancé en âge, & si la putridité avoit passé dans le sang.

gatif très-doux. Deux onces de manne & un demi - quart d'once de sel de *sedlitz* (1), dissous dans une verrée de petit-lait, purgent ordinairement très-bien à cette époque les hommes les plus robustes & les plus durs. La manne seule suffit pour les personnes délicates, & tous les purgatifs âcres seroient très-dangereux, vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux après cette maladie (2).

§. 299 Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des aliments ou des boissons échauffantes, &c. souvent aussi elle est la suite des autres coliques maltraitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent, & j'ai vu plusieurs fois ces coliques naître après les remedes chauds; (voyez en un exemple §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique assez forte, les douleurs revinrent violemment dans

(1) Le sel d'epsom peut remplacer celui de sedlitz, mais nous leur préférerions le crystal minéral à la même dose.

(2) Une abondante & légere décoction de casse & de tamarins bue en plusieurs doses, nous a paru réussir encore mieux que la manne & les sels purgatifs.

la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occasionnées que par des vents & elle espéra de les apppaiser par beaucoup d'eau de noix, qui, bien-loin de produire cet effet, les rendit plus atroces; elles devinrent inouies, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver; elle me demanda de grand matin; le pouls étoit fort, vîte, dur; le ventre tendu; les reins souffroient beaucoup; les urines étoient presque entiérement supprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes qui étoient ardentes, avec des douleurs très-fortes; elle alloit très-souvent sur la chaise, presque pour rien; l'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue étoient effrayantes, & son état qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit pris, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces, calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavements, & elle but quelques pots d'orgeat en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavements, la diarrhée diminua; le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui se troublerent, déposerent, & elle guérit.

mais je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment, & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté ou squirrhe, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un quand la violence des douleurs diminue; mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appétit, des frissons fréquents, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner dans ce cas que les boissons indiquées dans ce chapitre, (1) & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois marquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentoit, & quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de

(1) Sur-tout le petit-lait.

vomir des vertiges, & le pus paroît dans les premieres felles. Il reste alors un ulcere dans l'intérieur du boyau, qui négligé ou mal traité, peut conduire à une fievre lente & à la mort, & que j'ai guéri en faisant vivre uniquement de lait écrémé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très-grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuse.

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très-aiguës, mais elle est assez rarement accompagnée de fievre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vîte, n'est ni fort ni fort dur; le ventre n'est ni tendu ni brûlant, comme dans la colique précédente; les urines coulent

mieux, & ſont moins rouges; la chaleur intérieure & la ſoif ſont aſſez preſſantes; la bouche eſt amere; les vomiſſements ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre exiſtent, évacuent des matieres jaunes; ſouvent la tête tourne.

§. 303. On la guérit 1°. par des lavements de petit-lait & de miel, ou, ſi l'on n'a pas du petit-lait, par celui N°. 5.

2°. En faiſant boire de grandes quantités de ce même petit-lait, ou d'une tiſane faite avec la racine de chiendent ou gramen, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, ſi l'on n'en a point par un peu de vinaigre & de miel. (1)

3°. En donnant d'heure en heure une taſſe du remede N°. 32, ou, ſi on ne peut pas ſe le procurer, une demi-dragme de crême de tartre, aux mêmes diſtances.

4°. Les fomentations d'eau tiede & le demi-bain (2) ſont auſſi très favorables.

(1) L'eau de poulet peut tenir lieu de toute autre tiſane.

(2) Dans les maladies avec matiere putride, telles que ſont les coliques bilieuſes décrites, les demi-bains

5°. Si dans un sujet fort & robuste les douleurs étoient aiguës & le pouls fort & tendu, il faudroit saigner pour prévenir l'inflammation.

6°. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, sur-tout d'oseille.

7°. Après avoir beaucoup délayé, si la fievre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui qui est indiqué N°. 47 est très-convenable. (1)

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes; on la pré-

nous paroissent dangereux, par le trop grand relâchement qu'ils peuvent procurer, & le retour dans le sang de la bile corrompue, qui est déposée dans les intestins ou dans l'estomac, auquel ils peuvent donner lieu. La douleur n'exige par elle-même, comme douleur, des remedes, que dans les cas où elle devient trop vive; si elle est modérée, elle sert à exciter la nature à l'évacuation de cette bile, qui par son acrimonie diffère peu des poisons. Nous croyons donc que si les délayants intérieurs sont toujours nécessaires dans cette maladie, si les fomentations conviennent dans les vives douleurs, lorsqu'on craint que l'inflammation ne survienne, les demi-bains ne doivent être employés dans aucun cas sans l'avis d'un Médecin éclairé.

(1) Si le malade a de fortes nausées, on doit les aider, en donnant toutes les demi-heures, de petits gobelets d'une chopine d'eau, dans laquelle on aura fait fondre une dose ordinaire de tartre émétique, & une demi-once de sel d'epsom; ce qu'on continuera jusqu'à ce qu'un vomissement doux, ou des selles assez copieuses aient succédé.

vient par l'usage habituel de la poudre N°. 24, en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses & le lait. (1)

Coliques d'Indigestions. Indigestions.

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui sont produites ou par trop d'aliments pris à la fois, ou par des amas faits à la longue chez les personnes qui ne digérent pas parfaitement, ou par des mêlanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des aliments mal-sains en eux-mêmes ou mal-conditionnés.

On connoît cette espece par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de malaise, qui viennent peu à peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les especes précédentes, qui sont sans fievre, sans

(1) Il est une autre espece de colique périodique, qu'on pourroit appeller bilieuse, qui est produite par des calculs dans la véficule du fiel. On la reconnoît par le centre de la douleur qui se rapporte à cette partie, parce qu'elle vient communément peu d'heures après les repas, sur-tout après le dîner, qu'elle est communément suivie d'une jaunisse passagere, qu'entre ses retours le malade est tranquille, sans dégoût, sans nausée. Les bains, les narcotiques, les eaux minérales, & les sucs végétaux pris intérieurement en sont le remede.

chaleur,

chaleur, ſans altération, mais accompagnées de tournoiements de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne ſont jamais dangereuſes, à moins qu'on ne les rende telles par des ſoins mal-entendus; il n'y a qu'une ſeule choſe à faire, c'eſt d'aider les évacuations par beaucoup de boiſſon tiede; il y en a pluſieurs également bonnes, comme l'eau tiede, ou pure, ou un peu ſucrée, ou un peu ſalée, du thé de camomille peu chargé, celui de ſureau, du thé ordinaire, de la méliſſe, il importe peu quelles, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent, ou par les vomiſſemens, ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations ſont promptes & copieuſes, plutôt le malade eſt ſoulagé.

Si le ventre eſt fort rempli & qu'il ne ne ſe faſſe pas de débouchement, il faut donner des lavements avec de l'eau tiede & du ſel.

L'on aide auſſi le dégagement des matieres en faiſant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuisent moins par leur quantité que par leur qualité ; alors le mal se dissipe sans évacuation, quand cette matiere irritante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac, elles deviennent moins vives, & le malade est moins angoissé, dès que les matieres ont passé dans les boyaux, qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la cessation des douleurs, il reste souvent à la bouche un goût d'œufs pourris qu'on dissipe en donnant quelques prises de la poudre N°. 24 & beaucoup d'eau fraîche. (1)

L'essentiel c'est de ne prendre aucune nourriture, qu'on ne soit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genievre, du vin rouge, pour arrêter les évacuations, mais il n'y a pas de pratique plus funeste ; (2) ces évacua-

(1) Si la crême de tartre paroît peser sur l'estomac, on lui substituera le purgatif Numéro 11

(2) Tous ces stomachiques cordiaux ne conviennent que dans les cas où la colique produit des défaillances.

tions ſont la ſeule choſe qui peut guérir le malade ; les arrêter, c'eſt ôter la planche à celui qui ſe noie ; & ſi l'on réuſſit, on le jette dans quelque fievre putride ou dans quelque maladie de langueur, à moins que la nâture plus ſage ne ſurmonte les obſtacles qu'on lui oppoſe, & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigeſtion ſans douleurs de colique bien ſenſibles, mais avec de violents efforts pour vomir, une angoiſſe inexprimable, des défaillances, des ſueurs froides ; ſouvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui ſaiſit le malade tout-à-coup ; il perd l'uſage de tous ſes ſens ; le viſage eſt pâle, défait ; il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir, ce qui joint à la petiteſſe du pouls, à ce que la reſpiration n'eſt pas embarraſſée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on ſent l'eſtomac tendu, fait diſtinguer ce mal d'une

& lorſque la cauſe matérielle a été évacuée. Ils peuvent même alors devenir néceſſaires pour rétablir les forces de l'eſtomac.

véritable apoplexie. Quand il eſt parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre avec du ſel & du ſavon; enſuite on fait avaler, autant qu'il eſt poſſible, de l'eau ſalée, & ſi cela eſt inutile, on fait prendre la poudre N°. 34, dans trois taſſes d'eau, dont on donne d'abord la moitié; & ſi au bout d'un quart d'heure elle n'opere pas, on donne le reſte. Ordinairement la connoiſſance commence à revenir d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuſe.

§. 309. Tous nos aliments & toutes nos boiſſons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres. S'ils ne ſe digérent pas aſſez vîte, ou ſi la digeſtion en eſt mauvaiſe, ce qui fait qu'il ſe développe plus de cet air; s'ils en contiennent une très-grande quantité, ou ſi les inteſtins ſe ſerrant dans quelque point de leur longueur, empêchent que cet air ne ſe diſtribue également, ce qui fait qu'il

s'en amaſſe beaucoup dans quelques endroits, alors, l'eſtomac, & les boyaux ſont tendus par ces vents, & cette tenſion produit des douleurs qu'on appelle colique venteuſe.

Cette eſpece ſe trouve aſſez rarement ſeule; mais elle ſe joint ſouvent aux autres eſpeces dont elle eſt l'effet, & ſur-tout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les ſymptomes. On la connoît par les cauſes qui ont précédé; parce qu'il n'y a ni fievre, ni chaleur, ni altération; parce que le ventre eſt gros ſans dureté, qu'il eſt inégalement gros; parce qu'il ſe forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le ſoulage, & que quand il en rend par deſſus ou par deſſous, il eſt encore plus ſoulagé.

§. 310. Quand elle eſt jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier, elle ſe diſſipe par les remedes qui diſſipent la colique principale.

Quelquefois elle eſt ſeule, & elle

dépend d'aliments ou de boissons pleines d'air, comme le moût, la biere, quelques fruits, quelques jardinages. On la guérit par un lavement, en frottant le ventre avec des linges chauds, en buvant quelque boisson un peu aromatique, & sur-tout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confection, ou même de thériaque. Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fievre, & si l'on sent l'estomac affoibli, on peut alors, mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§. 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on doit y remédier, sans quoi la santé se dérange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Coliques après le froid.

§. 312. Quand on a eu très-froid, sur-tout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques, dans lesquelles les

remedes chauds & spiritueux sont très-nuisibles ; mais qui se guérissent aisément, en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiede pendant long-temps, & en faisant boire beaucoup de thé léger, de camomille, ou de sureau.

La guérison sera encore plus prompte, si le malade se met au lit, & peut un peu suer, sur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes on donneroit des lavements.

Une femme, s'étant trempée les jambes dans une source assez fraîche, après avoir marché au gros de l'Eté, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira ; on la purgea, le mal empira ; on m'appella le troisieme jour, peu d'heures avant sa mort.

Il faut, dans ces cas-là, si la douleur est excessive, saigner, (1) donner un lavement d'eau tiede, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans

(1) On ne doit pas se décider légérement à la saignée dans cette colique : nous croyons même qu'on ne doit la pratiquer, que lorsque l'inflammation paroît survenir.

l'eau ; boire abondamment de fleur de tilleul avec un peu de lait ; donner enſuite un grain d'opium ; & ſi le mal ne cédoit pas, appliquer aux jambes des véſicatoires dont j'ai vu de grands effets.

§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choſes chaudes & ſpiritueuſes dans les coliques, & que ces remedes peuvent non ſeulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner ; & quand on ne ſait pas démêler la cauſe de la colique, je conſeille de s'en tenir à ces trois ſecours, qui ne peuvent nuire à aucune eſpece, & peuvent guérir toutes celles qui ne ſont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavements réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede, ou de thé de ſureau en boiſſon. 3°. Des fomentations ſur le bas-ventre ; celles d'eau tiede ſont à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'eſpeces de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé ; ainſi j'en déconſeille tout-à-fait l'uſage, qui peut nuire à pluſieurs égards.

§. 315.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette espece, qui font souffrir plusieurs personnes pendant longues années ; mais je crois devoir les avertir, que leurs maux étant causés, le plus souvent, par des obstructions dans les viscères du bas-ventre, ou par quelqu'autre vice, sur-tout dans les organes qui servent à la préparation de la bile, ils doivent 1°. éviter, avec le plus grand soin, les remedes violents, âcres, chauds, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs, &c. 2°. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guérison très-prompte, au moyen de quelque remede spécifique, & les regarder comme des Charlatans, entre les mains desquels il est très-dangereux de se mettre. 3°. Ils doivent se persuader, qu'ils ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime approprié & exact, & d'un long usage de remedes doux. 4°. Il faut qu'ils aient continuellement présent à l'esprit, qu'il est aisé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux sont de ceux qui exigent le plus de connoissances & de prudence dans ceux qui les traitent.

CHAPITRE XXII.

Du miſéréré, ou paſſion iliaque; & du colera morbus, ou trouſſe-galant.

§. 316. CEs maladies emportent pluſieurs perſonnes dans les campagnes, ſans qu'on ſache ſouvent de quoi elles ſont mortes; & la ſuperſtition attribue leur mort aux *poiſons donnés*, ou aux *ſortileges*.

§. 317. Le *miſéréré* eſt la maladie la plus cruelle. Si les inteſtins ſe ferment dans quelque endroit, par quelque cauſe que ce ſoit, tous les aliments ſont arrêtés, & alors il arrive ſouvent, que ce mouvement continuel qu'on remarque dans les boyaux, pour pouſſer tout vers le fondement, ſe fait dans un ſens contraire, & pouſſe tout vers la bouche.

Le mal commence quelquefois après quelques jours de conſtipation; d'autres fois, ſans qu'elle ait précédé, par des douleurs dans quelque partie du ventre, ſur-tout autour du nombril, qui, augmentant peu à peu, deviennent

enfin très-violentes, & en même temps le malade a de l'angoisse ; l'on sent, chez quelques-uns une tumeur dure, qui fait le tour du ventre comme une corde ; on entend des vents, il en sort quelques-uns par dessus, ils sont suivis d'envie de vomir ; bientôt il survient quelques vomissements, qui vont en augmentant, jusqu'à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un surcroît de douleurs inouies. Il ne rend d'abord que les derniers aliments, quelques matieres jaunes, les boissons ; mais ensuite les matieres deviennent puantes, fétides ; & quand le mal est très-avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excréments, mais qui ressemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois aussi, si l'on a pris des lavements qui eussent une odeur forte, on la retrouve dans ce qu'on vomit ; mais je n'ai jamais vu vomir ni de vrais excréments, ni la matiere des lavements, ni moins encore, des suppositoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela est arrivé, il est bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce temps-là, il n'y a pas une seule selle ; le ventre se tend, les urines

quelquefois ſont ſupprimées, d'autres fois troubles & puantes. Le pouls d'abord aſſez dur, devient vîte & petit; les forces ſe perdent entiérement; les malades rêvent; il ſurvient preſque toujours un hoquet, & quelquefois des convulſions générales; les extrêmités ſe refroidiſſent, le pouls ſe perd, les douleurs & les vomiſſements ceſſent, & le malade meurt très-promptement.

§. 318. Comme cette maladie eſt accompagnée du plus grand danger, l'on doit, ſans attendre un moment, commencer des remedes dès qu'on ſoupçonne le mal; la plus petite faute eſt mortelle, & l'on a vu les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appellé le ſecond jour de la maladie, pour une jeune perſonne qui avoit pris beaucoup de thériaque; rien ne put même la ſoulager, elle mourut au commencement du troiſieme jour.

Le mal doit être traité préciſément comme les coliques inflammatoires; (1) & la ſeule différence qu'il y a entre ces

(1) Cette maladie peut dépendre d'un grand nombre de cauſes très-différentes entre elles. On fera ſes efforts pour reconnoître celle qui en eſt la ſource, afin de la combattre directement.

deux maladies, c'eſt que dans ce cas, il n'y a point de ſelles, mais des vomiſſements continuels.

Il faut donc 1°. faire une très-forte ſaignée, à moins qu'on ne fût appellé trop tard, & quand le malade a déjà perdu ſes forces.

2°. Donner des lavements laxatifs, qu'on fait avec une décoction d'orge, & auxquels on ajoute cinq ou ſix onces d'huile.

3°. Chercher à modérer les efforts des vomiſſements, en donnant, de deux en deux heures, une cueillerée de la potion N°. 48.

4°. Il faut faire boire beaucoup, à très-petites, mais très-fréquentes doſes, d'une boiſſon qui calme, délaye, rafraîchiſſe, & puiſſe en même temps contribuer à rappeller les ſelles & les urines; il n'y a rien de mieux que le petit-lait N°. 49, ſi on peut l'avoir d'abord; ſinon, on donne le petit-lait pur avec du miel, & les boiſſons marquées §. 298. *art.* 3.

5°. On met le malade dans un bain d'eau tiede, on l'y laiſſe auſſi long-temps qu'il peut le ſoutenir, &

on le réitere plusieurs fois par jour.

6°. Après la saignée, les bains, beaucoup de lavements, les fomentations, on peut, si rien n'a réussi, donner un lavement de fumée de tabac, dont il sera reparlé en traitant des noyés.

J'ai guéri un homme en le faisant entrer dans le bain, immédiatement après la saignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain.

§. 319. Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entiérement perdu ses forces; si en même temps le pouls va mieux; si les vomissements sont moins abondants; si les matieres paroissent moins corrompues; si le malade sent quelques remuements dans son ventre; s'il rend quelques matieres par les selles; si en même temps il se trouve plus fort, on peut compter sur sa guérison; mais sans cela, il meurt bien vîte. Souvent, une heure avant la mort, les douleurs paroissent se calmer, il survient une évacuation prodigieuse par les selles, de matieres extrêmement fétides, le malade prend des foiblesses, tombe dans une sueur froide, & meurt.

§. 320. C'est cette maladie, que le

peuple attribue à ce que les boyaux ſont noués, & dans laquelle il fait avaler des balles, ou de groſſes quantités de mercure. Ce nœud des inteſtins eſt une chimere impoſſible ; comment ſe noueroient-ils, puiſque l'une de leurs extrêmités eſt continue à l'eſtomac, & l'autre indiſſolublement liée à la peau des feſſes ; mais cette maladie dépend d'un grand nombre de cauſes, qu'on a découvert en ouvrant les cadavres de ceux qui en ſont morts ; ſage méthode, extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la médecine, qu'il ſeroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont, bien-loin de ſe faire une peine, on devroit ſe faire un devoir, parce que c'en eſt un, que de contribuer à perfectionner une ſcience, à laquelle le bonheur des hommes eſt attaché. Je ne détaillerai point ces cauſes, mais quelles qu'elles ſoient, l'uſage d'avaler des balles eſt toujours pernicieux, & celui d'avaler du mercure l'eſt ſouvent ; l'un & l'autre de ces remedes peuvent aggraver la maladie, & mettre un obſtacle inſurmontable à la guériſon.

Il y a un miſéréré, qui eſt un accident des hernies, dont je parlerai ailleurs (1).

Trouſſe-galant.

§. 321. Le *trouſſe-galant*, ou *colera-morbus*, eſt une évacuation prompte, abondante, & douloureuſe par les vomiſſements & par les ſelles.

Il commence par des vents, des gonflements, de légeres douleurs dans le bas-ventre, un grand abattement; enſuite il ſurvient des évacuations abondantes, ou par les ſelles, ou par les vomiſſements; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre ſuit de bien près. Les matieres ſont jaunes, vertes, brunes, blanches, noires; les douleurs fortes dans le bas-ventre; le pouls, preſque toujours fiévreux, eſt quelquefois fort dans le commencement, mais il ne tarde pas à s'affoiblir, par la prodigieuſe évacuation qui ſe fait. Il y a des malades qui ont juſqu'à cent ſelles dans quelques heures; ils maigriſſent à vue, & au bout de trois ou quatre heures, ſi le mal eſt violent, ils ſont méconnoiſſables. Dès qu'il y a

(1) Cette eſpece de miſéréré eſt la plus fréquente.

eu beaucoup d'évacuations, on eſt fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuiſſes, dans les bras, qui ſont auſſi douloureuſes que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulſions, le froid des extrêmités ſurviennent, les défaillances ſe ſuccédent continuellement, une tue le malade, ou il meurt dans les convulſions.

§. 322. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue exceſſivement âcre, a lieu ordinairement à la fin du mois de Juillet & dans le mois d'Août; ſur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, & s'il n'y a pas eu des fruits d'Eté, dont l'uſage tempere l'âcreté putreſcente de la bile.

§. 323. Quelque violente que ſoit cette maladie, elle eſt moins dangereuſe, & même moins cruelle que la précédente, beaucoup de gens en guériſſent.

L'on doit 1°. chercher à noyer cette bile âcre par des torrents de la boiſſon la plus adouciſſante, parce que l'irritation eſt ſi grande, que tout ce qui a la plus petite âcreté nuiroit. Ainſi

on donnera continuellement au malade, en boiſſon & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes, ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remede qui m'a très-bien réuſſi; ou une très-légere tiſane de pain, qui ſe fait, en cuiſant une livre de pain rôti, avec trois ou quatre pots d'eau, pendant une demi-heure; l'on préfere le pain d'aveine. L'on grille auſſi avec ſuccès, du ſeigle, qu'on pile, & dont on fait une légere tiſane.

Un bouillon très-foible fait avec un poulet, ou une livre de maigre de veau, cuits pendant une heure, avec trois pots d'eau, eſt très-bon dans ce cas. L'on emploie avec ſuccès le petit-lait; &, dans les endroits où l'on peut en avoir, le petit-lait de beurre (la battue) eſt la meilleure de toutes les boiſſons. Mais quel que ſoit celui de ces remedes qu'on préférera, il faut néceſſairement en donner une grande quantité; (1)

(1) On délayera, on corrigera cette bile âcre, alkaleſcente, on modérera le vomiſſement, la ſoif & la ſéchereſſe de la bouche, par des boiſſons acidulées, avec le ſuc de citron, d'oranges, de grenade, l'eſprit de nitre dulcifié, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, l'eſprit de vitriol, ou le vinaigre.

& les lavements doivent être appliqués de deux en deux heures.

2°. Si le malade étoit robuſte & ſanguin, que le pouls fût fort dans les commencements, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux ſaignées faites d'abord, diminuent la violence du mal, & donnent plus de loiſir pour les autres remedes. J'ai vu les vomiſſements finir, preſqu'entiérement, après la premiere ſaignée.

La furie du mal s'arrête un peu au bout de cinq ou ſix heures ; mais il ne faut point, pendant ce calme, ſe relâcher pour les remedes, car il revient bientôt après avec beaucoup de force, & ce retour ne change rien au traitement.

3°. Ordinairement le bain tiede ſoulage pendant qu'on eſt dedans ; mais les douleurs reviennent ſouvent bientôt après qu'on en eſt ſorti, ce qui n'eſt point une raiſon pour le négliger ; d'autant plus que quelquefois, il procure un ſoulagement plus long. On doit y tenir le malade long-temps (1),

(1) Juſqu'à ce que les douleurs ſoient calmées, ſans attendre que la défaillance ſurvienne, il vaut mieux

& profiter de ce temps pour lui faire prendre sept ou huit verres du remede N°. 32, ce qui m'a très-bien réussi. Les vomissements s'arrêterent, & au sortir du bain, le malade eut plusieurs selles prodigieuses qui diminuerent considérablement la force du mal.

4°. Si l'on se laisse effrayer par la quantité des évacuations, & qu'on veuille les arrêter trop tôt par de la thériaque, de l'eau de menthe, du sirop de pavot blanc, de l'opium, du mithridate, il arrive de deux choses l'une; ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vu arriver; ou, si l'on réussit à arrêter les évacuations, on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif, qui rappella les évacuations, à un homme, qu'un remede composé de thériaque, de mithridate & d'huile, avoit jeté dans

être dans le cas d'y revenir, que de se repentir d'y avoir trop retenu & affoibli le malade.

Les bains ne sont point sans danger, sur-tout dans les tempéraments cacnectiques, bilieux, & dans les pays de putridité. Quoiqu'on ne puisse s'empêcher de les regarder comme un très-grand remede, on doit craindre un trop grand relâchement, un reflux dans le sang, de la bile corrompue qui fermente dans les intestins. Nous croyons qu'on fera bien de ne s'y décider, qu'après avoir employé inutilement les autres secours.

une fievre violente, accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ces remedes, que quand la petiteſſe du pouls, l'affoibliſſement conſidérable, les crampes violentes & continues, & la foibleſſe même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne ſuccombe. Dans ce cas, il faut donner tous les quarts, ou demi-quarts d'heure, une cueillerée du remede N°. 50, (1) en continuant les délayants. Après la premiere heure, l'on n'en donne plus, que d'heure en heure, encore huit priſes. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remede.

§. 324. Si le malade doit guérir, peu à peu les douleurs & les évacuations diminuent, l'altération eſt moindre, le pouls reſte très-vîte, mais il devient régulier; il y a des inſtants

(1) La vivacité de l'irritation, & l'abondance des évacuations qui font tout craindre pour la vie du malade, ont déterminé pluſieurs Médecins célebres, à les modérer par de petites doſes de Narcotique, données de meilleure heure que M. Tiſſot ne les propoſe. Cette méthode a même quelques avantages; mais on peut aſſurer, que celle qui voudroit arrêter ſubitement les évacuations par les cordiaux, les ſtomachiques & les narcotiques, ſeroit meurtriere: les efforts de la nature doivent être modérés, & non pas ſupprimés.

d'assoupissement, car le bon sommeil se fait attendre long-temps. Il faut continuer les mêmes remedes, mais donnés un peu moins fréquemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux, & quand les évacuations sont finies, qu'il ne reste plus de douleurs, mais une grande foiblesse, & beaucoup de sensibilité, on peut donner, outre les bouillons, des œufs frais, peu ou point cuits; pendant quelques jours; ensuite on met au régime des convalescents; & l'usage de la poudre N°. 14, dont on prend deux prises par jour, hâte beaucoup la convalescence.

CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 325. CHacun connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle cours de ventre, & même ſouvent colique.

Il y en a de longues & invétérées, qui dépendent de quelque vice eſſentiel dans la conſtitution ; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup, ſans aucun mal précédent, ſi ce n'eſt quelquefois un peu de dégoût, & de peſanteur dans les reins & dans les genoux, qui ne ſont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fievre, (ſouvent même il n'y a point de douleur du tout), ſont plutôt un bien qu'un mal ; elles évacuent des matieres amaſſées dès long-temps, & corrompues, qui, ſi elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie, & bien-loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus diſpos.

§. 326. Il faut bien ſe garder de les arrêter ; elles finiſſent ordinairement

d'elles-mêmes, quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées, & elles ne demandent aucun remede, il faut seulement diminuer considérablement la quantité des aliments ; se priver de viande, d'œufs, de vin ; ne vivre que de quelques soupes, de quelques légumes, ou d'un peu de fruit, crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tisane de capillaire est très-suffisante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque, ni confection, ni autres drogues de cette espece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou six jours, le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & sur-tout, si les envies d'aller à la selle devenoient plus fréquentes, alors il faudroit l'arrêter. Pour cela, on mettroit le malade tout-à-fait au régime ; & si la diarrhée étoit accompagnée d'un grand dégoût, de soulévements de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donneroit la poudre N°. 35. Si ces accidents n'existoient pas, on lui donneroit celle N°. 51 ; & pendant les trois heures, qui

qui suivent ce remede, on lui feroit prendre, toutes les demi-heures, une tasse de bouillon foible.

Si la diarrhée, arrêtée par ce remede, revenoit au bout de quelques jours, ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace, qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger avec un des remedes N°. 21, 23, ou 47, & ensuite donner, à jeun, pendant deux matins, la moitié de la poudre N°. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remede N°. 35, ou celui N°. 51, ou un autre purgatif, on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-temps, sans observer même aucun régime, alors elles se perpétuent, & affoiblissent entiérement le malade. Il faut, dans ces cas-là, commencer par le remede N°. 35; ensuite, on donne, de deux jours l'un, quatre fois de suite, celui N°. 51; & pendant tout ce temps-là le malade ne vit que de panade (voyez §. 37.) ou de riz cuit au bouillon de poule foible. L'on met avec succès, sur

l'eſtomac, une emplâtre ſtomachique, ou une flanelle, qu'on trempe ſouvent dans une décoction d'herbes fortes, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent ſouvent ſur le champ les diarrhées, après même qu'elles avoient ceſſé pluſieurs jours.

CHAPITRE XXIV.

De la Dyſenterie.

§. 329. LA dyſenterie eſt un flux de ventre, accompagné d'un mal-aiſe général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la ſelle. Ordinairement il y a un peu de ſang dans les ſelles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'eſt point néceſſaire pour conſtituer la dyſenterie; celle où il n'y en a point, n'eſt pas moins dangereuſe que l'autre.

§. 330. La dyſenterie eſt ordinairement épidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus ſouvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent. Les grandes chaleurs, rendent le ſang & la bile âcre; tant qu'elles durent, la tranſpiration ſe fait, (voyez introduction pag. 33.) mais dès qu'elles diminuent, ſur-tout le ſoir & le matin, cette évacuation ſe fait moins bien; d'autant plus que les humeurs ont acquis, par les grandes chaleurs beaucoup d'épaiſ-

siſſement ; alors cette humeur âcre arrêtée, ſe rejette ſur les inteſtins & les irrite ; les douleurs & les évacuations ſurviennent.

Cette eſpece de dyſenterie eſt de tous les temps & de tous les pays ; mais ſi à cette cauſe il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ſerrés, tels que les hôpitaux, les camps, les priſons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité, qui s'alliant à la cauſe de la dyſenterie, rend cette maladie plus fâcheuſe.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plutôt que par un friſſon ; le malade perd aſſez vîte ſes forces, il ſouffre des douleurs vives dans le ventre, qui quelquefois durent pluſieurs heures avant que les évacuations viennent ; il a des vertiges, des envies de vomir ; il pâlit ; le pouls n'eſt cependant que peu ou point fiévreux, mais ordinairement petit ; enfin les ſelles ſurviennent ; les premieres ne ſont ſouvent que des matieres liquides & jaunâtres, mais

bientôt elles sont mêlées de glaires, & ces glaires souvent teintes de sang. Leur couleur varie, elles sont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque selle, & les selles deviennent très-fréquentes; l'on en a jusqu'à huit, dix, douze, quinze par heures; alors le fondement s'irrite, le tenesme, (qui est une envie d'aller à la selle, quoiqu'il n'y ait point de matiere) se joint à la dysenterie, & occasionne souvent une chûte du fondement; l'état du malade est très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaisses, qui ressemblent à des morceaux d'intestins, quelquefois des grumeaux de sang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il se forme des suppurations, des gangrenes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes; le hoquet survient, le malade rêve, son pouls s'affoiblit, il tombe dans des sueurs froides & dans des défaillances, qui finissent par la mort.

Quelquefois il survient une espece de frénésie ou délire violent, avant

le dernier moment. J'ai vu chez deux ſujets un ſymptome aſſez rare, c'eſt une impoſſibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'eſt pas ordinairement de cette violence ; les ſelles ne ſont pas ſi fréquentes ; elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres ſont mêlées de moins de choſes étrangeres, & de peu de ſang ; le malade conſerve quelques forces ; peu à peu les ſelles diminuent, le ſang diſparoît, les matieres s'épaiſſiſſent, l'appétit & le ſommeil reviennent, le malade ſe remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fievre, & point d'altération, qui eſt peut-être moins ordinaire dans cette maladie, que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines ſont quelquefois peu abondantes, & pluſieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui ſont pour eux une ſource de douleurs & d'angoiſſes.

§. 332. Le grand remede de cette maladie, c'eſt l'émétique. Le remede N°. 34, quand il n'y a point de raiſon

de ne pas l'employer, pris dès les commencements, emporte souvent le mal d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remede N°. 55, n'est pas moins efficace, il avoit même été regardé très-long-temps, comme un spécifique sûr; il ne l'est pas, mais il est très-utile. (1) Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les selles sont moins fréquentes, c'est une très-bonne marque; si elles ne diminuent point, il est à craindre que la maladie ne soit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand soin, toute viande, jusqu'à l'entiere guérison de la maladie. La tisane N°. 3, est la meilleure boisson.

Le lendemain de l'émétique, on donne au malade, le remede N°. 51, en deux prises; le jour suivant, on ne lui donne point d'autre remede que la

(1) L'Ipecacuhana donné à la maniere des Brasiliens, décrite par Pison, est peut-être le remede le plus efficace. Ils prennent deux dragmes de cette racine, qu'ils font infuser pendant toute la nuit, dans quatre onces d'eau tiede, on les coule, & on ajoute, si l'on veut, une once d'hydromel, ou de sirop de capillaire, on réitere pendant deux jours la même infusion, avec la même racine qui a servi à la premiere. Le vomissement est médiocre le premier jour, il est très-foible le second, & sur-tout le troisieme.

tisane ; le quatrieme , on réitere la rhubarbe ; alors ordinairement la force du mal a passé, on continue encore la diete pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convalescents.

§. 333. Quelquefois la dysenterie s'annonce avec une fievre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas il faut faire une saignée, (1) donner tous les jours trois & même quatre lavements N°. 6, (2) & boire beaucoup de tisane N°. 3.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent ; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir, & si les symptomes d'inflammation ont été forts, il faut purger la premiere fois avec la

(1) Lorsque le bas-ventre est tendu, lorsqu'on craint l'inflammation, des fomentations d'eau ou de lait tiedes, doivent précéder l'usage des évacuants.

(2) Au lieu du lavement Numéro 6, on peut, s'il y a de vives épreintes, donner souvent des demi-lavements de lait, ou d'huile d'olive, auxquels on joindra une demi-once de sirop de Diacode. On calmera encore ces épreintes, si on met de l'eau tiede, toujours renouvellée dans le bassin.

potion

potion N°. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dysenteries en ne leur ordonnant pour tout remede qu'une tasse d'eau tiede tous les quarts d'heure; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remede qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très-dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dysenterie se joint à une fievre putride, ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N°. 23 ou 47, & plusieurs doses du N°. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N°. 32. est excellent dans ce cas.

En 1755, il y eut ici en automne, quand l'Epidémie nombreuse des fievres putrides commença à cesser, un grand nombre de dysenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fievres. Je commençai par le remede N°. 34, & ensuite je donnai le N°. 32; je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très-peu de malades sur la fin de la maladie. Presque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre à qui

je n'avois pas pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez long-temps, mais sans danger.

§. 335. Quand la dysenterie est compliquée avec des symptomes de malignité, (voyez §. 245,) l'on emploie avec succès, après le remede N°. 35, ceux N°. 38 & 39.

§. 336. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours sans remedes ou avec de mauvais remedes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidents étrangers à la maladie.

§. 337. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours, qui sont presque toutes occasionnées, ou par le manque de diete, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces causes; on les guérit en se mettant au régime, & en prenant une prise du remede N°. 51. Si sans aucune cause sensible le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 338. Quelquefois elle est com-

pliquée avec fievre d'accès ; il faut guérir premiérement la dyſenterie & enſuite la fievre. Si cependant les accès de fievre étoient violents, on donneroit le kina de la façon preſcrite dans le §. 259.

§. 339. Un préjugé pernicieux, dont l'on eſt encore généralement imbu, c'eſt que les fruits ſont nuiſibles dans la dyſenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent ; il n'y a peut-être point de préjugé plus faux. Les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaiſes années peuvent occaſionner des coliques, quelquefois des diarrhées, plus ſouvent des conſtipations, des maladies des nerfs & de la peau, mais jamais une dyſenterie épidémique. Les fruits mûrs, de quelque eſpece qu'ils ſoient, & ſur-tout ceux d'été, ſont le vrai préſervatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puiſſent faire, c'eſt en fondant les humeurs & ſur-tout la bile épaiſſie, s'il y en a, dont ils ſont le vrai diſſolvant, d'occaſionner une diarrhée, mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dyſenterie.

Les années 1759 & 1760 ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dyſenteries. On croit même remarquer qu'elle eſt plus rare & moins fâcheuſe qu'autrefois, & l'on ne peut aſſurément l'attribuer, ſi le fait eſt vrai, qu'aux nombreuſes plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vu des dyſenteries, j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légere attaque, & pluſieurs Médecins ſuivent la même méthode avec le même ſuccès.

J'ai vu onze malades dans une maiſon; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits, & guérirent; la grand'mere & un enfant, qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduiſit d'abord l'enfant à ſa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruit; il mourut; elle ſe conduiſit de la même façon, & eut le même ſort.

Dans une campagne près de Berne, en 1750, dans le temps que la dyſenterie faiſoit beaucoup de ravages, &

que l'on déconſeilloit ſévérement les fruits, de onze perſonnes qui compoſoient la maiſon, dix mangerent beaucoup de prunes ; & ne furent point attaquées ; le cocher ſeul, docile au préjugé, s'en abſtint ſoigneuſement, & eut une dyſenterie terrible.

Cette maladie détruiſoit un Régiment Suiſſe qui ſe trouvoit en garniſon dans les provinces méridionales de France, les Capitaines amodierent la priſe de pluſieurs arpents de vigne, l'on y portoit les ſoldats malades, l'on cueilloit du raiſin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les ſains ne mangeoient rien autre ; il n'en mourut plus un ſeul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Miniſtre étoit attaqué d'une dyſenterie que les remedes qu'il prenoit ne guériſſoient point ; il vit par hazard des groſeilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres depuis ſept heures du matin juſqu'à neuf ; il fut déjà mieux ce jour-là, & entiérement guéri le lendemain.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils ; mais ceux-là

ſuffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dyſenterie regne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés; c'eſt une vérité que les gens inſtruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle eſt fondée en raiſon, puiſque les fruits remédient à toutes les cauſes des dyſenteries. (1)

§. 340. Il eſt extrêmement important que les malades aillent à la ſelle dans des endroits à part, parce que les excréments ſont très-contagieux; & s'ils vont ſur des baſſins, on doit les

(1) L'obſervation de tous les pays, de tous les temps, confirme tellement ces vérités, elles ſont ſi importantes, qu'on ne ſauroit trop les répéter, les répandre, & ſolliciter auprès des Magiſtrats leur publication dans les temps d'épidémie.

L'alternative des fortes chaleurs & des pluies froides, ou de l'humidité de l'air, la nourriture animale trop abondante, la mal-propreté & la contagion, ſont les cauſes des épidémies de dyſenterie. L'inconſtance du temps pendant l'Eté de 1761, qui fut tour-à-tour très-chaud & pluvieux, en fertiliſant les campagnes remplit Lyon de dyſenteries, qu'on auroit prévenues, ſi on avoit joint à une diete végétale rafraîchiſſante, le ſoin de ſe vêtir proportionnellement à la température de l'air, d'éviter le ſerein, la pluie, la mal-propreté & la contagion par les ſieges d'aiſance.

ſortir très-promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveller continuellement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il eſt auſſi très-néceſſaire de changer ſouvent les linges. Sans ces précautions la maladie devient plus mauvaiſe, & elle attaque ceux qui habitent la même maiſon. Il ſeroit fort à ſouhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. M. BOHERAAVE conſeilloit, quand la dyſenterie étoit épidémique, de *branter* toute l'eau qu'on boit. (1)

§. 341. Je ne ſais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conſeille un plus grand nombre de remedes différents ; il n'y a perſonne qui ne vante le ſien, qui ne l'éleve au deſſus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juſte, avec un remede dont il ignore parfaitement les

(1) Il s'eſt introduit ici, dans l'édition de Paris, une erreur eſſentielle ; l'on y lit *mettre de l'eau de vie*, au lieu de *branter*. Ce ſont deux choſes bien différentes ; *branter*, c'eſt imprégner de la vapeur de ſoufre, qui étant acide prévient la corruption ; on le fait en brûlant du *brant*, ou pattes ſoufrées, dans des tonneaux, qu'on remplit enſuite d'eau & qu'on bouche ; comme on le fait, pour les vins, dans pluſieurs pays.

effets; & le malade souffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoisonne par peur, par ennui, ou par complaisance. De ces différents remedes il y en a qui ne sont qu'indifférents; d'autres sont pernicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois; mais après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée, dont le but est d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but, sont mauvaises, je me borne à avertir que la pire de toutes c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations par des remedes astringents, ou ceux qu'on tire de l'opium; méthode mortelle, qui tue, toutes les années, un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive ou 1°. que cette matiere irrite les intestins, les enflamme, & de l'inflammation naissent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & ensuite ou la gangrene & la mort,

ou un ſquirrhe qui dégénere en cancer, (J'ai vu ce cas horrible,) ou la ſuppuration, un abcès, un ulcere; ou 2°. qu'elle ſe rejette ailleurs, produit des ſquirrhes au foie, des aſthmes, l'apoplexie, l'épilepſie ou mal-caduc, des douleurs de rhumathiſme horribles, des maux d'yeux & des maladies de la peau incurables.

Telles ſont les ſuites de tous les remedes aſtringents, & de ceux qu'on donne pour faire dormir; comme thériaque, mithridate, diaſcordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appellé pour un rhumatiſme cruel qui avoit ſuccédé immédiatement à un mêlange de thériaque & d'eau de plantain donné le ſecond jour d'une dyſenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remedes, en ignorent ſans doute les conſéquences, il ſuffira, je l'eſpere, de les leur avoir fait connoître.

§. 342. L'abus des purgatifs a auſſi ſes dangers. L'on détermine toutes les humeurs à ſe jeter ſur les parties malades; le corps s'épuiſe, les digeſtions ne ſe font plus, les boyaux s'affoi-

bliſſent, quelquefois même il s'y fait de légeres ulcérations, d'où naiſſent des diarrhées preſque incurables, & qui tuent après pluſieurs années de ſouffrance.

§. 343. Si les évacuations ſont exceſſives & le mal long, on tombe dans l'hydropiſie ; mais en l'attaquant d'abord, on peut la diſſiper par une diete ſobre & ſeche, des fortifiants, des frictions & de l'exercice.

CHAPITRE XXV.

La Gale.

§. 344. LA *gale* eſt une maladie contagieuſe par l'attouchement de la perſonne ou des habits, mais non point par l'air ; ainſi en évitant ces moyens d'infection, on peut être ſûr de ne pas la prendre.

" Quoique toutes les parties du
" corps puiſſent en être attaquées, la
" gale ſe montre d'ordinaire d'abord
" aux mains, & principalement entre
" les doigts. Il paroît au commen-
" cement une ou deux puſtules qui
" ſont remplies d'une eſpece d'eau
" claire, & qui donnent des déman-
" geaiſons très-incommodes. Si on
" perce ces puſtules en les grattant,
" l'eau qui en découle communique
" le mal aux parties voiſines. Dans le
" commencement on ne peut guere
" diſtinguer la gale, à moins qu'on
" ne ſoit bien au fait de ce mal ; mais
" dans ſon progrès les puſtules aug-
" mentent en nombre & en grandeur.

» Lorsqu'on les ouvre en les grattant, » il s'y forme des croûtes dégoûtantes, » & le mal gagne toute la superficie » du corps. Si elles durent long-temps, » elles forment de petits ulceres, & » elles sont en même temps très-contagieuses.

§. 345. Le mauvais régime surtout l'abus du salé & des fruits mal mûrs, & la mal-propreté occasionnent cette maladie, qui se contracte cependant plus souvent par contagion. De très-bons Médecins croient même qu'elle ne se contracte pas autrement; mais j'ai vu le contraire assez sûrement.

Quand elle paroît chez une personne sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'a gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher absolument le salé & les choses aigres, les graisses & les épiceries. On lui fait boire une tisane de racine de chicorée amere, ou celle N°. 26, dont on prend cinq ou six verrées par jour, (1) & au bout

(1) Comme il est nécessaire de pousser continuellement les humeurs à la peau dans cette maladie, & d'empêcher que la gale ne rentre, nous croyons (& nous sommes fondés sur une expérience très-nombreuse,) que trois ou quatre verrées par jour d'une tisane sudo-

de quatre ou cinq jours on purge avec le N°. 21, ou avec une once de sel de Sedlitz. On continue le régime, on repurge après six ou sept jours, & ensuite on frotte toutes les parties malades & les environs, le matin à jeun, avec le quart de l'onguent N°. 52 Le lendemain, le surlendemain & le quatrieme jour, on frotte de nouveau, & ensuite on emploie une seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remedes n'emportent pas le mal; mais quelquefois il revient, & alors il faut repurger & revenir à l'onguent dont j'ai éprouvé & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné depuis peu de temps par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, sans l'avoir fait précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a long-temps négligé le mal, & qu'il est parvenu à un degré considérable il faut que le malade ait été long-temps au régime que j'ai indiqué,

rifique telle que celle du Numero 22, peuvent tenir lieu de celles de chicorée amere, & du Numero 26.

& qu'il ait été purgé, qu'ensuite il ait bu beaucoup de tisane N°. 26, avant que d'en venir à l'onguent ; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 28, dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N°. 52, & j'ai toujours trouvé le dernier aussi sûr, mais un peu plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remedes, il faut éviter le froid & l'humidité, sur-tout quand on fait usage du remede N°. 28, dans lequel il entre du mercure, qui pourroit, si l'on négligeoit ces précautions, occasionner de l'enflure à la gorge & aux gencives, & même une salivation. Cet onguent a un avantage sur l'autre, c'est qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui en donner une agréable ; mais il est très-difficile de déguiser celle de l'autre. (1)

Il faut aussi changer souvent de linges, mais il faut éviter de changer

(1) Plusieurs Auteurs révoquent en doute l'utilité de l'onguent mercuriel, Numéro 28, contre la gale. Il est très-sûr au moins qu'il a manqué plusieurs fois de la guérir. Il vaut mieux user tout de suite de celui du Numéro 52, en l'employant à plus petites doses.

d'habits; parce que les habits s'infectant, ceux qu'on a portés pourroient redonner la gale quand on les reprendroit après être guéri.

„ Il faut parfumer de soufre les „ chemises, culottes, bas, avant qu'on „ les mette ; mais cette fumigation „ doit se faire en plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très-long-temps, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquiétude des démangeaisons, & quelquefois la fievre; il maigrit extrêmement & perd ses forces.

Dans ces cas il faut 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tiedes.

3°. Mettre le malade au régime des convalescents.

4°. Lui faire prendre, soir & matin, la poudre N°. 53, pendant quinze jours, avec la tisane N°. 26.

Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remedes suivant les circonstances; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains soufrés, tels que ceux d'Yverdun, guérissent très-souvent, & les

ſimples bains froids de rivieres ou du lac, ont emporté des gales trés-rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus long-temps la gale que l'abus des eaux chaudes. (1)

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent No. 52, ou les autres remedes qui font diſparoître la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu ſuivre la trop prompte guériſon de cette maladie, par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué & un peu diminué l'âcreté des humeurs. (2)

(1) Il paroît difficile de concevoir comment l'abus des eaux chaudes peut entretenir la gale. Le peuple tombe moins dans cet excès que les riches; & il eſt bien plus ſouvent & plus long-temps affecté de la gale qu'eux.

(2) Mais quels que ſoient ces maux, comme ils ſont l'effet de la rentrée de l'humeur galeuſe, on les guérit, ſi le malade n'eſt pas à l'extrêmité, en faiſant reparoître la gale, par le moyen d'une chemiſe de galeux, qu'on lui fait porter pendant vingt-quatre heures. On combat enſuite cette nouvelle maladie peu à peu, avec plus de précautions.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les Femmes.

§. 350. LEs femmes ſont ſujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur ſexe les expoſe à quelques autres qui dépendent de quatre cauſes principales ; les regles, les groſſeſſes, les couches, & les ſuites de couches. Je ne penſe point à traiter ici de toutes ces maladies ; elles exigeroient un volume plus gros que celui ci, & je ſuis obligé de me borner à des avis généraux ſur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui deſtinoit les femmes à élever le genre humain dans leur ſein, les a aſſujetties à un écoulement de ſang périodique, qui eſt la ſource d'où l'enfant tirera un jour ſa ſubſiſtance.

Cette évacuation commence généralement dans ce pays, entre quatorze & ſeize ans. Souvent, avant qu'elle paroiſſe, les jeunes filles ſont pendant long-temps dans un état de langueur,

qu'on appelle *chlorose*, *oppilations*, *pâles couleurs*; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal à propos, à cette cause, tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge; ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnements, volume souvent très-considérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par-là même la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les viscères, & à former des engorgements.

§. 352. L'on préviendroit les maux auxquels cette constitution peut conduire, en aidant la foiblesse des mouvements naturels par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice;

mais ce secours, qui seroit en quelque façon plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, leur est enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages de ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles se donnent peu de mouvement, la disposition naturelle de foiblesse s'accroît, & elle devient alors maladive; le sang circule mal, il perd ses qualités; les humeurs croupissent par-tout, aucune fonction ne se fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & plusieurs années avant qu'il soit question des regles; cette langueur les rend paresseuses; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point; il seroit le remede de ce mal commençant, mais le remede les peine, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit se dérange comme les autres fonctions, elles en ont peu, les aliments ordinaires ne le réveillent point; elles se livrent à des fantaisies, souvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'estomac, les digestions, & la santé.

Quelques années s'écoulent, le temps des regles approche, & elles ne paroiſſent point, par deux raiſons; la premiere, c'eſt que la ſanté eſt trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction dans le temps que toutes les autres languiſſent; la ſeconde, parce qu'elles ne ſont point néceſſaires, puiſqu'elles ſont deſtinées à évacuer, hors de la groſſeſſe, le ſang ſuperflu que la femme eſt deſtinée à produire, afin qu'elle ne fourniſſe pas de ſon néceſſaire à l'enfant, & que ce ſuperflu n'éxiſte point chez les filles languiſſantes dès long-temps.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers; on l'attribue à la ſuppreſſion, mais ſouvent on ſe trompe, puiſque la maladie ne vient point toujours de la ſuppreſſion, & que la ſuppreſſion vient ſouvent de la maladie. Cela eſt ſi vrai que lors même que cette évacuation arrive, ſi la foibleſſe ſubſiſte, les malades n'en ſont pas mieux, au contraire; & ſouvent l'on voit de jeunes garçons qui ayant reçu de la nature une conſ-

titution & de leurs parents une éducation féminine, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent souvent le genre de vie des hommes, sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles. Il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cause; c'est quand une jeune fille forte, robuste, bien portante, qui a fait à peu près son crû, qui a beaucoup de sang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors ce superflu de sang occasionne mille maux, & beaucoup plus violents que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne sont plus sujettes à cette derniere espece qui dépend de trop de sang retenu, que celles de la ville; & c'est ce qui procure ces maladies

ſingulieres qui paroiſſent ſurnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue aux ſortileges.

§. 355. Lors même que les regles ſont venues, elles ſe ſuppriment ſouvent, & il n'y a aucune maladie que cette ſuppreſſion n'ait produite. Elles ſe ſuppriment ſouvent, dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obſtacle à leur arrivée, & dans d'autres cas, par d'autres cauſes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute paſſion trop forte, des aliments trop froids, ou indigeſtes, ou trop chauds, des boiſſons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidents que ces ſuppreſſions occaſionnent, ſont quelquefois plus violents que ceux qui précédent la premiere venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation ſe ſupprime, diminue, ſe dérange par les cauſes que je viens d'aſſigner; les maux affreux qui ſont la ſuite de ces dérangements, me paroiſſent des raiſons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs ſoins pour en conſerver la régularité

à tous égards, en évitant, à cette époque, toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non pas sur ma parole, mais sur celle de leurs meres, de leurs parentes, de leurs amies, sur leur propre expérience, si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces temps critiques, il n'y en a pas une, qui, dès la premiere apparition, jusqu'au dernier retour, ne se conduisît avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite, dans ces circonstances, décide absolument de leur santé, de celle de leurs enfants, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagements sont nécessaires. Je sais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager, mais d'autres fois, elle en est cruellement punie; & je pourrois produire une longue liste de celles, qui se sont jetées, par leurs imprudences, dans les situations les plus tristes

Outre l'attention qu'il faut avoir

d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particuliérement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les regles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux, par la violence des coliques qui les précédent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissements, de défaillances, de convulsions occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissements de sang, de saignements de nez, &c. qui, en un mot, paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention; mais comme il dépend de plusieurs causes, souvent très-opposées, il est impossible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune. Quelques femmes ont le-

le malheur d'être ſujettes à ces accidents tous les mois, depuis la premiere apparition des regles juſqu'à leur dernier retour, à moins que les remedes, le régime, quelquefois une couche ne les en délivrent; quelques autres ne ſouffrent que de temps en temps, tous les deux, trois, quatre mois; de troiſiemes, après avoir ſouffert cruellement pendant les premiers mois, & même les premieres années, ceſſent de ſouffrir enſuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs regles pendant très long temps, ſans aucune douleur, ſe trouvent aſſujetties à des douleurs cruelles, tous les retours, ſi, par imprudence ou par fatalité, elles ont eſſuyé quelque dérangement qui les ait ſupprimées, diminuées, retardées; & cette conſidération doit rendre prudentes celles même qui paſſent ordinairement cette criſe ſans douleurs; elles doivent toutes être perſuadées, que quoiqu'elles n'aient aucune incommodité ſenſible, elles ſont cependant plus délicates, plus ſenſibles aux impreſſions des corps étrangers, plus aiſément affectées par les mouvements de l'ame, & ont l'eſtomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent

être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression; d'ailleurs on pourra faire usage, dans ce cas, des conseils que je donnerai plus bas, en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse, (voyez §. 365.)

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulieres, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare que cela aille à trente-cinq ans,) elles finissent naturellement & nécessairement, entre quarante-cinq & cinquante ans; quelquefois même plutôt, rarement plus tard; & l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352 en évitant les causes qui les produisent, & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvement aux jeunes filles, sur-tout dès-que l'on remarque la plus légere atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil sur elles, pour qu'elles ne mangent point de choses contraires, puisqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à servir d'aliments & les plus

dégoûtants, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaisies. Les aliments gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux leur sont nuisibles. Les thés d'herbes, qu'on leur fait souvent boire pour les guérir, suffiroient pour les jeter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en est la premiere cause. Si l'on veut boire quelques infusions, qu'on les boive froides, la meilleure boisson pour elles, c'est l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remedes chauds, âcres, & destinés uniquement à forcer les regles qui font souvent des maux affreux & ne font jamais du bien. (1) Ils sont sur-tout d'autant plus pernicieux, que la malade est plus jeune.

4°. Si le mal empire, il faut leur ordonner quelques remedes; non point des purgatifs, des délayants, des bouillons d'herbes, des sels, & je ne sais combien d'autres choses nuisibles; mais

(1) L'état de la malade doit déterminer l'usage de différents remedes, pour procurer le retour de ses regles. Lorsqu'elle est d'un tempérament fort, vif, sanguin, coloré, lorsque le pouls est élevé, dur, fréquent, tout ce qui peut rendre le sang plus fluide, & relâcher les vaisseaux de la matrice est nécessaire; les bains d'eau pure agréablement tiede, les lavements, les lave-pieds, les boissons délayantes comme le petit-lait & l'eau de poulet, les aliments les plus doux & les plus rafraîchissants sont indiqués, les remedes chauds, comme

la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficacité.

Dans les commencements du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N°. 54, 55, & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin, & d'opiat. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement; mais j'avertis, & je souhaite qu'on y fasse attention, que sou-

sont la plupart des emménagogues proprement dits, ne peuvent que nuire.

Lors au contraire que la malade est pâle, foible, languissante, lorsqu'elle paroît menacée d'engorgements squirrheux dans les visceres du bas-ventre que tout le corps est œdémateux, les remedes chauds deviennent nécessaires pour augmenter en même temps l'action des solides, les sécrétions & les évacuations. Les relâchants qui conviennent dans le premier cas, nuiroient dans celui-ci.

vent la suppression est l'effet, & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient alors de rétablir la santé & non pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque, quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guérie; leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas, surtout, dans lesquels il seroit très-dangereux de vouloir employer des remedes chauds ou actifs, c'est quand il y a de la fievre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine, mal-à-propos, que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remedes, il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédents, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui d'une voiture est très-salutaire; celui de la danse l'est

aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechûtes, on se conduit tout comme si c'étoit une premiere attaque.

§. 362. L'autre espece d'oppilations, décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la premiere espece, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espece dans le moment. Les bains de pied tiedes, les poudres N°. 20. le petit-lait, ont souvent réussi; mais il faut d'autresfois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent par l'âge, (§. 359.) si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement 1°. faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois. (1)

(1) La saignée doit être regardée dans ce cas, comme un mal quelquefois nécessaire. On s'y déterminera si on ne peut espérer la guérison par les autres secours indiqués; mais nous croyons qu'on ne doit jamais y revenir sans une indication pressante, sans un examen nouveau & approfondi. Il faut accoutumer la nature à se débarasser par la voie des sellés, des sueurs ou des urines & de la trop grande abondance des humeurs, à séparer elle-même

2°. Diminuer la quantité des aliments, sur-tout de la viande, des œufs, & du vin.

3°. Augmenter l'exercice.

4°. Prendre souvent le matin à jeun, la poudre N°. 24, qui est excellente dans ce cas parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les selles, les urines & la transpiration, & diminue, par-là, la quantité de sang, qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée, ou mêlée, comme il arrive souvent, par des pertes abondantes, la saignée n'est pas aussi nécessaire: mais le régime, & la poudre N°. 24, le font beaucoup; & il faut y joindre, de temps en temps, la purgation N°. 23. Les remedes astringents employés à cette époque, peuvent occasionner des cancers de matrice.

Il périt plusieurs femmes à cet âge, parce qu'il est très-aisé de leur faire du mal; ce qui doit les rendre très-pruden-

celles qu'elle doit rejetter, & à diminuer la formation d'une aussi grande quantité de sang. Mais pour que la nature s'y prête, & y soit forcée, il faut qu'elle souffre un peu, & qu'elle jouisse de toutes ses forces. Nous pensons que ni l'un ni l'autre n'arriveroient, si on prévenoit la pléthore par des saignées régulieres. Les femmes de la campagne sont beaucoup moins exposées a tous ces maux, que celles de la ville; celles-ci doivent imiter les premieres, si elles veulent jouir de leur sort.

tes sur tous les remedes qu'elles emploient. Mais aussi, il arrive souvent que leur constitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes, elles se trouvent plus robustes, plusieurs petites infirmités finissent, & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très-heureuse; j'en ai vu plusieurs, qui à cinquante-deux ou cinquante-trois ans, quittoient les lunettes, dont elles se servoient depuis cinq ou six.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N°. 24, la boisson N°. 32, conviennent beaucoup, dans presque toutes les pertes habituelles, (je parle des femmes du peuple,) à quelqu'âge que ce soit.

De la Grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur & aux vomissements le matin, aux maux de tête & aux maux de

dents ; mais ces maux cédent à la saignée, qui est presque le seul remede dont elles aient besoin. (1)

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop pesants, avoir fait des travaux violents, avoir soutenu des cahotements trop rudes, avoir fait quelque chûte, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout-à-fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut pour prévenir cet accident, qui est toujours dangereux 1°. qu'elles se mettent sur le champ au lit, & qu'elles se couchent sur la paillasse, si elles n'ont point de matelas, la plume est très-mauvaise dans ce cas ; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation, ne bougeant, & ne parlant presque point.

(1) La trop grande abondance de sang est, à la vérité, la seule cause de tous ces maux ; mais comme on a plusieurs moyens d'y remédier, on doit toujours préférer les plus doux, & ne point accoutumer le corps à des remedes qui peuvent tourner à son désavantage, & à celui des enfants. On fera donc tous ses efforts pour éviter la saignée, en joignant l'exercice dans un air vif, à une nourriture peu abondante, & encore moins succulente.

2°. Il faut tirer, d'abord, huit ou neuf onces de sang du bras.

3°. Elles ne prendront, ni viande, ni bouillon, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront, de deux en deux heures, la moitié de la poudre N°. 20, & ne boiront que de la tisane N°. 2.

Il y a des femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque; elles préviennent cet accident, en se faisant saigner quelques jours avant cette époque, & en observant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on prévient les fausses couches par une méthode très-différente.

Les Couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le temps de l'accouchement, & cela par le manque des bons secours, &

l'abondance des mauvais, & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise santé.

Le besoin de sages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, est un malheur trop prouvé, qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Les fautes qui se commettent, dans le temps des accouchements, sont sans nombre, & trop souvent, sans remede; il faudroit un Livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des sages-femmes propres à les comprendre; mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal; c'est l'usage des choses chaudes, que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent; comme castor, teinture de castor, safran, sauge, rue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, café, eau de vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses

ſont de vrais poiſons, qui, bien-loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice, qui ne peut plus ſe contracter, & les parties qui ſervent de paſſage, qui par-là même ſe gonflent, rétreciſſent les voies, & ne peuvent plus prêter. (1) D'autres fois ces poiſons chauds produiſent une hémorragie, qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on ſauveroit un grand nombre de meres & d'enfants, par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme, bien portante avant ſes couches, robuſte, bien faite, ſe trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien-loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes deſtructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une ſaignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & diſpoſera tout favorablement. (2)

(1) On ne doit employer les cordiaux les échauffants, que dans les grandes foibleſſes ſans fievre, & encore doit-on toujours commencer par les doux, tels que le vin vieux avec du ſucre, les rôties au ſucre, & ſemblables.

(2) Ce conſeil n'a lieu que lorſque la femme pléthorique

L'on ne doit donner d'autre nourriture, pendant le temps du travail, qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne, de quatre en quatre heures, un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile; dans l'intervalle on fait mettre sur une étuve, c'est-à-dire sur un bassin, ou sur une chaise percée, dans lequel il y a de l'eau chaude; l'on frotte le passage avec un peu de beurre, & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaude, qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non seulement les sages-femmes ne font point de mal, mais elles laissent à la nature le temps de faire du bien; un grand nombre d'accouchements qui paroissoient difficiles se terminent heureusement, & l'on a au moins le temps d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses; au lieu qu'en suivant la méthode échauf-

& vive, annonce par son pouls, par ses couleurs, que l'engorgement des vaisseaux sanguins produit une tension, des douleurs trop grandes, & fait craindre une perte de sang trop considérable.

fante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement souffert, qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je sais que ces moyens sont insuffisants, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere, mais au moins, ils empêchent l'augmentation du mal, & comme je l'ai dit, laissent le temps de recourir aux Chirurgiens accoucheurs, ou à quelques sages-femmes un peu moins mal instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eût été le plus heureux; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités, & sur la nécessité de la patience, que cette pratique fâcheuse est presque générale dans ce pays.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force

d'accoucher, & c'eſt la raiſon dont on s'autoriſe pour leur donner des cordiaux, mais cette raiſon eſt chimérique; l'on ne perd pas ſi promptement les forces; les douleurs légeres abattent, mais, à meſure qu'elles augmentent, les forces ſe relevent, elles ne manquent jamais, quand il n'y a point d'accident étranger, & l'on doit être perſuadé, que dans une femme ſaine & bien portante, ce n'eſt jamais la foibleſſe qui empêche l'accouchement.

Suites de Couches.

§. 369. Les ſuites de couches les plus fréquentes dans les campagnes ſont 1°. les pertes de ſang exceſſives 2°. L'inflammation de matrice 3°. La ſuppreſſion ſubite des *lochies*, c'eſt le nom qu'on donne à la perte qui ſuit ordinairement la couche. 4°. les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués.

§. 365; & ſi la perte eſt exceſſive, l'on applique ſur le ventre, les reins, les cuiſſes, des linges trempés dans un

mêlange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice se manifeste par les douleurs dans tout le bas du ventre, la tension de tout le ventre, l'augmentation des douleurs quand on le touche, une espece de tache rouge, qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est toujours mortel; une foiblesse étonnante, le visage prodigieusement changé, un léger délire, une fievre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomissements continuels, souvent le hoquet, une perte très-peu abondante d'une eau rousse, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la selle; dès ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave & souvent mortel, doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut sur-tout, après les saignées, (1) donner

(1) On ne se décidera à la saignée (suivant notre avis) que dans le cas où l'accouchée a perdu peu de

fréquemment

fréquemment des lavements d'eau tiede, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement sur le ventre, & boire abondamment, ou de la tisane d'orge toute simple, sur chaque pot de laquelle on met un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 372. La suppression totale des lochies, qui occasionne les maladies les plus violentes, se traite précisément de la même façon; & si malheureusement l'on donne quelques remedes chauds, pour en forcer la sortie, l'on ôte dans le moment, toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fievre de lait est très-forte, la tisane d'orge du §. 371, & les lavements, avec une diete très-légere, uniquement de panades ou de quelqu'autres farineux très-clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne sont pas soignées comme il feroit

sang, lorsqu'elle est pléthorique, que la suppression est totale, & l'inflammation de la matrice bien démontrée par l'élévation & la vivacité de la couleur du bas du ventre. Dans les cas douteux, il faut toujours tenter les fomentations, les cataplasmes, les liniments, les lavements émolliens, les potions, les tisanes lénitives, tempérantes, diurétiques, & les lave-pieds dans de l'eau tiede, avant de s'y déterminer.

néceſſaires, ou celles que la néceſſité oblige à travailler trop tôt, ſont expoſées à pluſieurs accidents, qui dépendent ſouvent de ce que la tranſpiration, & l'évacuation des lochies ne ſe faiſant pas bien, & la ſéparation du lait dans les ſeins étant troublée, il ſe forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui ſont toujours très-fâcheux, & ſur-tout quand ils ſe font ſur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment ſur les cuiſſes, & dans ce cas, il faut faire uſage de la tiſane N°. 58, & appliquer deſſus la tumeur les cataplaſmes N°. 59. Ces deux remedes diſſipent inſenſiblement le mal, s'il peut ſe diſſiper ſans ſuppuration. Si cela n'eſt pas poſſible, & qu'il ſe forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait ſe coagule dans le ſein, il eſt de la plus grande importance de diſſiper inceſſamment cette groſſeur, ſans quoi elle ſe durcit, devient ſquirrhe, & de ſquirrhe ſouvent, au bout d'un certain temps, cancer; c'eſt-à-dire, la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal, en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela, que les remedes N°. 57 & 60; mais il eſt toujours prudent de ne rien faire ſans conſulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée, & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application, toutes ſont nuiſibles, & celles qui ſont graſſes, irritantes, réſineuſes, ſpirituenſes, changent promptement le ſquirrhe en cancer. Quand le cancer eſt manifeſté, toutes les applications ſont auſſi également nuiſibles, excepté celle N°. 60. Le cancer a été long-temps incurable; depuis quelques années, l'on en a guéri quelques-uns avec le remede N°. 57, qui n'eſt cependant pas infaillible, mais qu'on doit toujours eſſayer. (1)

(1) L'uſage de la ciguë tenté à Lyon, par tous ceux qui avoient des cancers à traiter, & donné même à de très-grandes doſes, n'a rien produit dans cette ville qui ait mérité une attention ſérieuſe de la part des Obſervateurs. Pluſieurs perſonnes avoient cependant pris la précaution de faire venir l'extrait de Vienne en Autriche, de le tenir des mains de M. Storck lui-même. Ce remede a eu ſi peu de ſuccès qu'on l'a preſque entiérement abandonné.

§. 376. Les bouts des seins des nourrices s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remedes c'est la pommade la plus simple, un mêlange d'huile & de cire fondus ensemble, ou l'onguent N°. 66; & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.

CHAPITRE XXVII.

Avis pour les Enfants.

§. 377. LEs maladies des enfants, & tout ce qui regarde leur ſanté, ſont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop long-temps la direction aux perſonnes les moins propres à s'en charger. Leur ſanté eſt cependant bien importante ; il faut les conſerver, ſi l'on veut avoir des hommes, & leur médecine eſt ſuſceptible d'un plus grand degré de perfection, qu'on ne le croit ordinairement ; elle a même un avantage ſur celle des adultes, c'eſt que l'on ne trouve pas des complications de maux auſſi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne ſavent pas ſe faire entendre ; cela eſt vrai juſqu'à un certain point, mais cela ne l'eſt pas exactement, & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le ſien, q'un Médecin attentif apprend ;

il doit donner tous ses soins à comprendre celui des enfants, & à en profiter, pour perfectionner les moyens de les rendre sains & vigoureux, & de les guérir des différents maux auxquels ils sont exposés. Je ne me propose point de remplir actuellement cette tâche dans tout le détail qu'elle exigeroit ; mais j'indiquerai les principales causes de leurs maux ; & la façon générale de les traiter ; je leur épargnerai au moins par-là une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels est un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Presque tous les enfants qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulsions ; l'on dit qu'ils sont morts de convulsions, & l'on a en partie raison, ce sont en effet les convulsions qui les ont tués ; mais ces convulsions elles-mêmes sont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont soin de ces petites créatures, & ce n'est qu'en combattant ces différentes causes qu'on peut guérir les convulsions. L'on en reconnoît quatre principales, le *meconium*, les *aigreurs*,

la *poussée des dents* & les *vers* ; je dirai quelque chose de chacune.

Du Meconium.

§. 379. L'estomac & les intestins de l'enfant sont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *meconium*. Il faut que cette matiere soit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, sans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en résulteroit une double source de maux auxquels l'enfant ne résisteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément, 1°. En ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premieres heures de leur vie. 2°. En leur faisant boire pendant ce temps là de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou du miel, ce qui délaie ce *meconium*, & en facilite l'évacuation par les selles, & quelquefois par les vomissements.

3°. Pour être plus sûr que toute cette matiere sort, il faut leur donner une once de *sirop de chicorée composé*,

qu'on délaye avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale. Le sirop que j'indique est à préférer de beaucoup à tous les autres, & sur-tout à l'huile d'amandes. (1)

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, il n'y a point d'inconvénient à leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très-claire.

Des Aigreurs.

§. 380. Quoique les enfants aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très-souvent le lait s'aigrit

(1) Cette méthode est utile, lorsque la mere n'allaite point son enfant; l'art est alors obligé de suppléer à la nature, ce qu'il fait toujours très-imparfaitement. Mais lorsque la mere éclairée sur son véritable intérêt & sur celui de son enfant, écoutant la voix de la nature & du devoir, en devient la nourrice, toutes ces précautions, tous ces remedes sont nuisibles, ou au moins inutiles. La mere doit donner à tetter à son enfant, aussitôt qu'il peut le faire. Le Premier lait, le *colostrum*, qui est très-séreux, servira lui-même de purgatif, aidera l'évacuation du *meconium*, deviendra peu-à-peu nourrissant, & tiendra lieu des biscuits & de la panade que nous croyons dangereux dans les premiers jours de la naissance.

dans

dans leur estomac, & produit des vomissements, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en forme de nouveau. Le sirop de chicorée est encore dans ce cas le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour si le mal est grave, deux & même une seule s'il est peu considérable, de la poudre N°. 61, & on leur fait boire du thé de melisse & de tilleul.

§. 381. L'on est en usage de donner aux enfants beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées; mais c'est une habitude pernicieuse, & dont les conséquences sont très-dangereuses. Il est vrai que l'huile appaise quelquefois d'abord les douleurs, en enveloppant les acides, & en émoussant la sensibilité des nerfs; mais c'est un remede palliatif, qui loin d'enlever la cause, l'augmente, puisqu'il s'aigrit lui-même; aussi le mal revient bientôt, & plus on donne d'huile, plus l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri sans autre remede que la priva-

tion de l'huile, qui leur affoiblissoit l'estomac ; par-là même le lait se digere moins bien, moins vîte, & s'aigrit plus aisément ; & l'affoiblissement que l'estomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences sur le tempérament de l'enfant, pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfants d'avoir le ventre libre, & il est certain que très-souvent l'huile les resserre en diminuant les forces des intestins ; il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire ; mais telle est la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres, on est dans l'idée que tel remede doit produire tel effet ; il a beau ne le produire jamais, la prévention subsiste, l'on attribue son inefficacité à de trop petites doses, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile dispose aussi à la nouure, & enfin il devient souvent la cause premiere des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir.

Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très-rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal-à-propos dans les coliques qui viennent d'un principe d'ai-

greur dans l'eſtomac ou dans les inteſtins.

§. 382. Les enfants ſont ordinairement plus ſujets à ces coliques pendant les premiers mois ; enſuite elles diminuent à meſure que leur eſtomac ſe fortifie. On les ſoulage dans l'accès en leur donnant des lavements avec une décoction de camomilles, & la groſſeur d'une noiſette de ſavon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomilles avec un peu de thériaque, appliquée chaude ſur l'eſtomac & le ventre, leur fait auſſi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavements, cela auroit ſon danger, & chacun connoît la méthode d'y ſuppléer par des ſuppoſitoires, avec quelques côtes de plantes, ou du ſavon, ou du miel cuit.

Un des plus ſûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne ſe digere pas, c'eſt de leur donner autant de mouvement qu'il eſt poſſible, vu leur âge.

§. 383. Avant que de paſſer à la troiſieme cauſe des maladies des enfants, qui eſt la pouſſée des dents, je dois parler d'un des premiers ſoins qu'exige leur enfance, c'eſt celui de les laver, d'abord

pour les décraſſer, enſuite pour les fortifier.

Du Lavage des Enfants.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît, eſt couvert d'une craſſe qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il eſt important de l'en délivrer d'abord, & il n'y a rien d'auſſi bon que le mêlange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau; le vin pur eſt dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de ſuite; mais c'eſt une très-mauvaiſe coutume que de continuer à les laver ainſi tiédement, & l'on en augmente le danger ſi l'on met du beurre, comme on ne le fait que trop ſouvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie; ſi cette craſſe paroît gluante & épaiſſe, il faut ſe ſervir d'une décoction de camomilles, avec la groſſeur d'une noiſette de ſavon. La baſe de la ſanté c'eſt la régularité avec laquelle ſe fait la tranſpiration; pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau, & les lavages tiedes l'affoibliſſent. Quand elle a la force néceſſaire, elle fait toujours ſes fonctions, & la tranſpiration ne ſe dérange pas à tous les changements de temps: l'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état; & pour parvenir à ce point important,

il faut laver les enfants, peu de jours après leur naiſſance, avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On ſe ſert d'une éponge, & l'on commence par le viſage, les oreilles, le derriere de la tête, (on évite la fontanelle) (1), le col, les reins, tout le corps, les cuiſſes, les jambes, les bras, en un mot par-tout. Cette méthode uſitée il y a tant de ſiecles, & pratiquée de nos jours par pluſieurs peuples, qui s'en trouvent très-bien, paroîtra révoltante à nombre de meres; elles croiront tuer leurs enfants, & elles n'auront point le courage ſur-tout de réſiſter aux cris qu'ils font ſouvent les premieres fois qu'on les lave; mais ſi elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendreſſe, qu'en ſurmontant en leur faveur cette répugnance.

Les enfants foibles ſont ceux qui ont le plus beſoin d'être lavés (2); les très-robuſtes peuvent s'en paſſer, & l'on ne

(1) C'eſt cet eſpace au deſſus de la tête, dans lequel on ſent que les os ne ſont pas encore réunis.

(2) Il y a cependant un degré de foibleſſe qui doit l'empêcher; c'eſt quand l'enfant a beſoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas périr de foibleſſe; car dans ces circonſtances, nous croyons qu'on lui nuiroit en le lavant avec de l'eau froide.

peut croire, qu'après l'avoir vu ſouvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaiſir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que pluſieurs meres, les plus tendres & les plus raiſonnables, l'ont employée avec le plus grand ſuccès. Les ſages-femmes qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfants qui en ont été les exécutrices, la répandent; & ſi elle peut devenir générale, comme tout me l'annonce, je ſuis pleinement perſuadé qu'en conſervant un très-grand nombre d'enfants, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation.

Il faut les laver très-réguliérement tous les jours, quelque temps & quelque ſaiſon qu'il faſſe, & dans la belle ſaiſon les plonger dans des ſeaux, dans des baſſins de fontaine, dans des ruiſſeaux, dans des rivieres, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous ſi bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaiſirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode c'eſt, comme je l'ai dit, d'entretenir la tranſpiration, & de rendre moins ſenſible aux impreſſions de l'air;

mais de ce premier avantage il en résulte qu'on les préserve d'un grand nombre de maux, sur-tout de la nouure, des obstructions, des maladies de la peau, & des convulsions, & on leur assure une santé ferme & robuste.

§. 385 Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaise habitude de les tenir trop au chaud; il n'y en a point de plus pernicieuse & qui tue plus d'enfants; il faut les accoutumer à être très-peu habillés, tant le jour que la nuit; à avoir sur-tout la tête très-peu couverte, & point du tout pendant le jour, depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne soient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, soit l'été, soit l'hiver, le plus qu'il est possible. Les enfants élevés au chaud sont souvent enrhumés, foibles, pâles, languissants, bouffis, tristes; tombent dans la nouure, la consomption, toutes sortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent misérables, &c. ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on éleve au grand air, sont l'opposé.

§. 386. Je crois devoir ajouter que l'enfance n'est pas le seul période de la

vie dans lequel les bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué, pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires; & il y a deux especes de maladies, plus fréquentes, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans lesquelles ils réussissent très-bien, c'est dans les foiblesses de nerfs, & quand la transpiration se fait mal, qu'on craint l'air, qu'on est fluxionaire, foible, languissant. Le bain froid rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par-là tous les dérangements que ces deux causes occasionnoient dans l'économie animale. On doit les prendre avant le dîner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux; ils disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, à l'hypocondrie; & l'on voit les villes, où l'usage en est fréquent, désolées par toutes ces maladies. (1)

(1) On peut diviser les bains aqueux simples, en froids, temperés & chauds. Ils produisent des effets très-différents suivant ces divers degrés de chaleur.

Les bains très-froids tels que ceux de riviere pendant l'hiver, répercutent violemment les humeurs de la surface & des extrêmités du corps dans les visceres. Un homme ne peut y rester long-temps, sans crainte de tomber dans un froid mortel. Mais s'il ne reste dans ce bain que quelques secondes ou très-peu de minutes, pour passer dans un lit chaud; la secousse violente qu'éprouve tout le corps dans cette immersion, excite

De la Pouſſée des Dents.

§. 387. La ſortie des dents coûte ſouvent beaucoup aux enfants, & quelques-uns ſuccombent aux maux qu'elles occaſionnent. L'on doit à cette époque, ſi elle eſt douloureuſe :

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavements faits avec une décoction de mauve ſans y rien ajouter ; mais ils ne ſont point néceſſaires ſi l'enfant a en même temps la diarrhée.

2°. Leur diminuer un peu la quantité des aliments, par deux raiſons ;

grands efforts de la nature, elle augmente la tenſion & le reſſort des fibres, elle donne lieu à un mouvement de fievre ſouvent utile pour réſoudre & diſſiper des obſtructions, pour rendre le cours des liquides du corps humain plus égal, pour les atténuer & pour rétablir la tranſpiration. On s'en ſert avec ſuccès contre quelques rhumatiſmes invétérés, les paralyſies des hommes robuſtes, les catarrhes, & ſur-tout contre le rachitis. On ne doit en faire uſage que le matin à jeun, ou très-loin des repas.

Les bains moins froids, mais au deſſus de la température agréable au corps humain, tels que ſont ceux de riviere dans le printems, produiſent à peu près les mêmes effets ; mais avec moins de violence & de danger ; les malades peuvent y reſter plus long-temps

Les bains tempérés qui ne produiſent aucun ſentiment de chaleur ni de froid, qui ſont par conſéquent les plus agréables, & qui imitent par leur température l'eau de riviere dans les jours les plus chauds de l'été, lorſqu'elle a pendant long-temps été expoſée au ſoleil, mais qui ſont encore un peu au deſſous du degré de chaleur propre à l'homme & aux animaux non aquatiques ; ces bains tempérés, dis-je, ſont le plus puiſſant des calmants, des relâchants & des émollients. Ils conviennent toutes les fois qu'il faut calmer des douleurs vives, dilater les vaiſſeaux du corps humain trop reſſerrés, ramollir le tiſſu de la peau, rendre le ſang plus fluide, détendre les ſolides trop deſſechés ou trop irri-

l'une, c'eſt que l'eſtomac eſt plus foible qu'auparavant; l'autre, c'eſt qu'il y a quelquefois un peu de fievre.

3°. Leur augmenter un peu la quantité de la boiſſon; la meilleure pour eux, c'eſt ſans contredit l'infuſion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

4°. On leur frotte ſouvent les gencives avec un mêlange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings, & on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de réglisſe.

C'eſt ſouvent dans le temps de la ſor-

tés, & rétablir la tranſpiration. Ils ſont par ces raiſons de la plus grande utilité, dans la colique néphrétique, les maladies de la peau, la ſuppreſſion des regles, les vapeurs, la mélancholie, la folie, &c. Dans ce dernier cas, rien n'eſt plus avantageux que d'appliquer ſur la tête de la glace pilée entre deux linges, pendant que le corps eſt plongé dans l'eau tempérée.

Ces mêmes bains ſont nuiſibles aux tempéraments cachectiques, glaireux, pléthoriques, à ceux qui ont des ſuppurations intérieures, des plaies & des ulceres extérieurs, dont l'eſtomac ou la poitrine ſont foibles ou malades, dont les premieres ou les ſecondes voies ſont remplies d'humeurs putrides, qui ſont aſſoupis, & qui ont beaucoup d'embonpoint.

Les bains chauds au degré de la température du corps humain (le 32. au deſſus de la glace du thermometre de Mr. de Réaumur) & au deſſus, tels que nous en fourniſſent les eaux thermales, ſont employés avec ſuccès dans les cas où il faut réſoudre une humeur viciée, épaiſſie & fixée dans certaines parties. Ils excitent des ſueurs très-abondantes. On s'en ſert utilement contre quelques douleurs rhumatiſmales, les engorgements ſquirrheux des glandes cutanées, les mauvaiſes cicatrices, &c. mais comme ils raréfient exceſſivement tous les fluides du corps humain, comme ils irritent tous les ſolides, on ne s'en ſert preſque plus qu'en douches ou en bains particuliers. Ils nuiſent d'ailleurs dans tous les cas où on craint l'apoplexie, l'hydropiſie, les vapeurs, &c.

tie des dents que les enfants ſe nouent.

Des Vers.

§. 388. Le méconium, l'aigreur du lait & les dents ſont trois grandes cauſes des maux des enfants; il y en a une quatrieme, les vers, qui leur fait auſſi très-ſouvent du mal, mais qui n'eſt point cependant, à beaucoup près, la cauſe générale de leurs maux, comme on eſt généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans, malade. Il y a un grand nombre de ſymptomes qui font croire qu'un enfant a des vers; il n'y en a qu'un ſeul, c'eſt leur ſortie par le haut ou par le bas, qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard beaucoup de variétés; quelques enfants ayant beaucoup de vers ſans en être incommodés, d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuiſent, 1°. En obſtruant les inteſtins, & en comprimant les parties voiſines par leur volume; 2°. En ſuçant le chyle deſtiné à nourrir le malade, & le privant par-là même de ſa ſubſiſtance; 3°. En irritant les inteſtins & même en les rongeant.

§. 389. Les ſignes qui font croire qu'il y en a, ſont de légeres coliques,

fréquentes & irrégulieres ; une abondance de salive à jeun ; une odeur désagréable, d'une espece singuliere, dans l'haleine, sur-tout le matin ; des démangeaisons dans les narines, qui font qu'ils les grattent souvent ; un appétit très-irrégulier, quelquefois un appétit vorace, d'autres fois point du tout ; des maux de cœur, des vomissements ; quelquefois de la constipation, plus souvent une diarrhée de matieres mal cuites, le ventre assez gros, le reste du corps maigre ; une soif que la boisson ne diminue pas ; souvent beaucoup de foiblesse ; de la tristesse. Le visage est assez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre ; les yeux sont souvent éteints & entourés d'un cercle livide ; on en voit souvent le blanc pendant le temps du sommeil, qui est quelquefois accompagné de rêves effrayants, de sursauts continuels, de grincements de dents. Quelques enfants sont dans l'impossibilité d'être un seul moment tranquilles. Les urines sont souvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouissements, des convulsions, des assoupissements longs & profonds ; des sueurs froides tout-à-

coup ; des fievres qui ont des caracteres de malignité ; des pertes de vue & de voix qui durent long-temps ; des paralyſies, ou des mains, ou des bras, ou des jambes ; des engourdiſſements. Les gencives ſont en mauvais état & comme rongées ; ils ont ſouvent le hoquet, un pouls petit & irrégulier, des rêveries, &, ce qui eſt un des ſymptomes les moins équivoques, fréquemment une petite toux ſeche ; ſouvent une eſpece de mucoſité dans les ſelles ; quelquefois de très-longues & violentes coliques, qui ſe terminent par un abcès à l'extérieur du ventre dont il ſort des vers.

§. 390. L'on a une foule de remedes pour les vers. La *grenette* ou *ſemen contra*, qui eſt un des plus ordinaires, eſt très-bon ; (1) l'on ſe ſert auſſi avec ſuccès de celui N°. 62 ; la poudre N°. 14 eſt un des meilleurs. La fleur de ſoufre, le jus de creſſon, les acides, l'eau de miel ont ſouvent réuſſi ; mais les trois premiers que j'ai indiqués, ſuivis d'un purgatif, ſont les meilleurs. L'on trouvera

(1) Quelques grains de jalap unis au *ſemen contra* ſont un excellent remede pour tuer & évacuer en même temps les vers. Mais on évitera de les donner, lorſqu'il y a des coliques, des tenſions douloureuſes dans le bas-ventre & d'autres ſymptomes qui exigent les calmants, les anodins & les huileux.

N°. 63, un remede purgatif qu'on peut faire prendre assez aisément aux enfants les plus difficiles Quand malgré ces remedes les vers subsistent, il convient de consulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces; ce qui est très-important, puisque, quoique peut-être la moitié des enfants ait des vers, & que plusieurs se portent très-bien, il y en a cependant que les vers tuent très-réellement, après leur avoir fait des maux cruels pendant plusieurs années.

Cette disposition à avoir des vers prouve toujours des digestions imparfaites; ainsi il faut éviter de donner aux enfants qui sont dans ce cas, des choses difficiles à digérer. Il faut sur-tout bien se garder de leur donner comme remedes des huiles qui, supposé même qu'elles détruisent quelques vers d'abord, augmentent la cause qui en laisse reproduire de nouveaux. (1) Un long usage de limaille de fer est ce qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

(1) Un long & grand usage des huiles est très-nuisible par le relâchement qu'il fait éprouver à l'estomac & aux intestins, & par la difficulté des digestions qui en est la suite; mais ces mêmes huiles sont nécessaires, lorsqu'il faut calmer les douleurs excitées par les vers, on les rendra plus utiles, si on les mêle avec des sirops & des acides.

Des Convulsions.

§. 391. J'ai déjà dit §. 378, que les convulsions des enfants étoient presque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & sur-tout des quatre dont j'ai parlé ; quelques autres causes moins fréquentes leur en occasionnent quelquefois ; on peut les réduire aux suivantes.

La premiere, c'est les matieres corrompues qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux, & qui par l'irritation qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvements irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins dans quelques parties, d où naissent les convulsions, qui ne sont que des mouvements involontaires des muscles. Ces matieres corrompues sont le produit du trop d'aliments, des aliments mal-sains, de ceux dont la digestion est au dessus des forces de l'estomac des enfants, des mêlanges, de la mauvaise distribution des aliments.

On connoît que les convulsions de l'enfant dépendent de cette cause, par ce qui a précédé, par son dégoût, son appesantissement, sa langue sale, son ventre gros, son mauvais teint, son mauvais sommeil.

La diete, c'eſt-à-dire une diminution dans la quantité de ſes aliments, quelques lavements avec de l'eau tiede, & une purgation N°. 63 les guériſſent.

§. 392. La ſeconde cauſe c'eſt les vices du lait; ſoit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur; ſoit qu'elle ait pris des aliments mal-ſains, bu trop de vin ou des liqueurs; ſoit qu'elle ſoit réglée, & que cette époque produiſe un dérangement ſenſible dans ſa ſanté; ſoit enfin qu'elle ſoit malade; dans tous ces cas le lait ſe gâte & jette l'enfant dans des accidents violents, qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1°. En le privant de ce lait gâté, juſqu'à ce que la nourrice ſoit remiſe dans ſon état de ſanté & de tranquillité dont on hâte le retour par quelques lavements, des calmants, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faiſant tirer exactement tout le lait qui a ſouffert.

2°. En donnant à l'enfant même quelques lavements, en lui faiſant boire beaucoup d'eau de tilleul, en ne le nourriſſant, pendant un jour ou deux, que

que de panades ou d'autres soupes sans lait.

3°. En le purgeant, si ces premiers secours ne suffisent pas, avec une once ou une once & demie de sirop de chicorée composé, ou autant de manne. Ces médecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les désordres qu'il occasionnoit.

§. 393. Une troisieme cause qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fiévreuses dont les enfants sont attaqués, sur-tout la petite vérole ou la rougeole; mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que ceux qu'exige la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont ordinairement un symptome de quelqu'autre maladie, plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes; qu'il ne peut pas par-là même y avoir de remede général pour les arrêter, & que les seuls remedes convenables dans chaque cas sont ceux qui con-

viennent à la cause qui les produit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus spécifiques, qu'on emploie indistinctement & aveuglément dans toutes les convulsions, sont souvent inutiles, & le plus souvent nuisibles. De ce dernier genre sont,

1°. Tous les remedes âcres & chauds, les liqueurs spiritueuses, l'huile d'ambre ou d'agate, les autres essences, les sels volatils, & autres remedes de cette espece, qui par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfants sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer.

2°. Les remedes astringents, qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions dépend de quelque matiere âcre qui doit sortir du corps par les selles, ou qu'elles sont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque crise; & comme elles dépendent presque toujours de l'une & de l'autre de ces deux causes, on voit que les astringents ne conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfants sans un examen bien mûr parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage précoce, trop considérable, trop continué ou mal indiqué des anodins, tels que la thériaque, le mithridate, le sirop de pavot, (& il est très-aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils,) a aussi les suites les plus fâcheuses dans les convulsions, & ils nuisent au moins aux neufs dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il est vrai, assez fréquemment pour quelques moments, quelquefois, quelques heures; mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient; ils détruisent l'estomac, ils constipent, ils diminuent les urines, & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs, qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis; le mal augmente sans qu'on s'en doute, il se forme sourdement des engorgements qui aboutissent bientôt à quelque accident violent & mortel, ou qui laissent un germe de maladies de langueur; & je réitere que quoiqu'il y ait des cas dans lesquels ils sont d'une

absolue nécessité, l'on doit en général les employer très-sobrement. Ils sont utiles 1°. quand les convulsions subsistent encore après qu'on en a détruit la cause premiere; 2°. quand elles sont si violentes qu'elles menacent d'un danger très-prochain, & qu'elles sont un obstacle aux remedes destinés à détruire leur cause; 3°. quand cette cause même est de nature à céder aux anodins, comme quand elles sont la suite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très-grande différence entre les enfants par rapport à la facilité à prendre des convulsions; il s'en trouve à qui les causes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuses, qui percent les dents très-douloureusement, qui ont de fortes fievres, la rougeole, la petite vérole, qui sont rongés des vers, sans avoir jamais la plus légere apparence de convulsions; il y en a d'autres chez lesquelles la facilité à en avoir est si grande, (l'on peut appeller cette fâcheuse disposition, *convulsibilité*,)

qu'ils en ſont attaqués très-fréquemment, pour des cauſes ſi légeres, que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui eſt extrêmement dangereux, & qui conduit, ou à une mort très-prompte, ou à une vie languiſſante, demande des attentions dont le détail ſeroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville, ne le ſont pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N°. 14, ſont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conſeils qui pourront contribuer à donner aux enfants un tempérament vigoureux, & à les préſerver de pluſieurs maux.

1°. L'on doit éviter de leur donner trop à manger, & les régler pour la quantité des aliments & les heures des repas, ce qui eſt très-poſſible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut. C'eſt peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que

c'eſt celui où l'uniformité conſtante de leur vie doit faire préſumer que leurs beſoins ſont plus conſtamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années, qui eſt abandonné à ſa vivacité, change ſes beſoins, ſa vie eſt irréguliere, ſon appétit doit l'être; il y auroit par-là même de l'inconvénient à l'aſſujettir trop ſervilement à une regle exacte dans la quantité & l'ordre des aliments; la diſſipation étant inégale, le beſoin de réparation ne peut pas être conſtant; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au ſecond. La maladie eſt preſque la ſeule choſe qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtriere établiſſe le contaire, & qu'un uſage pernicieux autoriſe les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures, qu'elles ont moins beſoin d'aliments. L'on s'imagine que les pleurs ſont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure, on lui donne à manger,

ſans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du malaiſe, que lui procuroit un eſtomac trop rempli, ou de douleurs, dont on n'enleve pas la cauſe en les faiſant manger, mais à laquelle le manger les rend inſenſibles pendant quelques moments, premiérement en les diſtrayant, ſecondement en les endormant, effet du manger chez les enfants, qui eſt aſſez conſtant & qui dépend des mêmes cauſes qui aſſoupiſſent tant d'adultes après le repas.

L'on ne ſauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfants, en leur prodiguant ainſi les aliments, dans le temps que leurs douleurs dépendent de cauſes très-différentes de la faim; je ſouhaite que les meres ſenſées veuillent ouvrir les yeux ſur cet abus, & le faire ceſſer.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'eſpérance de les fortifier, ſe trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un auſſi grand nombre; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ſes beſoins, l'affoiblit au lieu de le fortifier; l'eſtomac diſtendu

perd ſes forces, & devient moins capable de faire enſuite de bonnes digeſtions ; cet excès d'aliments empêche la digeſtion de ceux qui étoient néceſſaires ; ces aliments mal digérés, non ſeulement ne nourriſſent point, & par-là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une ſource de maladies, & concourent à produire des obſtructions, la nouure, les écrouelles, des fievres lentes, la conſomption, & la mort.

Un autre inconvénient dans lequel on tombe, par rapport au régime des enfants, dès qu'ils mangent d'autres aliments que le lait de leur nourrice, c'eſt de leur en donner qui ſont au deſſus des forces de leur eſtomac, & de leur permettre des mêlanges nuiſibles en eux-mêmes, & ſur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur eſtomac à tout, mais ce dit-on eſt une ſottiſe ; il faut leur faire l'eſtomac bon, alors ils ſupporteront tout, & on ne le rend point bon en leur cauſant de fréquentes indigeſtions. Pour rendre un poulain robuſte, on le laiſſe quatre ans

ans ſans en exiger aucun travail, & alors il eſt capable des plus pénibles, ſans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit dès ſa naiſſance obligé à porter des fardeaux au deſſus de ſes forces, il n'auroit jamais été qu'une roſſe incapable d'aucun travail; c'eſt l'hiſtoire de l'eſtomac.

J'ajouterai ici une obſervation très-importante; c'eſt que le travail précoce, auquel l'enfant du payſan eſt aſtreint, eſt un mal réel pour le pays. Par-là même que les familles ſont moins nombreuſes, & que pluſieurs enfants ſont tirés très-jeunes de la maiſon paternelle, ceux qui reſtent ſont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles, dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'uſent avant l'âge, ils n'acquiérent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crûe, & l'on voit réunies des phyſionomies de vingt ans, & des tailles de douze ou treize; ſouvent même ils ſuccombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une eſpece de conſomption & de déſſéchement qui les tue.

§. 397. 2°. C'eſt une répétition du conſeil que j'ai déjà donné, & ſur lequel je crois ne pouvoir trop inſiſter; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il eſt poſſible, dès qu'ils ont quelques ſemaines; car les premiers jours de leur vie, paroiſſent conſacrés, par la nature, à un repos preſque total, & à un ſommeil qui n'eſt interrompu que par le beſoin de prendre des aliments; & le trop de mouvement pourroit avoir, dans cet âge ſi tendre, des ſuites funeſtes; mais dès que les organes ont pris un peu de conſiſtance, plus on leur donne de mouvement, moyennant qu'on ne prenne rien ſur les temps de leur ſommeil, qui doit encore être très-long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très-vîte, & ſans danger, à des exercices aſſez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelqu'autres machines deſtinées à leur uſage, leur eſt plus ſalutaire, que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils ſont dans une meilleure

attitude, & en été on les échauffe moins, ce qui eſt important; la chaleur & la ſueur étant des cauſes de nouure.

§. 399. 4°. L'on doit les faire vivre au grand air, le plus qu'il eſt poſſible.

Si les enfants ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroiſſent foibles, maigres, languiſſants, obſtrués, noués, (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartres*,) ces quatre ſecours les tirent ſouvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 5°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui eſt très-fréquent, ou quelque éruption, comme dartres, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien ſe garder de les arrêter par quelques remedes gras ou aſtringents. Il n'y a point d'années, qu'on ne voie pluſieurs enfants, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux des remedes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui, quelque horribles qu'elles paroiſſent,

ne sont jamais dangereuses, moyennant qu'on n'applique rien dessus, sans l'avis d'une personne entendue.

Quand ces maux sont opiniâtres, on doit soupçonner quelques vices dans le lait, qu'il faut quitter tout-à-fait, ou changer, ou corriger; mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.

CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés. (1)

§. 401. Lorsqu'un noyé a été plus d'un quart-d'heure sous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes espérances de le ranimer ; il suffit même souvent d'y avoir été deux ou trois minutes, pour être absolument mort. Cependant plusieurs circonstances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire, l'on doit toujours essayer de leur donner les secours les plus efficaces, & il faut dans ce cas, ne pas se lasser trop tôt, puisque ce n'est souvent qu'au bout de deux ou trois heures, qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie.

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'estomac des noyés, le plus sou-

(1) Le malheur d'un jeune homme, noyé en se baignant, les premiers jours des bains, détermina à publier ce chapitre séparément en Juin 1761. Peu de jours après, un ouvrier alloit éprouver le même sort ; mais il fut heureusement retiré plus vite que le premier, qui avoit été environ trente minutes sous l'eau, & on le guérit, en suivant une partie des conseils indiqués dans cette instruction, dont plusieurs assistants avoient des exemplaires. *Note de l'Auteur.*

vent il n'y en a point ; d'ailleurs la plus grande quantité qu'on y en ait jamais trouvé, n'excede pas ce qu'on peut en boire sans s'incommoder, ainsi ce n'est point-là la cause de la mort ; il n'est pas même aisé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'est la suffocation par le défaut d'air, & l'eau qui passe dans le poumon, & qui y est portée dans les mouvements qu'ils font nécessairement & involontairement pour respirer, après qu'ils sont sous l'eau ; car il n'entre absolument point d'eau dans l'estomac, ou dans le poumon de ceux qu'on met sous l'eau après leur mort ; ce qui sert à fonder un jugement dans plusieurs cas criminels. Cette eau, intimement mêlée avec l'air qui est dans le poumon, forme une écume visqueuse, sans ressort, qui empêche absolument les fonctions du poumon ; & par-là, non seulement le malade est suffoqué, mais de plus, le sang ne pouvant pas revenir de la tête, les vaisseaux du cerveau se rempliſſent, & l'apoplexie se joint à la suffocation. Cette seconde cause, c'est-à-dire, l'eau qui entre dans

le poumon n'eſt pas générale, & l'on trouve pluſieurs noyés dans leſquels elle ne paroît pas avoir exiſté. (1)

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'eſt de dégoger le poumon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit.

1°. Dépouiller le patient de tous ſes habits mouillés, le frotter fortement avec un linge ſec, le mettre, s'il eſt poſſible, dans un lit chaud, & continuer long-temps les frictions.

2°. Une perſonne ſaine & robuſte, doit ſouffler dans ſes poumons de l'air chaud, & de la fumée de tabac, ſi l'on peut en avoir, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fétu, d'entonnoir, de tâte-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air ſoufflé avec force, ſi l'on bouche en même-temps les narines, pénetre dans le poumon, &

(1) L'ouverture de plus de trente cadavres de noyés, nous a appris qu'il entroit rarement de l'eau dans l'eſtomac, & que c'étoit alors en ſi petite quantité, qu'elle pourroit à peine être nuiſible. Mais nous n'avons jamais trouvé de l'eau dans les poumons. La ſuppreſſion du mouvement de ce viſcere par le défaut d'air, eſt la cauſe de l'interruption de la circulation & du cours du fluide nerveux, qui cauſent la mort. Ranimer la reſpiration, réchauffer tout le corps, irriter toutes les parties pour les mettre en action, ſont les indications qu'on remplira très-bien par les moyens ſuivants.

raréfie par sa chaleur l'air, qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort, dilate le poumon, &, s'il reste encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment.

3°. Dans le même temps, si l'on a un Chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire, ou grosse veine du col, & laisse couler huit, dix, douze onces de sang. Cette saignée fait du bien de plusieurs façons: premiérement, comme saignée, elle rétablit la circulation, parce que c'est l'effet constant de la saignée, dans les évanouissements qui dépendent d'une circulation suffoquée: en second lieu, c'est celle qui, dans ce cas, soulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poumon: en troisieme lieu, c'est quelquefois la seule qui fournisse du sang. Celle du pied n'en donne point, ou presque jamais; celle du bras rarement; mais la jugulaire en donne presque toujours.

4°. On introduit le plus vîte qu'on peut, & en aussi grande quantité possible, de la fumée de tabac dans les

inteſtins par le fondement. L'on a des machines très-commodes, deſtinées à cet uſage, mais comme elles ſont très-rares, on peut y ſuppléer par pluſieurs moyens prompts; l'un, par lequel on a ſauvé une femme, conſiſte » à introduire dans le fondement, le tuyau » d'une pipe allumée; on enveloppe » le fourneau d'un papier percé de » pluſieurs trous, on le met dans la » bouche, & on ſoufle de toutes ſes » forces; à la cinquieme gorgée, on » entendit dans le ventre de la femme » un grouillement conſidérable; elle » rendit de l'eau par la bouche, & un » moment après la connoiſſance lui » revint. « L'on peut auſſi allumer deux pipes, dont on abouche les fourneaux; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on ſouffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant dans le fondement une canule, ou un autre tuyau, qu'on lie fortement à une veſſie; cette veſſie tient, par ſon autre bout, à un gros entonnoir de fer blanc, ſous lequel brûle le tabac. Ce moyen m'a

réuſſi dans d'autres cas, où le beſoin me le fit imaginer.

5°. L'on fait ſentir au malade les eaux fortes les plus volatiles; on lui ſouffle dans le nez de la poudre de quelque herbe forte, ſeche, comme de ſauge, de romarin, de rue, de menthe, & ſur-tout de marjolaine, ou de tabac très-ſec, ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reſte, de n'employer ces derniers ſecours qu'après la ſaignée; ils ſont alors plus efficaces & plus sûrs.

6°. Tant que le malade *n'a aucun ſigne de vie*, il n'avalera pas, & il eſt inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides, qui ne pourroient qu'entretenir la ſuffocation; il ſuffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner, dans l'eſpace d'une heure, cinq ou ſix cueillerées à ſoupe d'oximel ſcillitique, délayé avec de l'eau tiede; ou, ſi l'on n'avoit pas ce remede, on y ſuppléeroit par une forte infuſion de chardon bénit, de ſauge ou de camomille, adoucie avec du miel; quand on n'a rien autre,

on donne de l'eau tiede, dans laquelle on met un peu de sel de cuisine. Quelques personnes recommandent les remedes vomitifs, mais ils ne sont pas sans inconvénients, & ce n'est pas comme émétique, que je conseille l'oximel scillitique.

7°. Quoique les malades donnent quelques signes de vie, il ne faut pas discontinuer les secours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvements.

8°. Lors même qu'ils sont entiérement rappellés à la vie, il reste de l'oppression, de la toux, de la fievre, en un mot, une maladie; & il convient quelquefois de les saigner au bras, ensuite on leur donne beaucoup de tisane d'orge, ou, si elle manque, du thé de sureau.

§. 403. Après avoir indiqué les secours nécessaires & vraiment efficaces, je dirai un mot de quelques autres, qu'on est en usage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chien, qu'on écorche sur le champ;

ces secours ont quelquefois ranimé la chaleur, mais ils sont plus lents, & ne sont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de sucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes.

2°. La méthode de les rouler dans un tonneau est dangereuse, & fait perdre un temps précieux.

3°. Celle de les pendre par les pieds, est aussi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun usage. Cette écume, qui est une des causes de mort, est trop adhérente pour s'évacuer par son propre poids; c'est cependant le seul secours qu'on pourroit retirer de la suspension, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poumon.

§. 404. Il y a quelques années qu'on sauva une fille de dix-huit ans, (on ignore si elle avoit été sous l'eau, peu de temps ou quelques heures,) » qui » étoit sans mouvement, glacée, in» sensible, les yeux fermés, la bouche » béante, le teint livide, le visage » bouffi, tout le corps enflé, chargé » d'eau, » en étendant sur un lit quatre doigts de cendres, prompte-

ment échauffées dans des chaudieres, en la couchant toute nue sur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres aussi échauffées, en lui mettant sur la tête un bonnet, autour du col un bas, qui en étoient remplis, & en mettant pardessus le tout des couvertures. Au bout de demi heure le pouls revint, elle reprit la voix, & cria, *je gele, je gele.* On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laissa huit heures ensevelie sous les cendres; elle en sortit sans aucun autre mal qu'une lassitude, qui se dissipa le troisieme jour. Ce remede doit certainement être efficace, & n'est pas à négliger; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du sable mêlé avec du sel, ou du sel seul auroient la même efficacité, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de ressusciter deux petits canards qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes. Celui du fumier peut aussi être utile; & je viens d'apprendre, par un témoin oculaire, très-digne de foi, & très-éclairé, qu'il contribua efficacement à rappeller à la vie, un homme qui avoit

été certainement six heures sous l'eau.

§. 405. Je finirai par un article, qui se trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris, il y a vingt ans, par ordre du Roi, & auquel il n'y a sans doute aucun Prince qui ne souscrive.

» Quoique le peuple soit assez généralement porté à la compassion, & quoiqu'il souhaitât de donner des secours aux noyés, souvent il ne le fait pas, parce qu'il ne l'ose. Il s'est imaginé qu'il s'exposeroit aux poursuites de la Justice. Il est donc essentiel qu'on sache, & on ne sauroit trop le redire, pour détruire le préjugé où l'on est, que les Magistrats n'ont jamais prétendu empêcher, qu'on tentât tout ce qui peut être tenté en faveur des malheureux, qui viennent d'être tirés de l'eau. Ce n'est que quand leur mort est très-certaine, que des raisons exigent que la Justice s'empare de leurs cadavres. «

CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'eſtomac.

§. 406. DU fond de la bouche les aliments paſſent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *l'œſophage*, qui, en ſuivant l'épine du dos, va aboutir à l'eſtomac.

Il arrive ſouvent que pluſieurs corps ſont arrêtés dans ce canal, ſans pouvoir ni deſcendre, ni remonter; ſoit parce qu'ils ſont trop gros, ſoit parce qu'ils ſe trouvent avoir quelques pointes, qui, s'enfonçant dans ſes parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il réſulte de cet arrêt, des accidents très-graves, qui font ſouvent une douleur très-vive dans la partie, d'autres fois un ſentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des ſoulévements de cœur inutiles, une angoiſſe extraordinaire, & ſi l'arrêt eſt tel que la *glotte* ſoit bouchée, ou la *trachée artere* comprimée, une ſuffocation cruelle; le malade ne peut pas

reſpirer, le poumon ſe remplit, & le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, le viſage devient rouge, livide, le col ſe gonfle, l'oppreſſion augmente, & le malade périt très-promptement.

Quand la reſpiration n'eſt pas arrêtée ou gênée, ſi le paſſage n'eſt pas entiérement bouché, & ſi le malade peut avaler quelque choſe, il vit très-bien quelques jours, & la maladie eſt alors une maladie particuliere de l'œſophage; mais ſi le paſſage eſt abſolument fermé, & qu'on ne puiſſe point le déboucher pendant pluſieurs jours, il en réſulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté, que de ſa groſſeur relativement au paſſage de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête; & ſouvent les aliments tuent, pendant que les corps les moins faits pour être avalés, n'occaſionnent pas de grands maux.

Un enfant de ſix jours avala une dragée ſucrée qui s'arrêta, il mourut d'abord.

Un homme ſentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer perſonne,

perſonne, il ſortit de table; un moment après on veut ſavoir où il eſt, on le trouve mort. Un ſecond périt par un morceau de gâteau; un troiſieme par un morceau de peau de jambon; un quatrieme par un œuf, qu'il avaloit par défi.

Une châteigne, qu'un enfant avaloit entiere le tua. Un autre enfant périt promptement, étouffé, (car c'eſt toujours d'étouffement qu'on périt ſi vîte,) par une poire qu'il avoit jetée en l'air, & reçue dans ſa bouche. Une poire a auſſi tué une femme. Un morceau de tendon, (ce qu'on appelle ordinairement nerf) reſta arrêté huit jours, ſans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'eſtomac, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene, & la foibleſſe. L'on a malheureuſement une foule d'exemples ſemblables, mais il eſt inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps eſt arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui ſont de le retirer, ou de le pouſſer.

Le plus sûr est toujours de le retirer, mais ce n'est pas toujours le plus aisé, & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des suites fâcheuses, que d'ailleurs le mal est souvent extrêmement pressant, il convient de pousser, si cela est plus aisé, & s'il n'y a point d'inconvénients à faire entrer le corps arrêté, dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser sans risque, sont tous les aliments ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'est pas que de très-gros morceaux de certains aliments, ne soient presque indigestibles, mais il est rare qu'ils soient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela soit beaucoup plus pénible que de les pousser, sont tous ceux dont l'effet pourroit être très-dangereux, & même mortel, si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps indigestibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros noyaux de fruits, les os, les bois, le verre,

les pierres, les métaux ; sur-tout si au danger de *l'indigestibilité*, se joignent ceux qui résultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer principalement, les épingles, les aiguilles, les arêtes, les os pointus, les fragments de verre, les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps, qui n'ait été avalé, & les accidents qui en résultent le plus ordinairement, sont de violentes douleurs dans l'estomac, & les intestins ; des inflammations, des suppurations, des abcès, des ulceres, la fievre lente, la gangrene, le miséréré, des abcès extérieurs, par lesquels ces corps ressortent, & souvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne sont que peu avancés, & qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. Sils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes ; les Chirurgiens en ont de plusieurs especes ; celles dont quelques fumeurs se servent, seroient très-commodes pour cela, &

on peut, dans le besoin, en faire très-promptement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen est peu utile, si le corps est fort avancé dans l'œsophage, & si c'est un corps flexible, qui soit exactement appliqué, & remplisse tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir des crochets.

On en fait dans le moment, avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, & pour s'assurer de cette direction, on fait, au bout par lequel on le tient, un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce qui sert en même temps à l'assurer à la main par un fil; moyen qu'on devroit employer dans ce cas, pour tous les instruments, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois, quand ces instruments échappent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amene en le retirant.

Le crochet est aussi très-commode,

quand un corps un peu flexible, comme une épingle ou une arête, ſont placés en travers de l'œſophage ; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très-fragiles, il ſerviroit à les caſſer, & ſi les fragments ne ſe dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§. 413. Quand ce ſont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du paſſage, & qui pourroient aiſément, ou échapper au crochet, ou par leur réſiſtance le redreſſer, on ſe ſert d'anneaux ſolides ou flexibles.

On en fait de ſolides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très-minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laiſſe un anneau d'un doigt de diametre ; on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œſophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait auſſi de très-flexibles avec de la laine, des fils, des ſoies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu

plus de consistance ; on les attache fortement à un manche ou de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met souvent plusieurs de ces anneaux de fil, passés l'un dans l'autre, afin d'engager plus sûrement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre. Cette espece d'anneaux a un avantage, c'est que quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le serrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître de le remuer en tout sens; ce qui est un avantage très-considérable, dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen, c'est l'éponge. La propriété qu'elle a de se gonfler en s'humectant, fonde son usage dans ce cas.

Si un corps est arrêté, sans remplir toute la cavité de l'œsophage, on fait passer une éponge, par le vuide qui reste, au-delà de ce corps; elle se gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement, en faisant avaler quelque gouttes d'eau;

alors, en la retirant, au moyen du manche qui a servi à l'introduire, comme elle est trop grosse pour ressortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle, & par-là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge seche peut se resserrer, on a quelquefois profité de ce moyen pour en faire passer un morceau assez gros par un fort petit espace. On la resserre, en l'entourant fortement avec un fil ou un ruban, qu'on peut desserrer très-aisément, & retirer quand l'éponge a passé. On l'assujettit aussi dans un morceau de baleine, fendu en quatre à un bout, & qui ayant beaucoup de ressort, se resserre sur l'éponge; on accommode la baleine de façon qu'elle ne puisse pas blesser; l'éponge est également attachée à un cordon très-fort, afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine, le Chirurgien puisse la retirer.

On s'est encore servi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire passer, parce que le corps remplit tout le canal, & que

ce corps n'eſt point accroché, mais ſeulement engagé par la petiteſſe du paſſage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œſophage, juſques près du corps avalé; alors cette éponge ſe gonfle, elle dilate le canal en deſſus du corps, on la retire un peu, mais très-peu, & le corps étant moins preſſé en deſſus qu'en deſſous, quelquefois le reſſerrement de la partie inférieure de l'œſophage, peut le faire remonter; & dès qu'un premier dégagement eſt fait, le reſte s'opere aiſément.

§. 415 Enfin quand tous ces moyens ſont inutiles, il en reſte un autre, c'eſt de faire vomir le malade; mais ce remede ne peut guere être utile que pour les corps engagés; car dans les cas où ils ſeroient accrochés ou plantés, il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler, on fait vomir en donnant le remede N°. 8, ou un remede émétique, N°. 34 ou 35. L'on a dégagé, par ce moyen, un os arrêté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler, on doit eſſayer ſi l'irritation d'une plume promenée

mouvements violents & involontaires, il meurt quelquefois sur le champ. Un grenadier Hongrois, cordonnier de son métier, travailloit & mangeoit en même temps; il tomba de sa chaise sans dire un seul mot, ses camarades appellerent du secours; des Chirurgiens arriverent aussitôt; il ne donna, malgré plusieurs secours, aucun signe de vie. On trouva dans le cadavre, un morceau de viande de bœuf, du poids de quatre lots, enfoncé dans la trachée artere, qu'il bouchoit si exactement, qu'elle ne pouvoit laisser passer le moindre air au poumon.

§. 430. Il faut, dans ce cas, frapper fréquemment sur l'épine du dos, occasionner quelques efforts pour vomir, faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la sauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on souffle fortement dans les narines.

Un pois jeté en badinant dans la bouche, entra dans la trachée artere, & ressortit en faisant vomir avec de l'huile.

Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet.

Enfin, ſi ces ſecours ne réuſſiſſent pas d'abord, il faut, ſans héſiter, faire la *bronchotomie*, (voyez §. précédent N°. 6.) L'on a retiré, par ce moyen des os, une feve, une arête, & ſauvé par-là les malades.

§. 431. L'on tente tout, quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œſophage, ni y reſter ſans tuer promptement le malade, l'on a propoſé de faire une inciſion à l'œſophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen, lorſqu'un corps tombé dans l'eſtomac ſeroit de nature à occaſionner des accidents propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œſophage eſt fermé, on nourrit par des lavements de bouillon.

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des brûlures, des plaies, des meurtrissures, des foulures, des ulceres, des membres gelés, des engelures, des hernies, des clous, des panaris, des échardes, des verrues, & des cors.

§. 432. LEs payſans ſont expoſés par leurs travaux à pluſieurs accidents extérieurs, comme coupures, meurtriſſures, &c. qui, quelque graves qu'ils ſoient, ſe termineroient preſque toujours très-aiſément, & cela par une ſuite de la nature du ſang, qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté à la campagne, que dans les villes; mais un traitement pernicieux, rend ſouvent fâcheux les maux les plus légers en eux-mêmes, & j'ai vu un ſi grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît néceſſaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent pas néceſſairement

la main du Chirurgien. Je dirai auſſi un mot de quelques maladies extérieures, qui dépendent cependant d'une cauſe interne.

Des Brûlures.

§. 433. Quand la brûlure eſt très-légere, & qu'il n'y a point de veſſie levée, il ſuffit d'y mettre une compreſſe trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quarts d'heure, juſqu'à ce qu'on ne ſente plus de douleur. Quand il s'eſt levé une veſſie, on applique deſſus une compreſſe de linge très-fin, enduite de la pommade N°. 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau eſt brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut ſe ſervir de la même pommade; mais au lieu d'une compreſſe, il faut ſe ſervir de charpie, qui s'applique plus exactement, & pardeſſus la charpie, on met une ſimple toile cirée, que chacun peut aiſément préparer, N°. 65, ou ſi l'on veut un *ſparadrap*, N°. 66.

Mais indépendamment de ces ſecours extérieurs, qui ſont les plus efficaces qu'on puiſſe employer, quand la brûlure

eſt très-forte & très-enflammée, & qu'on craint les progrès & les ſuites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remedes que dans les fortes inflammations; faire une ſaignée, ou même pluſieurs ſi elles ſont néceſſaires, & *mettre au régime*; ne faire boire que les tiſanes N°. 2 & 4, & donner tous les jours deux lavements ſimples.

Quand on n'eſt pas à même d'avoir d'abord du *nutritum*, pour faire la pommade N°. 64, on ſe contente de fondre enſemble de l'huile d'olive, avec une huitieme partie de cire, & à deux onces de ce mêlange, on ajoute un jaune d'œuf; enfin quelque choſe de plus ſimple encore, c'eſt de battre un œuf, le blanc & le jaune, avec deux cuillerées d'huile qui ne ſoit pas rance.

Quand le mal eſt proche de ſa fin, & qu'il ne reſte plus qu'une très-petite plaie, il ſuffit d'appliquer le *ſparadrap*, N°. 66.

Des Plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & a bleſſé quel-

que partie contenue dans la poitrine & dans le ventre ; ſi, ſans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque groſſe artere ; ſi elle a bleſſé quelque nerf, ce qui occaſionne des accidents beaucoup plus violents qu'ils ne devroient être ſans cela ; ſi elle eſt allée juſqu'à l'os, & qu'il ait ſouffert ; enfin, s'il ſurvient quelque ſymptome extraordinaire, il faut néceſſairement appeller un Chirurgien. Mais quand la plaie n'eſt accompagnée d'aucune de ces circonſtances ; qu'elle n'intéreſſe que la peau, les graiſſes, les chairs, & de petits vaiſſeaux, l'on peut la panſer aiſément ſans ſecours, parce qu'ordinairement tout ſe réduit à la préſerver des impreſſions de l'air, en donnant cependant iſſue au pus.

§. 435. Si le ſang ne ſort d'aucun vaiſſeau conſidérable, mais coule à peu près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laiſſer couler, pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle eſt prête, on en met ce qu'on peut dans la plaie, ſans la trop preſſer, ce qui ſeroit très-fâcheux, & auroit les mêmes

inconvénients que les tentes & les bourdonnets; on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N°. 65, mais je préfere la compresse pour les premiers pansements; & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie, qu'il faut bander, & qu'on serre assez pour qu'elle ne se dérange pas, assez peu pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre ou quarante-huit heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries, qu'on les panse moins souvent; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément, & s'il y en a qui se soit attachée par le dessèchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle; le reste du pansement se fait comme la premiere fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la plaie est devenue tout-à-fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie.

Les perſonnes qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes, peuvent, ſi cela augmente leur confiance, employer celles de mille-pertuis, de treffle, de lis, de camomilles, de balſamines, de roſes rouges, en obſervant toujours qu'elles ne ſoient point rances.

§. 436. Quand la plaie eſt conſidérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la ſuppuration, qui alors paroît plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation ſera accompagnée de douleurs, de fievre, quelquefois de rêveries; il faut, dans ce cas, au lieu de la compreſſe ou de la toile cirée, appliquer un cataplaſme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change, ſans toucher à la plaie, trois, & même quatre fois par jour.

§. 437. S'il y avoit quelque vaiſſeau un peu gros, ouvert, il faudroit appliquer deſſus un morceau *d'agaric de chêne*, N°. 67, dont on devroit être fourni par-tout. On le contient en appliquant

promenée dans le fond de la gorge produira cet effet, ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage; alors il n'y a d'autre ressource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poumon de veau, qui s'arrêta au milieu de l'œsophage & bouchoit exactement le passage; un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens; un second voyant leur inutilité, & le malade ayant » le visage noir & tuméfié, les yeux, „ pour ainsi dire, hors de la tête, „ tombant dans des syncopes fré- „ quentes avec des mouvements con- „ vulsifs, il lui fit donner en lavement „ la décoction d'une once de tabac „ en corde; ce remede procura un vo- „ missement violent, qui fit rejetter le „ corps étranger, qui alloit causer la „ mort du malade.„

§. 416. Un sixieme moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui pourroit être très-utile dans plusieurs cas, quand les corps avalés ne sont pas trop durs, & qu'ils sont fort gros, ce seroit de fixer un tire-bourre

ſolidement à un manche flexible, & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, ſuppoſé qu'il quittât ſon manche, il ſeroit aiſé, ſur-tout ſi le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-boutre, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée, dans la gorge, dégagée & rejettée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pouſſer le corps, on emploie ou des poireaux, qui ont l'avantage de ſe trouver par-tout, mais qui ſont ſujets à ſe caſſer, ou une bougie huilée & tant ſoit peu échauffée, afin qu'elle ſoit flexible, ou une baleine ou un fil de fer dont on épaiſſit dans le moment un des bouts, avec du plomb fondu, ce qui eſt très-vîte fait. L'on peut employer, avec le même ſuccès, quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le ſaule, une ſonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très-unis & polis, afin qu'ils n'occaſionnent point d'irritation; c'eſt dans cette vue qu'on les enveloppe, quelquefois avec un boyau mince de mouton. L'on attache auſſi quelquefois au bout, une

éponge, qui, rempliſſant tout le canal, entraine tous les obſtacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ces cas, faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croûte de pain, un navet, une tige de laitue, une balle, dans l'eſpérance qu'ils entraîneront l'obſtacle, mais ce ſont des moyens bien foibles, & ſi on les fait avaler ſans les avoir aſſujettis à un fil, il eſt à craindre que s'arrêtant eux-mêmes, ils ne doublent le mal.

Il eſt arrivé quelquefois fort heureuſement, que les corps qu'on vouloit pouſſer s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on ſe ſervoit pour les pouſſer & reſſortoient avec; mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. s'il eſt impoſſible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il eſt dangereux d'avaler il faut alors de deux maux choiſir le moindre, & courir les riſques de les pouſſer, plutôt que de laiſſer périr horriblement le malade en peu de moments. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples

prouvent, que s'il eſt arrivé ſouvent de grands maux, après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autres fois ils n'ont occaſionné que peu ou point d'accidents.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choſes l'une; ou 1°. ils reſſortent par les ſelles; ou 2°. ils ne reſſortent point, & tuent le malade; ou 3°. ils reſſortent par les urines; ou 4°. ils ſe font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre iſſues différentes.

§. 420. Quand ils reſſortent par les ſelles, ou ils reſſortent au bout de peu de temps, ſans avoir occaſionné preſque aucun accident, ou cette ſortie ne ſe fait que long-temps après, & eſt précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu reſſortir, peu de jours après, ſans avoir ſouffert, un os de jambe de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boîte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute eſpece, une petite flûte longue de quatre pouces, qui cauſa de vives douleurs pendant trois jours, & ſortit heureuſement, des couteaux, des raſoirs,

une boucle de souliers. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur; il s'arrêta quelques moments au col, mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant la nuit, avec une selle, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aileron de poulet, n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac, pendant trois ou ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus long-temps, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même des années, sans avoir cependant fait aucun mal; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

§. 421. L'événement n'est pas toujours aussi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils ressortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans; enfin au bout de ce terme elle les

rendit, & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent pendant un an des coliques, des évanouissements, des convulsions; elles ressortirent au bout de ce terme par les selles, & le malade fut guéri.

Un autre, plus heureux, qui en avoit avalé deux, ne souffrit que six jours, au bout desquels il les rendit par les selles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les intestins, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidents, mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier. S'il est possible de les couper comme des os minces, des mâchoires de poissons, des épingles, ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une seconde issue, c'est quand ces corps ne ressortent point, mais occasionnent des accidents fâcheux, qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas.

Une Demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les selles, mais

l'autre partie perça les inteſtins & même le ventre avec des douleurs inouies ; la malade périt au bout de trois ſemaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'eſtomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en conſomption.

Une ſonde échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des pieces monnoyées, de différents métaux, ſans qu'il ſurvienne rien de fâcheux, on a vu avaler juſqu'à cent louis d'or qui reſſortirent tous. Mais que ces heureux hazards n'inſpirent pas trop de ſécurité, les événements fâcheux doivent inſpirer une juſte crainte ; une ſeule piece de monnoie avalée boucha la communication entre l'eſtomac & les inteſtins, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément, mais on a des exemples de gens chez leſquels il s'en eſt fait des amas, qui ſont devenus cauſe de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423 la troiſieme iſſue c'eſt quand ces corps reſſortent avec les urines ; mais ces cas ſont rares.

Une épingle de moyenne grandeur reſſortit en urinant trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voie un petit os, des noyaux de ceriſes, de prunes, & même un de pêche.

§. 424. Enfin le quatrieme cas, c'eſt quand les corps avalés percent l'éſtomac ou les boyaux, & qu'ils vont juſqu'à la peau, occaſionnent un abcès, & ſe font jour eux-mêmes, ou ſont tirés en ouvrant l'abcès. Ils ſont ſouvent très-long-temps à faire ce trajet; quelquefois les douleurs ſont continues, d'autres fois le malade ſouffre pendant quelque temps, les douleurs ceſſent & recommencent. L'abcès ſe forme ou ſur l'eſtomac, ou dans d'autres parties du ventre; quelquefois même ces corps après avoir percé les inteſtins, font des routes ſingulieres & vont reſſortir loin du ventre. Une aiguille avalée reſſortit au bout de quatre ans à la jambe, une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une foule d'autres de morts cruelles, après des corps avalés, prouvent la néceſſité d'être ſur ſes gardes à cet égard, &

dépoſent contre l'imprudence horrible, j'oſerois dire criminelle, de s'amuſer de jeux qui peuvent occaſionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui échappant par imprudence ou par accident, deviennent cauſe de mort. Peut-on, ſans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles, quand on penſe aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occaſionner ?

§. 426. L'on a vu plus haut, que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autres fois, on ne peut ni les retirer ni les précipiter, mais ils reſtent dans l'œſophage, ſans que le malade meure au moins d'abord. Cela arrive quand ils ſont ſitués de façon qu'ils ne compriment pas la trachée artere, & qu'ils n'empêchent pas totalement le paſſage des aliments; ce qui ne peut guere arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainſi arrêtés occaſionnent quelquefois, ſans beaucoup de violence, une petite ſuppuration, qui les dégage, & ils reſſortent par la bouche, ou tombent dans l'eſtomac; d'autres fois une inflammation prodi-

gieuſe qui tue le malade ; ou ſi la matiere de l'abcès ſe porte en dehors, il ſe forme une tumeur à l'extérieur du col, qu'on ouvre, & le corps reſſort par-là. De troiſiemes ſe font une route qu'ils parcourent avec peu ou point de douleur, & ils vont reſſortir derriere le col, ſur la poitrine, à l'épaule, enfin en différents endroits.

§. 427. Quelques perſonnes étonnées des marches ſingulieres de ces corps, qui par leur volume & ſur-tout par leur figure paroiſſent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruiſant, ſouhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route. L'on me permettra en leur faveur une courte digreſſion, qui eſt peut-être d'autant moins étrangere à mon plan, qu'en faiſant diſparoître le merveilleux de la choſe, elle fera tomber le préjugé ſuperſtitieux qui a ſouvent attribué aux ſortileges des faits de cette eſpece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raiſon eſt une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve ſous la peau, dans

quelque endroit qu'on l'ouvre, une membrane compoſée de deux lames, ſéparées l'une & l'autre par de petites cellules qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui ſont remplies plus ou moins de graiſſe. Il n'y a aucune graiſſe dans tout le corps, qui ne ſoit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graiſſeuſe*, ou *cellulaire*.

Elle ſe trouve non ſeulement ſous la peau, mais delà en ſe repliant de différentes façons, elle ſe répand dans tout le corps; elle ſépare tous les muſcles, elle fait partie de l'eſtomac, des boyaux, de la veſſie, de tous les viſceres; c'eſt elle qui forme ce qu'on appelle *coëffe*, ou dans les animaux *penne*; elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle eſt très-épaiſſe & remplie de beaucoup de graiſſe, dans d'autres elle eſt extrêmement mince & dénuée de graiſſe, par-tout elle eſt privée de tout ſentiment.

On pourroit ſe la repréſenter comme une couverture piquée, dont le coton eſt inégalement diſtribué; dans quel-

ques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'eſt dans cette membrane que ſe font les mouvements de ces corps étrangers; & comme la communication eſt générale, il n'eſt point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très-éloigné, en parcourant de très-longs chemins. Les officiers & les ſoldats ſentent très-fréquemment des balles qu'on n'a pas pu ſortir, faire des trajets conſidérables.

La communication générale, entre toutes les parties de cette membrane eſt démontrée par un fait qui ſe réitere tous les jours contre les loix de la police; les bouchers font une petite inciſion à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un ſoufflet, ils ſoufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne ſe reſſente de ce gonflement artificiel.

Des ſcélérats ſe ſont ſervi de cette indigne manœuvre, pour rendre monſtrueux des enfants qu'ils faiſoient voir enſuite pour de l'argent.

C'eſt dans cette membrane que les eaux des hydropiques ſont ordinaire-

ment épanchées, & dans laquelle elles suivent les mouvements que leur imprime la pesanteur. L'on demandera : cette membrane étant traversée en différents endroits par des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui sont des parties dont les blessures occasionneroient nécessairement des accidents fâcheux, comment n'en arrive-t-il pas? Je réponds, 1°. Que ces accidents arrivent quelquefois; 2°. Qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce que toutes ces parties, qui traversent la membrane graisseuse, étant plus dures que la graisse, ces corps doivent presque nécessairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graisses qui les entourent, où la résistance est beaucoup moins considérable, & cela d'autant plus sûrement que ces corps sont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les secours que j'ai indiqués jusqu'à présent, je dois ajouter encore quelques conseils généraux.

1°. Il est souvent utile, & même nécessaire, de faire une ample saignée du bras, sur-tout quand la respiration est extrêmement gênée, ou quand l'on

ne peut pas réuſſir d'abord à déplacer le corps ; parce qu'alors la ſaignée prévient l'inflammation, que produiroient les irritations fréquentes ; & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer ſur le champ le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives, pour retirer ou pour pouſſer, ſont inutiles, il faut les ceſſer ; parce que l'inflammation qu'on occaſionneroit, ſeroit auſſi fâcheuſe que le mal même, & que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler ſouvent au malade, ou injecter avec un canal courbe, qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiede, ou pure ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'orge, de mauve, de ſon. Il en réſulte ce double avantage ; premiérement que l'on adoucit par-là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation ; & en ſecond lieu, ſouvent une injection faite avec force, réuſſit mieux pour dégager un corps

charnu, que toutes les tentatives avec des instruments.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire; le saigner, le mettre au régime, lui envelopper tout le col avec des cataplasmes émollients. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps soit dégagé, si l'on a lieu de croire qu'il est resté de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instruments. L'on sait qu'un coup de poing derriere l'épine, a souvent dégagé des corps fortement arrêtés; & j'ai deux exemples que les malades, qui avoient des épingles arrêtées, étant montés à cheval pour aller de la campagne chercher du secours dans la ville voisine, sentirent l'épingle se dégager après une heure de marche; l'un la cracha, l'autre l'avala, sans mauvaises suites.

6°. Quand le danger de suffocation est pressant, que la saignée est insuffisante, qu'on n'a point d'espérance de

dégager promptement le col, & que la mort eſt proche, ſi l'on ne rend pas la reſpiration au malade, il faut, ſur le champ, faire la *bronchotomie*; c'eſt-à-dire, ouvrir la trachée artere; ce qui n'eſt ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté paſſe dans l'eſtomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très-doux; éviter tous les aliments âcres, irritants, chauds, le vin, les liqueurs, le café, ne prendre que peu d'aliments à la fois; n'en point prendre de ſolides, qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur régime ſeroit de vivre de ſoupes farineuſes, de quelques légumes d'eau & de lait, ce qui vaut beaucoup mieux que l'uſage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant, rien ne paſſât par la glotte, dans la trachée artere; ce malheur arrive cependant quelquefois; & il ſurvient, dans le moment, une toux continue & violente, une douleur aiguë, une ſuffocation, tout le ſang ſe porte à la tête, le malade eſt angoiſſé & agité par des mouvements

appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus serré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la plaie fût à un bras, ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature en dessus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau; on introduit entre deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut; tout comme le payſan serre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir soin, 1°. d'arranger l'écheveau, de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2°. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation, qui dégénéreroit bientôt en gangrene.

§. 438. Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'onguents, sont une pure charlatanerie; l'art ne contribue pas le moins du monde à la

guériſon des plaies, c'eſt la ſeule nature qui l'opere, & tout ce que nous pouvons, c'eſt d'éloigner les obſtacles qui s'oppoſent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, ſi l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, ſinon, il faut s'adreſſer à un bon Chirurgien qui décide quel parti l'on doit prendre; enſuite on panſe comme je l'ai dit.

Bien-loin d'être utiles, il y a pluſieurs onguents qui pourroient faire beaucoup de mal, & les ſeuls cas dans leſquels on doit en employer, c'eſt quand il y a dans la plaie quelques vices, qu'il faut détruire par des ſecours particuliers; mais une plaie fraîche, dans un homme ſain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, & ceux du régime.

Les applications ſpiritueuſes ſont ordinairement nuiſibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent ſeuls juger.

Quand les plaies ſont à la tête, au

lieu de la compresse huilée, ou du sparadrap, on couvre la plaie avec une emplâtre de bétoine, ou si l'on n'en a point, on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidents qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer, sont ceux qui la préviennent; la saignée, le régime, les rafraîchissants, les lavements.

Quand la plaie est très-légere, il suffit de ne rien prendre d'échauffant, & sur-tout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable, & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au régime; quelquefois même, il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires, quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remede plus sûr qu'une diete extrêmement légere. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas-

ventre, des reins, ont été complétement guéris, en ne vivant pendant plusieurs semaines, que de tisane d'orge, ou d'autres tisanes farineuses sans sel, sans bouillon, sans aucun remede quelconque, & sur-tout sans onguents.

§. 440. Autant la saignée, employée modérément, est utile, autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorrhagie considérable, qui épuise déjà le malade, & souvent la fievre est une suite de cette hémorrhagie. Si, dans ces circonstances, l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupissent, se corrompent, la gangrene survient, & le malade meurt misérablement, au bout de deux ou trois jours, par une suite des saignées, & non pas de la blessure. Le Chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & assure que la blessure étoit nécessairement mortelle, puisque tant de sang répandu n'a pas pu sauver le malade; pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§. 441. Les baumes & les plantes vulnéraires si vantées, sont très-nuisibles, pris intérieurement, parce que leur usage donne la fievre, & qu'il faut l'abattre.

Des Meurtrissures, ou Contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure, ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal, soit qu'il soit jeté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chûte, soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre une voiture & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement de tout le mal, & que le désordre, qui se

manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus temps d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines, qu'un Tonnelier vint me consulter, sa respiration, sa physionomie, la vîtesse, la petitesse, & le peu de régularité de son pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chûte en remuant des tonneaux, & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté droit de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord; mais quelques jours après, il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie, qui continua & amena la gêne dans la respiration, la foiblesse, le mauvais sommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conseillai la tisane d'orge avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne suivit avec régularité, que le dernier conseil. Quel-

ques jours après, l'ayant rencontré, il me dit qu'il se trouvoit mieux, & dans la même semaine, je sus qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit. L'abcès s'étoit sûrement rompu & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme, emporté par un cheval, fut froissé contre la porte d'une écurie, sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aises qu'on a au commencement d'une fievre; l'on crut qu'il avoit une fievre putride, & il fut très-mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une consulte décida qu'il avoit du pus dans la poitrine; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyeme put heureusement le guérir, après un an de souffrance. J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger qu'il y a à négliger les coups violents; puisque ces deux malades auroient évité, l'un, la mort; l'autre, une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris, d'abord après l'accident, les précautions nécessaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, & ordinairement toutes deux à la fois,

sur-tout si la meurtrissure est un peu considérable; ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés, & le sang qu'ils contenoient s'épanche dans le voisinage; ou, sans épanchement, ces vaisseaux perdent leur force, & n'aidant plus la circulation, le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas, si la nature, ou seule ou aidée, n'y remédie pas, il survient inflammation, suppuration de mauvaise espece, pourriture, gangrene, sans parler des accidents qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaisseau, os, &c. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure, quand elle a attaqué quelque partie intérieure, & que le sang s'est épanché, ou que la circulation ne se fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'est-là la cause de la mort subite des personnes qui ont fait quelque chûte violente, ou reçu quelques corps pesants sur la tête, ou quelques coups, sans qu'il paroisse aucun mal extérieurement.

L'on a plusieurs exemples de morts subites après un coup de poingt sur le

creux de l'eſtomac, qui occaſionnoit la rupture de la rate.

C'eſt parce que les chûtes occaſionnent une légere meurtriſſure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des ſuites ſi fâcheuſes, ſur-tout pour les vieillards, chez leſquels la nature, déjà affoiblie, ne rétablit point les déſordres; auſſi l'on en voit pluſieurs, qui, ayant joui d'une excellente ſanté, la perdent au moment d'une chûte, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languiſſent continuellement juſqu'à leur mort, que ces accidents accélérent preſque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtriſſures, des remedes internes & externes. Quand le mal eſt léger, & qu'il n'y a point eu de ſecouſſe générale, qui ait pu occaſionner des meurtriſſures intérieurement, les remedes externes ſuffiſent. Ils doivent être propres, 1°. à réſoudre ce ſang épanché, qu'on voit d'une maniere ſi marquée, & qui, de noir qu'il eſt un peu après la contuſion, devient ſucceſſivement brun, jaune, griſâtre, à meſure que la groſſeur diminue; elle diſparoît enfin totalement, &

la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement, mais peu à peu il s'est dissout, & il a été repompé par les vaisseaux. 2°. A redonner un peu de force aux vaisseaux.

Le meilleur c'est le vinaigre, mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiede, dans lequel on trempe des linges, qui servent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique aussi, avec grand succès, le persil, le cerfeuil, l'artichaut sauvage, légérement concassés; & ces remedes sont à préférer au vinaigre, quand il y a en même temps, plaie & meurtrissure. L'on peut aussi appliquer les cataplasmes N°. 68.

§. 447. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau de vie, l'eau d'arquebusade, l'eau d'alibour, &c. mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaississent le sang au lieu de le dissoudre, sont réellement nuisibles, quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très-légers. Souvent en déterminant ce sang épan-

ché, vers les entre-deux des muſcles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaiſſeaux meurtris, elles paroiſſent guérir, mais ce n'eſt qu'en concentrant le mal, qui ſe reproduit ſous une forme fâcheuſe au bout de quelques mois. J'ai vu de triſtes exemples de ce cas; ainſi l'on ne doit jamais employer les remedes de cette eſpece, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut, tout au plus, quand on juge que tout le ſang épanché eſt diſſout & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebuſade au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'eſt une méthode encore plus pernicieuſe, d'appliquer des emplâtres compoſées de graiſſes, de réſines, de gommes, de terres, &c. Le plus vanté eſt toujours nuiſible; & l'on a pluſieurs exemples de contuſions extrêmement légeres, qui auroient été guéries en quatre jours, ſi on en avoit remis tout le ſoin à la nature, & que des emplâtres appliquées par des ignorants, ont fait dégénérer en gangrene.

L'on ne doit jamais ouvrir ces ſacs de ſang coagulé, qu'on apperçoit ſous

la peau, à moins de quelque raison pressante, parce que quelque gros qu'ils soient, ils se dissipent peu à peu, au lieu qu'en les ouvrant, ils laissent quelquefois une ulcération dangereuse. (1)

§. 449. Le traitement intérieur est précisément le même que celui des plaies, excepté que dans ce cas, la meilleure boisson, c'est le remede N°. 1. à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chûte, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines, ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de sang dans la tête, la poitrine, ou le bas-ventre, il faut sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible; il faut sur-tout éviter de le secouer ou de l'agiter, dans la vue de rappeller le sentiment; c'est exactement le tuer,

(1) Parce que le contact de l'air toujours nuisible dans les plaies, donne lieu à la putréfaction des humeurs.

en augmentant l'épanchement. Il faut fomenter tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées ; & quand le mal eſt à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de bleſſure & de fracture du crâne, avec les accidents les plus graves, ſe guérir par ces ſecours internes, & ſans autres ſecours externes, que des fomentations aromatiques, N°. 68.

Un homme de *Pully-petit*, vint me conſulter, il y a quelques mois, pour ſon Pere, qui étoit tombé du haut d'un arbre : il étoit, depuis vingt-quatre heures, ſans ſentiment, ſans connoiſſance, & ſans autre mouvement que des efforts fréquents pour vomir ; il perdoit du ſang par le nez & les oreilles ; il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête, ni ailleurs, & heureuſement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conſeillai une ample ſaignée au bras, & beaucoup de petit lait miellé en boiſſon & en lavement ; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après, le Pere vint à *Lauzane*, qui eſt à quatre lieues de *Pully-petit*,

& me dit qu'il se portoit très-bien. Il convient dans toutes les contusions considérables, de purger avec quelque purgatif rafraîchissant, comme les N°. 11, 23, 32, 49. Le remede N°. 24, & le petit-lait miellé, sont excellent par la même raison.

§. 450. Dans ces circonstances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime, tue; ainsi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades sont sans connoissance & sans sentiment. L'usage de la thérébentine peut faire plus de mal que de bien, & si elle a été utile quelquefois, c'est en purgeant un malade, qui peut-être en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang de dragon, les yeux d'écrevisses, les graisses quelconques, sont des remedes au moins inutiles & dangereux, si le cas est grave, soit par le mal réel qu'ils font, soit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à délayer le sang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation, & ces remedes produisent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chûte, ce qui est d'autant plus

dangereux, qu'il eſt plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroiſſe point incommodé, on doit, s'il eſt ſanguin, & encore vigoureux, lui faire une petite ſaignée de trois ou quatre onces; lui donner tout de ſuite quelques taſſes d'une boiſſon un peu aromatique, dont il boit quelques taſſes chaudes, comme de la méliſſe avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ſes aliments, pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais preſque continuel.

§. 452. Les entorſes ou foulures, qui arrivent très fréquemment, produiſent dans le voiſinage de l'articulation une eſpece de meurtriſſure, occaſionnée par le violent frottement des os, contre les parties voiſines; & quand les os ſe remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité, que comme contuſion; s'ils ne ſe remettent pas, il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede, c'eſt le parfait repos, & une compreſſe trempée dans le vinaigre & l'eau, juſqu'à ce que

toute la contusion soit dissipée, & qu'on soit sûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre, un peu d'eau de vie, ou d'eau d'arquebusade; & l'on doit porter la partie, (c'est presque toujours le pied,) bandée assez long-temps, sans quoi, elle fait souvent de faux mouvements, ou elle reçoit de nouvelles entorses qui l'affoiblissent journellement davantage; & si l'on néglige trop long-temps ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier; & souvent il survient une légere enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger, le bain d'eau froide est très-bon, mais si on ne le fait pas dans le premier moment, ou si la contusion est forte, il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nu sur quelque corps rond, est suffisante quand les os ne sont pas parfaitement replacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les paysans s'adressent à des ignorants ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent ou veulent trouver, un dérangement des

des os, là où il n'y en a point, & qui par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent en mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.

Ce sont ces mêmes gens qui ont créé des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aisément.

Des Ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guérir, qu'en détruisant la cause qui les entretient; c'est même une imprudence, que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs, & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulceres, à la campagne, sont les restes de quelque plaie, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal traitées & sur-tout pansées avec des remedes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles

rances, ſont auſſi une des cauſes qui changent en ulceres rebelles, les plaies les plus ſimples, ainſi l'on doit les éviter, & les Apothicaires doivent avoir cette attention, quand ils préparent des onguents gras, qu'il convient de préparer ſouvent, parce qu'une groſſe proviſion eſt rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on eût employé de l'huile très-fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui diſtingue les ulceres des plaies, c'eſt la dureté & la ſéchereſſe de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui au lieu d'être un vrai pus, eſt une liqueur moins épaiſſe, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaiſe odeur, & ſi âcre, que ſouvent, ſi elle touche la peau du voiſinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des eſpeces de dartres & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulceres qui durent trop long-temps, qui ſont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade, & le jetent dans une fievre lente qui le tue

Quand un ulcere a duré long-temps,

il eſt très-dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire, qu'en ſuppléant à cette évacuation, qui eſt preſque devenue naturelle, par quelqu'autre, comme les purgations de temps en temps.

L'on voit tous les jours des morts ſubites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à-coup, ces écoulements qui duroient depuis long-temps; & quand quelque *Charlatan*, (tous ceux qui font cette promeſſe méritent ce nom) promet de guérir en peu de jours, un ulcere invétéré, il prouve qu'il eſt un ignorant dangereux, qui, s'il réuſſiſſoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remedes extrêmement rongeants, & même arſenicaux; mais l'on voit preſque toujours la mort la plus violente être la ſuite de ces applications dangereuſes.

§. 456. tout ce que l'art peut faire, relativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs, c'eſt de les changer en plaies. Pour cela, il faut diminuer la dureté & la ſéchereſſe des bords, & même de tout l'ulcere, & en ôter l'inflammation. Quelquefois

ce vice eſt tel, qu'on ne peut amollir les bords qu'en les ſcarifiant par des coups de lancette ; quand cela n'eſt pas néceſſaire, il faut appliquer ſur tout l'ulcere, un plumaceau enduit de l'onguent N°. 69, & le recouvrir avec une compreſſe pliée en pluſieurs doubles, trempée dans la liqueur N°. 70, qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau ſeulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient ſouvent le produit des remedes âcres & ſpiritueux, l'on ſent qu'on doit abſolument les éviter dans les traitements, ſans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut pour avancer la guériſon, éviter le ſalé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté du ventre, par un régime de légumes, & par l'uſage du petit-lait miellé.

Quand les ulceres ſont aux jambes, ce qui eſt très-ordinaire, il eſt très-important, auſſi-bien que dans les plaies des mêmes parties, de peu marcher, & de ne ſe tenir jamais debout ſans marcher. C'eſt ici un de ces cas dans leſquels je ſouhaite que les perſonnes qui ont quelque crédit ſur l'eſprit

du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la néceſſité de prendre quelques jours d'un repos abſolu, & lui prouver, que bien-loin que ce ſoit un temps perdu, c'eſt le temps de ſa vie le plus chérement payé. La négligence à cet égard, change les plaies les plus légeres en ulceres, les ulceres les moins fâcheux, en ulceres incurables, & il n'y a perſonne qui ne puiſſe trouver dans ſon voiſinage, quelque famille réduite à l'Hôpital, parce qu'on a négligé quelque mal de cette eſpece.

Je réitere que les ulceres qui viennent de cauſe interne, ou ceux qui viennent de cauſe externe, mais chez une perſonne d'un mauvais tempérament, demandent ſouvent d'autres ſoins.

Des membres gelés.

§. 457. Il arrive ſouvent, dans les hivers rigoureux, que quelques perſonnes ſont ſaiſies par un froid ſi fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois gelent, tout comme un morceau de viande expoſé à l'air.

Si on ſe laiſſe aller au mouvement,

si naturel de les réchauffer, & surtout de réchauffer les parties gelées, tout est perdu. Il survient des douleurs insupportables, qui sont bientôt suivies d'une gangrene incurable, & il n'y a plus de ressource pour les sauver, que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vu, il n'y a que peu de temps, à *Cossonay*, le triste cas d'un homme qui eut les mains gelées; on lui appliqua chaudement des onguents gras, la gangrene suivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un seul remede dans ce cas, c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler, mais où il fasse très-peu chaud, & de leur appliquer continuellement, sur les parties gelées, de la neige, si l'on en a, sinon, de les laver continuellement, mais fort doucement; car toute friction forte seroit dangereuse, avec des linges trempés dans de l'eau de glace à mesure qu'elle se fond. Ils s'apperçoivent peu-à-peu que le sentiment renaît; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement;

alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelques taſſes de la potion N°. 13, ou de quelqu'autre de même eſpece.

§. 459. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui ſe fait tous les jours Les poires, les pommes, les raves gelées, miſes dans l'eau prête à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiede, ou dans un endroit chaud, la pourriture, qui eſt une gangrene, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une obſervation, qui fera mieux comprendre ce traitement, & en conſtatera l'éfficacité.

" Un homme avoit une route de
» dix lieues à faire, par un temps froid,
» & un chemin plein de neige & de
» glace. Ses ſouliers lui manquerent;
» il fit les trois dernieres lieues à pieds
» nus, & eut, dès la premiere demi-
» lieue, des douleurs aſſez vives aux
» jambes & aux pieds, qui allerent
» en augmentant. Il arriva preſque
» perclus des extrêmités inférieures.

„ On le mit devant un grand feu ,
„ on échauffa bien un lit, & l'on l'y
„ coucha. Les douleurs devinrent in-
„ supportables ; il ne cessoit d'être
„ dans de violentes agitations, & de
„ pousser des cris perçants. On de-
„ manda un Médecin dans la nuit ,
„ qui trouva les doigts des pieds d'une
„ couleur noirâtre , & commençant à
„ perdre le sentiment. Les jambes &
„ le dessus des pieds excessivement
„ enflés, d'un rouge pourpre , varié
„ de taches violettes , souffroient en-
„ core les douleurs les plus aiguës.
„ Le pouls étoit dur & fréquent , &
„ le mal de tête très-violent. Le Mé-
„ decin fit chercher un seau d'eau à
„ la riviere , & y fit ajouter de l'eau
„ & de la glace ; & il obligea le ma-
„ lade à plonger les jambes dedans :
„ ce premier bain dura près d'une
„ heure ; & les douleurs , pendant ce
„ temps-là , furent moins violentes ;
„ une heure après , il ordonna un
„ second bain , & le malade s'y trou-
„ vant de nouveau soulagé , le pro-
„ longea deux heures. Pendant ce
„ temps-là, on enlevoit de l'eau du

„ seau

» seau, & l'on y remettoit de la glace » & de la neige. Les doigts des pieds, » qui étoient noirs, devinrent rouges; » les taches violettes des jambes se » dissiperent; l'enflure diminua; les » douleurs étoient légeres, & avec » intervalle. L'on réitéra cependant » six fois, après quoi il ne resta d'autre » mal, qu'une sensibilité à la plante » des pieds, qui empêchoit le malade » de marcher. On lui fit quelques fo- » mentations aromatiques, & on lui » fit boire une tisane de salsepareille; » (celle de sureau est toute aussi bonne » & moins coûteuse.) Le huitieme » jour il fut parfaitement guéri, & » s'en retourna le quinzieme jour à » pied. »

§. 460. Quand le froid est très fort, & qu'on y reste long-temps exposé, il tue, parce qu'il congele le sang, & qu'il en détermine une trop grande quantité au cerveau; ainsi on meurt d'apoplexie, qui commence par un sommeil; aussi le voyageur, qui se sent assoupi, doit redoubler d'efforts pour se tirer du danger éminent auquel il est exposé. Ce sommeil, qui paroît

devoir adoucir ſes ſouffrances, ſeroit pour lui le dernier ſommeil.

§. 461. Les remedes, dans ce cas, ſont les mêmes que dans le cas d'une ſeule partie gelée. Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud, & le frotter avec de la neige, ou de l'eau glacée; l'on a même pluſieurs exemples conſtatés, & ils ſont fréquents dans les pays du Nord, qu'un bain d'eau très-froide eſt très-ſalutaire.

L'on a rappellé à la vie pluſieurs perſonnes, qui avoient été dans la neige, ou à l'air gelant, pendant cinq & même ſix jours, & qui ne donnoient aucun ſigne de vie, pendant pluſieurs heures; ainſi il faut toujours eſſayer les ſecours.

Des Engelures.

§. 462. » Il vient aux doigts des » mains, des pieds, aux talons, aux » oreilles, au nez, aux levres, des » enfants ſur-tout, & principalement » en hiver, quand ces extrêmités paſ- » ſent ſubitement du chaud au froid » & du froid au chaud, une enflure » ou un gonflement, qui, dans les

» commencements, n'occasionne que » peu de chaleur, de douleur & de » démangeaison ; « quelquefois ces tumeurs ne passent point ce premier degré, & se guérissent sans secours; d'autres fois, & on peut appeller cet état le second degré, soit qu'on ne leur fasse rien, soit qu'on les traite mal, l'enflure, la chaleur, la rougeur, la démangeaison, la douleur, augmentent considérablement, & le malade est souvent privé de l'usage de ses doigts, par la douleur, le gonflement, l'engourdissement ; & le mal empire si l'on n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il se forme de petites vessies, qui ne tardent pas à se crever, & laissent une très-légere excoriation, qui devient bientôt ulcere, & ulcere souvent très-profond & très-opiniâtre, dont il sort beaucoup d'un pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures, fréquent dans les pays très-froids, mais rare dans les tempérés, c'est qua d l'inflammation dégénere en gangrene.

§. 463. Elles dépendent d'un engor-

gement des vaisseaux de la peau, qui vient de ce que les veines plus extérieures que les arteres, se trouvant proportionnellement plus resserrées par le froid, ne remportent pas tout le sang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorifiques, qui, admises par les pores de la peau, agissent sur nos fluides comme sur l'eau, & y occasionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrêmités plutôt que sur d'autres parties, c'est par deux raisons, la principale que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des causes qui peuvent la déranger doit y être plus sensible; la seconde, que ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions extérieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les enfants, parce que leur foiblesse & la sensibilité de leurs organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangeres. C'est l'alternative fréquente & forte du chaud au froid, qui paroît contribuer le plus puissamment à produire les engelures, & cet effet est plus

ſenſible, quand la chaleur eſt en même temps humide, & que les parties paſſent ainſi, d'une eſpece de bain tiede au froid. Un homme de ſoixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté, pendant quelques heures, en voyage, des gants péliſſés, dans leſquels ſes mains ſuerent, s'attendrirent & ſe remplirent de ſang, parce que l'effet conſtant du bain tiede eſt d'amollir, de remplir de ſang, & de rendre plus ſenſible la partie qui y eſt expoſée, ſentit les premieres attaques d'engelures, qui devinrent aſſez cruelles, & dont il a eu enſuite des reſſentiments tous les hivers, une demi-heure après avoir quitté ſes gants dans un air aſſez froid.

C'eſt la même raiſon qui fait que pluſieurs perſonnes n'ont des engelures que quand elles s'accoutument à l'uſage des manchons. Elles ſont preſque inconnues dans les pays chauds; elles ne ſont pas communes dans les pays du Nord, dans leſquels les variations du froid au chaud ne ſont pas fréquentes.

Quelques perſonnes en ont une

attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printemps. L'enfant du payſan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des ſaiſons & des éléments, eſt & doit néceſſairement être moins ſujet aux engelures que l'enfant riche, dont on ménage la peau aux dépens de ſa ſanté; mais parmi les enfants de la même claſſe, qui paroiſſent être à peu près de la même complexion, mener un genre de vie aſſez ſemblable, & devoir par-là même éprouver à peu près les mêmes impreſſions, & en reſſentir les mêmes effets, il y a une différence très-grande par rapport à la diſpoſition aux engelures. Les uns en ſont cruellement affligés depuis le commencement de l'automne juſqu'à la fin du printemps, d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très-légeres & de très-paſſageres. Cette différence vient, ſans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & ſur-tout de celle des mains; mais il n'eſt cependant pas aiſé de déterminer avec certitude & préciſion en quoi cette différence conſiſte.

Les enfants qui ſont ſanguins & qui ont la peau délicate, ſont aſſez généralement ſujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavaliérement, & qui eſt aſſez cruel pour mériter quelque attention; puiſque, indépendamment des douleurs qui rendent ſouvent ces jeunes enfants malheureux pendant pluſieurs mois; il leur occaſionne quelquefois de la fievre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui eſt toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les ſevre de leurs plaiſirs, quelquefois même, quand ils ſont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la miſere. J'ai connu un jeune homme qui ayant été diſtrait d'un apprentiſſage d'horlogerie par des engelures, eſt devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez y laiſſent ſouvent une impreſſion qui change la phyſionomie le reſte de la vie, & les mains qui en ont eſſuyé de fortes, s'en reſſentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit ſe propoſer par rapport aux engelures, premiérement

de les prévenir, en second lieu de les guérir si l'on n'a pas pu les prévenir.

§. 465. Puisqu'elles dépendent de la sensibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud au froid, il faut pour les prévenir, 1°. endurcir la peau, 2°. corriger la disposition vicieuse du tempérament qui peut contribuer à les produire, 3°. éviter, autant qu'il est possible, ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'usage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & je n'ai point vu que les enfants élevés à cette pratique fussent tourmentés des engelures comme les autres; mais l'on doit encore donner des soins plus particuliers à préserver la peau des mains, qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds, en les faisant tremper, pendant quelques moments, dans l'eau froide, tous les matins & tous les soirs avant souper, dès le commencement de l'automne; il n'en coûte rien aux enfants dans cette saison, de prendre cette habitude, & quand elle est prise,

il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hiver, lors même que toute l'eau eſt prête à ſe geler. L'on peut auſſi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par ſemaine ; cette méthode, qui auroit des inconvénients pour les adultes qui n'y ſont pas accoutumés, n'a que de l'utilité pour les enfants qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux, c'eſt en même temps éviter les alternatives de chaud & de froid ; pour cela il faut, 1°. élever les enfants à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux, qui ſont vraiſemblablement une des principales cauſes des engelures, puiſqu'elles ſont plus rares dans les pays où ils ſont moins en uſage, & chez ceux qui s'en ſervent moins ; l'uſage ſur-tout des *cavettes*, (ce ſont des degrés pratiqués entre le poële & le mur,) nuit aux enfants & aux adultes, de pluſieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner de manchons. 3°. Il conviendroit auſſi de ne leur faire jamais porter de gants, à moins que

quelques circonstances particulieres ne l'exigeassent, & je le conseille très-fort pour les garçons; mais quand on leur en donne, que ce soit toujours des gants de peau mince & lisse.

§. 466. Quand les engelures paroissent entretenues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puisse décider comment on doit le détruire; j'ai vu des enfants, dès l'âge de trois ans jusqu'à celui de douze ou treize, chez lesquels des engelures écorchées pendant huit mois de l'année sembloient être un caustique par lequel la nature se déchargeoit d'un superflu qui l'incommodoit, dés que le ralentissement des chaleurs diminuoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitements assez longs, mais qui variant par beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires, & quelques purgatifs contribuent dans certains cas à adoucir & à abréger le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures se guérit, comme je l'ai déjà dit,

sans secours ; ou s'il s'opiniâtroit, on le dissiperoit aisément par quelques-uns des remedes suivants : mais quand elles sont parvenues au second, il faut les traiter comme la congélation dont elles sont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace, & la neige.

Il n'y a aucun remede qui approche de l'éfficacité de l'eau très-froide ou prête à se glacer, dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour, pendant quelques minutes, & c'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains, que le malade a le courage de soutenir ce froid, & qu'il n'y a point de circonstances qui puissent le rendre nuisible ; c'est le seul dont je me sois servi, après avoir été attaqué d'engelures, il y a quelques années, pour m'être servi d'un manchon trop chaud.

L'on éprouve une légere douleur, les premiers moments que la main est dans l'eau, qui diminue peu à peu ; en sortant, les doigts sont engourdis par le froid, mais bientôt ils se réchauffent, & au bout d'un quart d'heure on est très à son aise.

En sortant de l'eau, on met la main bien essuyée dans un gant de peau ; au bout de trois ou quatre bains elle désenfle, la peau se ride, en continuant elle se resserre, on est guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hiver.

L'on est sûr d'appaiser les démangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt ; on s'en frotte les mains souvent & long-temps, elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques moments, mais le bien-être suit de très-près.

Un très-petit nombre de personnes, qui ont sans doute la peau excessivement délicate & sensible, ne se trouvent cependant pas bien de ce remede ; il paroît trop actif, il agit sur la peau presque comme un vésicatoire, & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs, augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette derniere raison, ou quelque autre circonstance, comme

le peu de fermeté & de désolation d'un enfant, le temps des regles chez une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrêmités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remede, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs c'est de porter jour & nuit, sans le quitter, un gant d'une peau lisse comme celle de chien; il ne manque guere de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaussons de la même espece, & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant, que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'usage du gant paroît trop lent, il faut tremper les parties malades, plusieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus que tiede, qui soit en même temps résolutive & émolliente, telle est la décoction si vantée des pelures de raves, dont on augmente l'efficacité, en y

ajoutant une seizieme partie de vinaigre.

Une autre décoction, dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'est celle N°. 71. L'on peut en faire plusieurs autres qui auront à peu près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnéraires & avec le faltranck même.

L'urine que quelques personnes vantent, parce qu'elles l'ont employée avec succès, & le mêlange d'urine & d'eau de chaux agissent comme ces décoctions. (1)

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions, ainsi l'on peut quelquefois avec beaucoup de succès, au lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur; celle du vinaigre chaud

(1) On peut joindre à ces moyens celui de laver les engelures tous les jours avec de la farine de moutarde & de l'eau; ce qui concourt en même temps d'une maniere sûre & aisée, à la propreté & à la guérison.

est un des plus puissants remedes ; celles d'asphalt ou de thérébentine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs, comme après les bains, il faut éviter l'air ; c'est en l'éloignant que des toiles cirées seroient très-utiles ; c'est par-là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs, qui rendent la peau foible & sensible, il faut la fortifier, en se lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre & un nez de peau de chien porté pendant quelques jours, sont les meilleurs remedes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très-forte & qu'elle occasionne quelques mouvements de fievre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavements, faire prendre tous les soirs une prise de nitre No. 20, & même saigner si la fievre étoit forte.

On doit toujours priver de vin &

de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles sont parvenues au troisieme degré, & qu'il y a ulcération, il faut, outre un régime des convalescents assez sévere, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération une emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans la peau lisse ou les toiles cirées.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la gangrene, se prévient par les remedes qui guérissent l'inflammation; si malheureusement la gangrene paroît, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *hernies*, *descentes*, *ruptures*, que le payſan désigne en disant *qu'il est rompu*, sont quelquefois une maladie de naissance; plus souvent l'effet des pleurs violents, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la suite elles sont produites à tout âge, ou par quelques

quelques maladies, ou par des efforts violents. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les hommes, que chez les femmes; & l'espece la plus commune, la seule dont je me propose de dire un mot, c'est celle qui dépend du passage d'une partie des intestins ou de la coëffe dans les bourses.

Elle est aisée à connoître. Quand elle se trouve chez de petits enfants, on la guérit presque toujours en faisant porter constamment un bandage qui ne doit être que de triege, avec une pelotte de linge, de crin, ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de temps en temps, & avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre que quand l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr que tout est bien rentré; sans cette précaution, il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant sur la peau, dans le pli de l'aine, à l'endroit du passage, une emplâtre astringente quelconque, comme celle *pour les fractures*, ou celle dont j'ai parlé, §. 144.

L'on ne doit point laisser monter à

cheval les enfants jusqu'à ce qu'ils soient entiérement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé, un bandage simplement de triege est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer, & quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutume bien vîte à cet usage, & l'on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquierent quelquefois un volume prodigieux, & une grande partie des intestins passe dans les bourses sans aucun symptome de maladie; mais cela entraîne cependant une incommodité très-grande, qui met ordinairement ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal est aussi considérable & en même temps invétéré, il y a ordinairement des obstacles qui empêchent que les intestins ne rentrent tout-à-fait; alors l'usage du bandage est impossible, & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu soulager par l'usage d'un suspensoire adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation est une raison bien forte pour en

arrêter les progrès dès les commencements ; il y en a une encore plus forte, c'eſt que les hernies ſont ſuſceptibles d'un accident qui eſt très-ſouvent mortel ; il arrive quand la partie des inteſtins qui eſt dans les bourſes s'enflamme, qu'alors acquérant plus de volume, & ſe trouvant extrêmement comprimés, il ſurvient des douleurs aiguës, le volume étant plus conſidérable, le paſſage qui les avoit laiſſé ſortir, ne peut plus les laiſſer rentrer, les vaiſſeaux mêmes étant gênés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre, la communication entre l'eſtomac & le fondement eſt ſouvent entiérement interceptée, il ne paſſe rien, il ſurvient des vomiſſements continuels, (c'eſt l'eſpece de *miſéréré* dont j'ai parlé §. 320,) le hoquet, le délire, les défaillances, les ſueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive quand les excréments viennent à ſe durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourſes ; quand le malade s'eſt échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a

reçu quelque coup sur cette partie, ou qu'il a fait quelque chûte.

§. 479. Le meilleur remede c'est ; 1°. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très-forte saignée, faite dans le lit, le malade étant couché sur le dos, la tête cependant un peu élevée & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux soient en l'air ; c'est même l'attitude qu'ils doivent toujours conserver, autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé, souvent la premiere saignée guérit radicalement, & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autres fois cela ne réussit pas aussi bien, & il faut alors réitérer la saignée.

2°. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de blettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer sur toute la tumeur des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer constamment tous les quarts d'heure. Ce remede, appliqué d'abord, a produit les plus grands effets ; mais si le mal a duré

violemment plus de dix ou douze heures, il eſt ſouvent trop tard, & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiede de fleurs de mauve, & de ſureau, & les changer ſouvent. L'on a cependant vu l'eau à la glace, ou la glace même, réuſſir encore le troiſieme jour. (1)

4°. Quand ces ſecours ne ſont pas ſuffiſants, il faut eſſayer les lavements de fumée de tabac, qui ont ſouvent dégagé des hernies qui réſiſtoient à tout.

5°. Enfin, ſi ces remedes ne réuſiſſent pas, il faut ſe déterminer à faire l'opération, ſans perdre un ſeul moment; car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours: mais pour cela il faut avoir un très-bon Chirurgien. Le ſuccès avec lequel je l'ai fait faire,

(1) L'application de la glace pilée entre deux linges ſur les hernies, dans les premieres heures de l'étranglement, eſt un de ces remedes admirables qu'on ne doit pas héſiter de mettre promptement en uſage. On eſt ſûr par ſon moyen, s'il n'y a point de complication grave, de guérir dans peu de temps, & preſque ſans douleur, une maladie dont les ſuites peuvent être terribles. Mais on doit proportionner la durée de cette application aux forces du malade; ce que le pouls déterminera très-bien.

dans un cas presque désespéré, depuis la premiere édition de cet ouvrage, le sixieme jour d'une couche, m'a convaincu, plus encore qu'aucune observation précédente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remedes sont insuffisants; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce, si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme M. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit, & qu'un Chirurgien éclairé sait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades, après les tourments les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorants, mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même sou-

vent dans le pays des scélérats qui font cette opération sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfants que la nature seule ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement, au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage. Il seroit à souhaiter qu'ils fussent sévérement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération, telle que les bons Chirurgiens la font, n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du testicule ne l'est jamais.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvements ou les positions. Quand l'inflammation est très-considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime

rafraîchissant de prendre quelques lavements, & de boire beaucoup de tisane N°. 2. Quelquefois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très-forte, on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachilon simple*, étendu sur de la peau. Le *diachilon gommé* est plus actif, mais il augmente si fort les douleurs chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles qui reviennent souvent, indiquent quelque vice dans le tempérament, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoître la cause, & à la détruire; mais c'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou se termine ordinairement par suppuration, mais une suppuration d'une espece singuliere. Il s'ouvre d'abord dans son sommet, & il en sort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors

alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon*; c'eſt une matiere purulente ſi épaiſſe & ſi ferme qu'elle a l'apparence d'un corps ſolide, & qu'on peut la tirer en entier ſous la forme d'un petit cylindre, comme de la moëlle de ſureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au-delà. La ſortie de ce *bourbillon* eſt ſuivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation eſt faite, les douleurs ceſſent entiérement, & la groſſeur diſparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachilon* ſimple, ou l'onguent N°. 66.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris eſt beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'eſt une inflammation à l'extrêmité d'un doigt, qui eſt ſouvent l'effet d'un peu d'humeur extravaſée dans cette partie, ſoit par une meurtriſſure, ſoit par une piquure; d'autres fois il paroît qu'il n'a aucune

cauſe extérieure, & qu'il eſt l'effet d'un vice intérieur.

L'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, ſuivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence; mais la nature du mal eſt toujours la même, & demande des remedes de même eſpece; ainſi les perſonnes qui ne ſont ni Médecins ni Chirurgiens, peuvent ſe paſſer de la connoiſſance de ces diviſions, qui, quoiqu'elles varient le danger & l'opération du Chirurgien, n'influent point ſur le traitement, dont l'activité doit être réglée par la violence des ſymptomes.

§. 483. Le mal commence par une douleur ſourde, avec un léger battement, ſans enflure, ſans rougeur, ſans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent inſupportables. La partie devient extrêmement groſſe & rouge; les doigts voiſins, toute la main enflent. On obſerve dans quelques cas une fuſée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, ſe continue preſque juſqu'au coude; & il n'eſt pas rare que les malades ſe plaignent d'une douleur très-vive ſous l'épaule, quelque-

fois même tout le bras est excessivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fievre avec les accidents ne tarde pas à paroître. Si le mal est très-grave, le délire & les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine, ou par la suppuration, ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade est dans un danger très-pressant, s'il n'est promptement secouru, & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour sauver la vie. Quand la suppuration se fait, si elle est très-profonde, âcre, ou si les secours du Chirurgien arrivent trop tard, la derniere phalange du doigt est ordinairement cariée, & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il est rare que l'ongle ne périsse pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris, est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime, plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fievre, & si elle est très-forte & l'inflammation considérable, faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation, à amollir la peau, & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela, 1°. L'on trempe longtemps le doigt, dès le commencement du mal, dans l'eau un peu plus que tiede; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entiérement le mal. Mais malheureusement on croit que ces petits commencements n'auront point de suites, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2°. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence; avant ce temps-là tous les remedes âcres sont très-dan-

gereux. L'on emploie auſſi à cette époque le levain qui hâte puiſſamment la ſuppuration. Le cataplaſme d'oſeille, §. 480, eſt très-efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus eſt très-importante, mais c'eſt l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture ſe faſſe naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus ſe répandroit dans l'intérieur des chairs, avant qu'elle ſe perçât. Ainſi, dès qu'on ſoupçonne que le pus eſt formé, il faut voir un Chirurgien, qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas aſſez.

Quand l'ouverture eſt faite, on panſe avec l'emplâtre N°. 66, étendu ſur une toile, ou avec le ſparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris eſt occaſionné par une humeur extravaſée dans le voiſinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès, & guérit radicalement par

une inciſion qui donne iſſue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne ſoit pas difficile, tous les Chirurgiens ne ſavent pas l'exécuter, pluſieurs même n'en ont point l'idée.

§. 487. Quelquefois il ſe forme des chairs fongueuſes ou baveuſes, qu'on deſſéche en les poudrant avec un peu de *minium* ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie, il faut néceſſairement avoir un Chirurgien, auſſi bien que quand il y a gangrene; ainſi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis ſeulement qu'il y a trois remedes eſſentiels contre la gangrene; le kina N°. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les ſcarifications ſur toute la partie gangrenée, & les fomentations avec la décoction de kina, à laquelle on ajoute l'eſprit de ſoufre. Il eſt vrai que ce remede eſt cher, mais on peut y ſuppléer par une décoction d'autres herbes ameres, & l'eſprit de ſel. J'ajoute encore qu'il convient dans la plupart des cas de membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît

par un cercle très-ſenſible & très-aiſé à diſtinguer par les plus ignorants, qui en marque les bornes, & fait la ſéparation entre le vif & le mort.

Des Echardes ou Corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus, comme des épines, proprement dites, des épines de roſes, de chardons, de châtaignes, des eſquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tous entiers, ordinairement l'accident n'eſt d'aucune conſéquence; & pour en prévenir plus ſûrement les ſuites, on peut appliquer ſur la partie pendant quelques heures, des compreſſes trempées dans l'eau tiede, ou tenir la partie dans un bain tiede. Mais ſi le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'eſt qu'en partie, il occaſionne une inflammation, qui augmentant parvient bientôt à produire les mêmes accidents qu'un panaris; ou ſi c'eſt à la

jambe, elle s'enflamme, & il s'y forme des abcès très-considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidents, il faut sur le champ, si le corps étranger est encore proche de la superficie, & si l'on a un Chirurgien adroit, faire une petite incision qui lui donne issue; mais ce secours devient inutile, & même dangereux, si l'inflammation est déjà formée.

Quand l'incision n'a pas lieu, il faut appliquer sur la partie, après un bain de vapeurs, ou des cataplasmes très-émollients avec la mie de pain, le lait & l'huile, ou seulement quelque graisse très-émolliente; on emploie ordinairement celle de lievre, qui est effectivement très-propre à assouplir la peau, à en diminuer la résistance, & à laisser ressortir le corps; mais il n'y a que le préjugé le plus grossier qui puisse faire croire que cette graisse attire le corps par une vertu sympathique, & il n'y a de sympathie bien démontrée dans la nature qu'entre les têtes mal-faites & les opinions extravagantes.

Il est important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la ſuppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il eſt poſſible ; j'ai vu des maux très-fâcheux pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelquefois l'écharde, après avoir traverſé très-douloureuſement la peau, pénetre d'abord dans la graiſſe, la douleur ceſſe, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne ſoupçonne pas qu'elle ſoit reſtée; mais au bout de quelques jours, & même de quelques ſemaines, il ſurvient de nouvelles douleurs, une inflammation, un accès, qu'il faut traiter par les émolliens & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, enſuite mal ſoigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. Quelquefois les verrues ſont la ſuite d'un vice particulier de la maſſe du ſang, & il en naît des quantités étonnantes; cela arrive à quelques enfants, depuis quatre juſqu'à dix ans, qui prennent trop de laitage; ils guériſſent par le changement de régime & les pilules N°. 18.

Plus souvent elles sont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques causes extérieures.

Dans le dernier cas, si elles incommodent par leur grosseur, par leur situation, par leur durée, on peut les détruire, 1°. En les liant avec une soie ou un fil ciré. 2°. En les coupant avec des ciseaux ou un bistouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachilon gommé, qui occasionne une petite suppuration destinée à détruire la racine de la verrue. 3°. En les desséchant par quelque application un peu corrosive, comme le lait de feuille de pourpier, de figuier, de chélidoine, de tithymale; mais, outre que ces sucs ne se trouvent qu'en été, les personnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir; ils pourroient leur occasionner une enflure considérable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très-bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac & du galbanum, qui pêtris ensemble & appliqués sur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un Chirurgien, & il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles; j'ai vu depuis peu de longs maux de doigts, ensuite d'une eau corrosive appliquée par un Charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux & sans danger.

Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, & qu'elles durent depuis quelque temps, ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les cors sont toujours l'effet des souliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérison consiste à les amollir par plusieurs bains de pieds chauds; à les couper, au sortir du bain, avec un canif ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues, & à appliquer dessus une feuille de joubarbe ou de lierre grim-

pant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut auſſi au lieu de ces feuilles, ſi l'on veut s'épargner la petite peine du panſement journalier, y appliquer une emplâtre de diachilon ſimple, ou de gomme ammoniac amollie dans le vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors, que d'éviter les cauſes qui les ont produits.

CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des ſecours prompts ; évanouiſſements, hémorragies, accès de convulſions, ſuffocations, ſuites de peur, maux produits par des vapeurs nuiſibles, poiſons, douleurs exceſſives.

Des Evanouiſſements.

§. 494. L'Evanouiſſement a pluſieurs degrés; le plus léger, dans lequel le malade ſe ſent toujours & entend, ſans pouvoir cependant parler, eſt ce qu'on appelle *défaillance*, accident très-fréquent chez les perſonnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entiérement le ſentiment & la connoiſſance, avec un affoibliſſement très-conſidérable du pouls, cet état s'appelle *ſyncope*, c'eſt le ſecond degré de l'évanouiſſement.

Si la ſyncope eſt telle que le pouls

soit entiérement éteint, la respiration insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide, ce dernier degré, qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphixie*.

Les évanouissements dépendent d'un grand nombre de causes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui sont, 1°. le trop de sang; 2°. le manque de sang & en général la foiblesse, 3°. les embarras dans l'estomac, 4°. les maux de nerfs, 5°. les passions, 6°. quelques maladies.

Des Evanouissements occasionnés par le trop de sang.

§. 495. Le trop de sang est souvent une cause d'évanouissement, & l'on juge qu'il dépend de cette cause quand il attaque les personnes sanguines, fortes, robustes, & qu'il les attaque sur-tout après quelque cause propre à augmenter tout-à-coup le mouvement du sang; comme des aliments ou des boissons échauffantes, vin, liqueurs, café; des boissons bues chaudes, comme

thé, méliſſe, &c. un long ſéjour au ſoleil, ou dans un endroit chaud; beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque paſſion. (1)

Dans ce cas, 1°. On fait flairer du vinaigre; on en lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiede, ſi on le peut. Les eaux ſpiritueuſes nuiſent dans cette eſpece.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On ſerre très-fortement les jarretieres au deſſus du genou, parce que par ce moyen on retient une plus grande quantité de ſang dans les jambes, & le cœur en eſt moins ſurchargé.

4°. Si la défaillance eſt opiniâtre, c'eſt-à-dire, dure plus d'un quart d'heure, ou s'il y a *ſyncope*, il faut faire une ſaignée au bras, qui ranime très-promptement.

5°. Après la ſaignée on fait très-bien

(1) Les évanouiſſements qui ſont produits par la trop grande abondance de ſang, s'annoncent toujours par une rougeur vive, & un gonflement du viſage. Ils font craindre une apoplexie ſanguine qu'on doit prévenir, auſſi-tôt que la cauſe eſt reconnue, en ſaignant, ſans différer, le malade du bras.

de donner un lavement, ensuite on laisse le malade tranquille, en lui faisant boire de demi-heure en demi-heure quelques tasses de thé de sureau avec un peu de sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissements qui dépendent de cette cause, sont fréquents, il faut, pour les éviter, suivre les conseils que j'indiquerai plus bas, §. 544, en parlant des personnes qui font trop de sang.

La même cause qui produit ces évanouissements, occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations, dans les mêmes circonstances, & souvent même les palpitations précédent ou suivent l'évanouissement.

Des Evanouissements occasionnés par la foiblesse.

§. 496. Si le trop de sang, qu'on peut envisager comme un excès de santé, produit des évanouissements, ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire, c'est-à-dire du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette espece arrive après de grandes hémorragies,

hémorragies, après des évacuations, ou promptes & excessives, comme au bout de quelques heures d'un *cholera-morbus*, §. 321, ou plus lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des sueurs excessives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiser, des veilles opiniâtres, un long dégoût, qui en privant des aliments nécessaires produit le même effet que des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces causes d'évanouissements par les remedes qui conviennent à chacune; ce détail seroit déplacé ici, mais les secours qui conviennent dans le temps de l'évanouissement, sont à peu près les mêmes pour tous les cas de cette classe, excepté pour celui qui suit les hémorragies, dont je parlerai plus bas, & l'on doit, 1°. étendre les malades sur un lit, où on les couvre, & on leur frotte avec de la flanelle chaude les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps, sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choses très-spiritueuses, comme l'eau des Car-

mes, celle de la Reine d'Hongrie, le sel d'Angleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des Carmes ou d'eau-de-vie, ou de quelque autre liqueur buvable mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique sur le creux de l'estomac un morceau de flanelle ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin échauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biscuit trempé dans le vin avec le sucre & la canelle.

7°. Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue pendant quelques jours à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une nourriture légere, mais cependant fortifiante, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque très-frais & très-peu cuits, des roties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouissements qui sont une suite de la saignée ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette classe.

Ceux qui surviennent après la saignée, sont ordinairement très-passagers, & finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit, & les personnes qui y sont sujettes, les préviennent en se faisant saigner couchées; s'il est un peu fort, du vinaigre senti & avalé avec un peu d'eau y remédie très-bien.

On trouvera §. 552, les moyens de remédier aux accidents qui sont une suite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des Evanouiſſemens occaſionnés par les embarras d'eſtomac.

§ 498. L'on a déjà vu §. 308, que les indigeſtions occaſionnoient des évanouiſſements, & ſi forts même qu'ils exigeoient des ſecours très-actifs, tels qu'un émétique. Quelquefois l'indigeſtion eſt moins l'effet de la quantité des aliments que de leur qualité ou de leur corruption; ainſi il y a quelques perſonnes que des œufs, du poiſſon, des écreviſſes, des aliments gras jettent dans un mal-aiſe & une angoiſſe très-ſouvent accompagnés d'évanouiſſements. On juge que l'évanouiſſement dépend de cette cauſe, quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ces cas ranimer les malades, comme dans les eſpeces précédentes, en leur faiſant ſentir quelque odeur forte, quelle qu'elle ſoit; mais l'eſſentiel c'eſt de leur faire avaler beaucoup de quelque boiſſon tiede qui noie ces matieres, en émouſſe l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomiſſe-

ment, ou les entraîne dans les boyaux.

Une légere infusion de camomilles, de thé, de sauge, de sureau, de chardon bénit, opérent à peu près avec la même efficacité; le chardon bénit & les camomilles opérent cependant plus sûrement le vomissement. L'eau tiede seule est très-bonne.

L'évanouissement finit ou au moins diminue beaucoup dès qu'on a commencé à vomir. Il arrive même souvent que la nature excite pendant l'évanouissement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans un anéantissement qui dure souvent assez longtemps, & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un mal-aise qu'on n'éprouve point dans les premieres especes.

Lorsque l'accès a fini, il faut se mettre pendant quelques jours à une diete très-légere, & prendre en même temps, le matin à jeun une prise de la poudre N°. 38, qui débarrasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre espece d'éva-

nouissement qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui est cependant très-différente de celle-ci, & qui demande des secours très-différents, c'est celle qui est produite par une grande sensibilité de cet organe, & une foiblesse générale.

Les personnes sujettes à ce mal sont des personnes valétudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même temps foible & très-sensible. La quantité d'aliments qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les éprouve; elles ont presque toujours un peu de mal-aise après le repas, s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelque aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelque émotion après le repas, que la saison soit défavorable, souvent même, sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le mal-aise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit; mais comme on se résout diffi-

cilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelque eau spiritueuse, en laver les tempes & les poignets, & en même temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espece d'évanouissement est plus souvent que les autres especes, suivie d'un peu de fievre.

Des Evanouissements qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette espece d'évanouissement est presqu'entiérement inconnue aux personnes auxquelles cet ouvrage est principalement destiné; mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne, & des personnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici, par maux de nerfs, que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps, ou des mouvements

irréguliers, c'eſt-à-dire, des mouvements ſans cauſe extérieure, au moins ſenſible, & ſans un acte de la volonté, ou des mouvements beaucoup plus conſidérables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impreſſion extérieure. C'eſt préciſément cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple *la mere;* & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ſes nerfs, aucune ou preſque aucune fonction ſur laquelle les nerfs n'influent, l'on comprend aiſément, que les *vapeurs* étant cet état qui réſulte de ce que les nerfs ont de faux mouvements, ſans cauſe évidente, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun ſymptome de maladies que les *vapeurs* ne puiſſent produire, & que ces ſymptomes, par-là même, doivent varier infiniment, ſuivant les branches des nerfs qui ſe dérangent; l'on comprend auſſi, pourquoi les vapeurs d'une perſonne ne reſſemblent ſouvent point à celles d'une autre; pourquoi les vapeurs d'un jour ne reſſemblent point chez la même perſonne à celle du lendemain; l'on comprend

comprend encore que les vapeurs ſont un mal très-réel, & que cette bizarrerie, dans les ſymptomes, qui étant incompréhenſible pour tous ceux qui ne ſont pas verſés dans la connoiſſance de l'économie animale, a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée plutôt que comme une maladie réelle; l'on comprend dis-je, que cette bizarrerie eſt un effet néceſſaire de la cauſe des vapeurs, & que l'on n'eſt pas plus maître de ne pas avoir des vapeurs, que de ne pas avoir un accès de fievre, ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du méchaniſme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occaſionne aux nerfs de l'eſtomac, irritation qui produit le ſpaſme de cet organe; ſi par une ſuite de ce vice des nerfs, qui conſtitue les vapeurs, ceux de l'eſtomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade ſera travaillé par de violents efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique.

Si un faux mouvement dans les nerfs, qui se distribuent dans le poumon, vient à resserrer les petites vésicules qui doivent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs, qui se distribuent à la peau, viennent par une suite de ces mouvements irréguliers à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêtera, les humeurs qui devoient s'évacuer par cette voie, se rejetteront ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très-fréquent chez les personnes à vapeur; ou sur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuse, souvent très-rebelle.

§. 502. Parmi les différents symptomes de cette maladie, les évanouissements ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'ils dépendent de cette cause, quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissements ne sont presque jamais dangereux, & n'ont presque besoin d'aucun secours; il faut mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable; c'est dans ces évanouissements que la fumée de cuir, de plume, de papier, réussit souvent très-bien.

§. 503. Ils sont souvent occasionnés parce que le malade a été un peu trop long-temps à jeun, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il est dans une chambre trop chaude, qu'il a vu trop de monde, qu'il a senti quelque odeur trop forte, qu'il est trop serré, que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement, en un mot par beaucoup de causes, presqu'insensibles pour des gens bien portants, mais qui opérent un effet très-violent sur ces personnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs consiste à être affecté beaucoup trop vivement, la force de la sensation n'est point proportionnée à celle de sa cause extérieure.

Quand on peut démêler quelle est celle de ces causes qui a occasionné

l'évanouissement, l'on sent qu'il convient d'y remédier en l'éloignant si elle subsiste encore.

Comme des causes aussi légeres peuvent produire ces évanouissements, il n'est pas surprenant qu'ils reviennent souvent. Le meilleur préservatif est de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement sort absolument de mon plan. Je me contente d'avertir les personnes qui y sont sujettes, que tous les remedes évacuants, saignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remedes rafraîchissants & relâchants, les sels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long sommeil, la vie sédentaire leur sont en général très-nuisibles; qu'il ne leur faut que des remedes qui fortifient sans échauffer; que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air sur-tout le matin, l'exercice sur-tout à cheval, la distraction & la sobriété sont les vrais remedes de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes, & les chagrins le perpétuent & rendent absolument inutiles tous les remedes.

Les Evanouiſſements produits par les paſſions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie exceſſive a tués ſur le champ ; mais ces cas ſont rares, & l'on ne demande pas ſouvent du ſecours pour les défaillances qu'elle procure. Il n'en eſt pas de même de la colere, du chagrin & de la peur. Je parlerai dans un article ſéparé de la peur, je dois dire un mot ici de la colere & du chagrin.

§. 505. Une colere exceſſive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil ; plus ſouvent ils jettent ſeulement dans la défaillance ; le chagrin ſur-tout produit cet effet, & il eſt très-commun de voir des perſonnes dans cet état tomber de défaillances en défaillances, pendant pluſieurs heures ; l'on ſent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de ſecours à donner : il eſt utile de leur faire ſentir du vinaigre, & de leur faire prendre fréquemment quelques taſſes d'une boiſſon chaude, légérement cordiale, comme de la méliſſe, ou de la limonnade faite

avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réussir le mieux, c'est une cuillerée à café d'un mêlange de trois parties de *liqueur minérale anodine d'*HOFFMAN, & d'une partie de *teinture spiritueuse de succin*, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, & l'on boit par dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espece par les nourritures; l'état physique dans lequel un violent chagrin met le corps, est de toutes les dispositions celle dans laquelle les aliments peuvent le plus nuire, & tant que la violence du saisissement dure, il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon ou quelques bouchées de rôtie.

§. 506. Quand la colere a été portée à un point si violent que la machine épuisée par cet effort tombe tout-à-coup dans un relâchement excessif, il survient quelquefois une défaillance & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tran-

quille, & de lui faire sentir du vinaigre; quand il est revenu, on lui fait boire beaucoup de limonade chaude, faite avec le jus de citron, le sucre & l'eau, & on lui donne des lavements N°. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paroîtroient indiquer un émétique; mais il faut bien se garder de l'employer, il pourroit avoir les suites les plus funestes; la limonade & les lavements dissipent ordinairement cet état; si le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit tout au plus ordonner le remede N°. 23, ou quelque prises du N°. 24.

Des Evanouissements qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouissements qui surviennent dans d'autres maladies, ne sont jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent la foiblesse, & que la foiblesse est un obstacle à la guérison.

Dans les commencements des maladies putrides, ils dénotent auſſi ſouvent un embarras d'eſtomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils ceſſent quand il eſt ſurvenu quelque évacuation par les vomiſſements ou par les ſelles.

Dans le commencement des fievres malignes ils annoncent toute la force de la malignité & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas le vinaigre extérieurement & intérieurement eſt le meilleur remede pendant l'accès, & enſuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouiſſements qui ſurviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, ſe guériſſent comme ceux qui dépendent de la foibleſſe, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§. 509. Les perſonnes qui ont un abcès dans le corps ſont ſujettes à évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre, mais ſouvent un de ces évanouiſſements devient mortel.

§. 510. Il arrive à pluſieurs perſonnes d'avoir un évanouiſſement plus

ou moins fort à la fin d'un violent accès de fievre ou de chaque redoublement dans les fievres continues, ce qui prouve toujours que la fievre a été très-forte, l'évanouiſſement étant l'effet du relâchement qui ſuccede à une forte tenſion. Une ou deux cuillerées d'un vin blanc léger, mêlées a autant d'eau, ſont le ſeul ſecours néceſſaire.

§. 511. Les perſonnes qui ſont ſujettes à de fréquents évanouiſſements, ne doivent rien négliger pour en connoître la cauſe, & pour la détruire quand ils la connoiſſent, parce que l'effet des évanouiſſements eſt toujours nuiſible, excepté dans quelques fievres dans leſquelles il paroît décider les criſes.

Tout évanouiſſement laiſſe dans le mal-aiſe & dans la foibleſſe, les ſecrétions ſe ſuſpendent, les humeurs croupiſſent, il ſe forme des engorgements, & ſi le mouvement du ſang s'arrête tout-à-fait, ou ſe rallentit conſidérablement, il ſe forme dans le cœur & dans les gros vaiſſeaux, des polypes, ſouvent incurables, dont les ſuites ſont terribles, & qui quelquefois occaſion-

nent des anévrifmes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoiſſes.

Les évanouiſſements qui attaquent les vieillards, ſans cauſe manifeſte, ſont d'un fâcheux augure.

Des Hémorragies.

§. 512. Les hémorragies du nez, qui ſurviennent dans les fievres inflammatoires, ſont ordinairement une criſe favorable, qu'il faut bien ſe garder d'arrêter, à moins qu'elle ne devînt exceſſive, & ne fît craindre pour la vie du malade.

Dans les ſujets bien portants, comme elles ne ſurviennent preſque jamais que quand il y a une ſurabondance de ſang, il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt, il ſeroit à craindre qu'il ne ſe formât des engorgements ſanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il ſurvient un évanouiſſement après qu'il s'eſt écoulé une médiocre quantité de ſang; cet évanouiſſement arrête l'hémorragie, & ſe diſſipe ſans autre ſecours que l'odeur

du vinaigre, mais d'autres fois il survient défaillances sur défaillances, sans que le sang s'arrête, il y a même de légers mouvements convulsifs, du délire, alors il faut nécessairement arrêter l'écoulement; & même, sans attendre ces symptomes violents, voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non. " Tandis que le pouls „ est encore assez plein, que la chaleur „ du corps reste égale par-tout, jus- „ qu'aux extrêmités, & que le visage „ & les levres sont colorés de rouge, „ on n'a rien à redouter de l'hémor- „ ragie, fût-elle même violente.

„ Mais lorsque le pouls commence „ à être tremblant, lorsque le visage „ & les levres sont pâles, que le ma- „ lade se plaint de mal de cœur, il „ faut arrêter l'écoulement du sang. „

Et comme les remedes n'agissent pas sur le champ, il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt, que d'attendre un peu trop tard.

§. 513. 1°. On applique les bandes aux bras, dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée, & au bas des cuisses dans l'endroit où l'on

met la jarretiere, & on les ſerre fortement, afin d'arrêter le ſang dans les extrêmités.

2°. Pour augmenter cet effet, on fait tremper les jambes dans l'eau tiede juſqu'au genou; en relâchant les vaiſſeaux des jambes, elle fait qu'ils ſe dilatent, & reçoivent par-là même plus de ſang. Si l'eau étoit froide, elle renverroit le ſang à la tête; ſi elle étoit chaude, elle en augmenteroit le mouvement, donneroit plus de vîteſſe au pouls, & animeroit l'hémorragie.

Quand l'hémorragie eſt arrêtée, on peut un peu relâcher les ligatures, ou en défaire une tout-à-fait, & laiſſer les autres encore une heure ou deux ſans y toucher, mais il faut bien ſe garder de les deſſerrer tout à-fait, toutes à la fois.

3°. On fait prendre toutes les demi-heures, ſept ou huit grains de nitre & une cuillerée de vinaigre dans un demi-verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc, dans deux cuillerées à ſoupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie,

ou de brins de fin linge, qu'on introduit dans le nez, d'abord horizontalement, qu'on releve enſuite & qu'on porte auſſi haut qu'il eſt poſſible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remede ne réuſſit pas, la *liqueur minérale anodine* d'Hoffman, employée de la même façon, réuſſit à coup ſûr; & dans les campagnes où l'on n'a ſouvent ni l'un, ni l'autre de ces remedes, de l'eau de vie, & même de l'eſprit de vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réuſſiſſent très-bien, & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut auſſi ſe ſervir du remede N°. 67. dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre, & qu'on porte, auſſi haut qu'il eſt poſſible, dans les narines, au bout d'une tente de charpie, qui s'en charge très-aiſément, ou dans un canon de plume, qu'on remplit de cette poudre, on le porte fort haut, & on ſouffle enſuite fortement par le bout extérieur; mais la premiere méthode eſt à préférer.

5°. Quand le ſang eſt arrêté, on laiſſe le malade dans un grand repos, & on ſe garde bien de retirer la tente qui eſt reſtée dans le nez, ou de

détacher les caillots de sang figé qui le rempliſſent, ce détachement ſe fait peu à peu, & la tente ne reſſort ſouvent qu'au bout de pluſieurs jours.

§. 514. Je ne parle point de la ſaignée, parce que je la crois inutile, & que ſi quelquefois elle arrête le ſang, d'autres fois elle l'anime; (1) ni des anodins, dont l'effet eſt conſtamment de déterminer plus de ſang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque, ne doivent jamais être employées, elles ont quelquefois produit les accidents les plus fâcheux. (2)

Dans toutes les hémorragies le repos, les ligatures, & l'uſage des boiſſons, N°. 2 ou 4, ſont très-utiles.

§. 515. Les perſonnes ſujettes aux fréquentes hémorragies doivent ſe conduire de la façon preſcrite dans le

(1) La ſaignée a quelquefois réuſſi à arrêter l'hémorragie, en faiſant tomber, plus promptement le malade dans une défaillance qui facilite la formation du caillot, qui ferme le vaiſſeau ouvert. Mais on ne doit pas la faire, lorſque le malade eſt déjà épuiſé par la perte du ſang; & il faut d'ailleurs éviter, autant qu'on le peut, de guérir un mal par un autre.

(2) L'application de l'eau fraîche, de l'oxycrat, ou même du vinaigre très-froid ſur toute la tête & particuliérement ſur le front, nous paroît un très-bon ſecours, lorſque l'hémorragie n'eſt plus un effort ſalutaire de la nature. Un lavepied tiede, fait dans le même temps, en augmentera l'utilité.

Chapitre suivant, §. 544, peu souper, éviter toutes les choses âcres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très-légérement.

Quand on a été sujet pendant long-temps à des hémorragies, si elles finissent, il faut diminuer ses aliments, se faire de temps en temps une saignée, & prendre quelques laxatifs, sur-tout le N°. 24, & souvent, le soir, du nitre.

Des accès de Convulsions.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses, elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès, il y a très-peu de remedes à tenter.

Rien n'abrege, ni ne diminue même, un accès d'épilepsie, ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remedes aigrissent le mal; mais l'on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violents, il est aussi

utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le col si gonflé, le visage si rouge, qu'on a lieu de craindre une apoplexie qu'il faut prévenir par une saignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un service essentiel aux infortunés qui en sont les victimes, que de les avertir combien il est dangereux, pour eux de se livrer à faire aveuglément tous les remedes qu'on leur conseille; s'il y a une maladie dont le traitement soit délicat, c'est celle-ci; il y en a quelques especes qui sont incurables, celles mêmes qui sont guérissables, demandent tous les soins des Médecins les plus éclairés, & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remede, sont des ignorants ou des imposteurs, souvent tous les deux à la fois.

§. 517.

§. 517. Les accès de convulsions simples, non épileptiques, sont souvent fort longs, & continuent presque sans interruptions, pendant des jours & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause, mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès; les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité, que les remedes qui passent pour les mieux indiqués, redoublent souvent l'orage au lieu de l'appaiser.

Des boissons aqueuses légérement aromatiques sont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la mélisse, du tilleul, du Sureau; quelquefois une tisane de réglisse réussit mieux que rien autre.

Des accès de suffocation.

§. 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent tout-à-coup une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendent presque toujours ou d'un spasme dans les nerfs des

véſicules du poumon, ou d'un engorgement de cette même partie, produit par des humeurs viſqueuſes.

La ſuffocation qui dépend d'un ſpaſme n'eſt pas dangereuſe, elle ſe diſſipe d'elle-même, ou l'on peut la traiter comme les évanouiſſements qui dépendent de la même cauſe; voyez §. 502.

§. 519. On connoît que la ſuffocation dépend d'un engorgement ſanguin, quand elle attaque des perſonnes fortes, vigoureuſes, ſanguines, qui mangent beaucoup, qui prennent des aliments ſucculents, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent ſouvent; quand elle attaque après quelque cauſe d'échauffement; quand le pouls eſt plein, fort, le viſage rouge.

On la guérit 1°. par la ſaignée du bras très-abondante & réitérée s'il eſt beſoin.

2°. Par des lavements.

3°. Par beaucoup de tiſane N°. 1, à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre reſpirée continuellement; voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humeurs visqueuses sur le poumon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposés au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, dégoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent de midi; quand le pouls est mol & petit, le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'est 1°. de donner toutes les demi-heures, une demi-tasse de la potion N°. 8, si on peut l'avoir d'abord; 2°. de faire boire abondamment de la boisson N°. 12; 3°. d'appliquer aux gras de jambe deux forts vésicatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée de sept ou huit onces, est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit auſſi quelquefois de très-grands effets.

Les malades ſont ordinairement ſoulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, (1) quelquefois même un peu vomir.

Le remede N°. 25, dont on donne une priſe de deux en deux heures, avec une taſſe de la tiſane N°. 12, réuſſit ſouvent très-bien. (2)

Si l'on n'avoit ni ce remede, ni celui du No. 8, ce qui peut ſouvent arriver, dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer ou de marbre, verſer deſſus un

(1) Lorſque l'abondance & la tenacité des crachats que le malade ne peut rendre, ſont les cauſes de l'oppreſſion, & lorſque le malade eſt d'un tempérament phlegmatique, nous avons employé pluſieurs fois avec beaucoup de ſuccès un bol expectorant, préparé avec dix ou quinze grains de gomme ammoniac en poudre, & ſuffiſamment de vinaigre ſcillitique pour former le bol que le malade prend tout à la fois. Dans les tempéraments ſecs, ſanguins, vifs, qui ſont oppreſſés par le rétreciſſement de la poitrine, la vivacité de la circulation & le reſſerrement ſpaſmodique de tous les vaiſſeaux, ce médicament ſeroit nuiſible. Les calmants au contraire réuſſiront.

(2) La doſe du kermès minéral, portée par la formule Numero 25, nous paroît bien foible, nous croyons qu'on ne doit pas craindre de donner aux adultes ce remede à une doſe double & même quadruple, pourvu qu'on s'arrête, lorſque le malade en aura pris environ huit grains. On ne doit pas héſiter de le donner de bonne heure dans les accès de ſuffocation qui dépendent en partie de l'engorgement glaireux de l'eſtomac, & des indigeſtions qui ont précédé,

verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mêlange dont j'ai observé l'efficacité d'une façon sensible.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge, mais sur-tout chez les enfants.

Les effets généraux de la peur sont de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur; delà la suppression de la transpiration, le saisissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse, quand le cœur & le poumon sont surchargés de sang, quelquefois même les évanouissements, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissements, les rêveries, une espece de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfants quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les

convulsions, & l'épilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepsies non natives en dépendent, & l'on ne sauroit trop inculquer aux enfants de ne jamais se faire réciproquement peur; les maîtres d'école devroient les avertir sérieusement sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux; il en résulte des diarrhées très-longues & très-opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, à rappeller la transpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraîche, mais quand la frayeur est considérable, cette méthode est pernicieuse, & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille; ne laisser avec eux que très-peu de personnes, qui leur soient très-familieres; leur donner quelques tasses de boisson chaude, sur-tout de tilleul & de mélisse; leur mettre les jambes dans un bain tiede, dans lequel

on les laisse une heure, s'il est possible, en les leur frottant de temps en temps, & en leur donnant tous les demi-quarts d'heure une petite tasse de ces boissons. Quand le calme est un peu revenu, que la peau est généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment transpirer ; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en les mettant au lit, avec une tasse de ces mêmes boissons, ou, ce qui est plus sûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SIDENHAM ; (voyez table des remedes N°. 44 ;) ou, s'il manque, une prise de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfants ne paroissent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur se renouvelle pendant le sommeil, & n'en a que plus de force ; il faut alors mettre en pratique les conseils que je viens de donner, quelques soirs de suite, avant que de les coucher.

Souvent la peur se renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent ; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai dissipé par ces mêmes secours les tristes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle est ordinairement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continuel.

Tous les remedes violents rendent incurables les maladies qui sont une suite de la peur; une assez fréquente, c'est une obstruction au foie, qui produit une jauniſſe.

Des accidents produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'année qu'il ne périsse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise, & par celle du vin.

Ces accidents produits par le charbon ont lieu quand on brûle de la braise & sur-tout du charbon dans une chambre fermée, ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulfureuse, développée en brûlant, se repand dans

dans la chambre, & ceux qui y ſont, ſentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foibleſſe & un engourdiſſement ſingulier, un délire, des convulſions, un tremblement, & s'ils n'ont pas la préſence d'eſprit ou la force de ſe retirer, ils périſſent aſſez promptement.

J'ai vu une femme qui eut pendant deux jours des tournoiements de tête & des vomiſſements preſque continuels, pour avoir été moins de ſix minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouvertes, avec un réchaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri ſi tout eût été fermé.

Cette vapeur eſt narcotique, » & » elle tue en produiſant une affection » ſoporeuſe ou apoplectique, mêlée » cependant de quelque choſe de con- » vulſif, comme le prouve aſſez la » clôture de la bouche & le ſerrement » des mâchoires.

L'état du cerveau dans les cadavres démontre que c'eſt d'apoplexie que l'on meurt; il eſt cependant vraiſemblable que quelquefois la ſuffocation a auſſi

part à la mort, puiſque l'on a trouvé le poumon engorgé de ſang & livide. (1)

L'on a auſſi obſervé dans quelques ſujets, » que les malades attaqués de la » vapeur du charbon ont ordinaire- » ment tout le corps d'un tiers plus » gros que dans l'état naturel ; le » viſage, le col & les bras ſont gon- » flés comme s'ils avoient été ſoufflés, » & la machine ſemble dans un état de » violence qu'auroit éprouvé quel- » qu'un qu'on auroit étranglé & qui » auroit long-temps combattu avant » que de ſuccomber. »

§. 525. Les perſonnes qui ſentent le danger & qui ſe retirent à temps, ſont ſoulagées ordinairement dès qu'elles ſont au grand air, ou s'il leur reſte du mal aiſe, un peu d'eau & de vinaigre ou de la limonnade, bus chauds, les ſoulagent aſſez promptement. Quand on a perdu le ſentiment & la connoiſſance, & que le pouls eſt preſque inſenſible, s'il y a quelques moyens de

(1) Les cadavres de ceux qui ſont morts par l'effet de la vapeur du charbon, préſentent conſtamment les vaiſſeaux du cerveau très-engorgés de ſang. L'état varié du poumon & les ſymptomes qui précédent la mort, prouvent que la cauſe du mal ne réſide pas dans ce dernier viſcere.

tanimer le malade, ils consistent 1°. A l'exposer dans un air très-pur & frais.

2°. A lui faire respirer quelque odeur très-pénétrante qui le ramene un peu, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre.

3°. A lui faire une saignée au bras. (1)

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiede, & à les bien frotter. (2)

5°. A lui faire boire beaucoup de limonnade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavements âcres.

Comme il est démontré qu'il y a du spasme, on s'est bien trouvé de quelques remedes antispasmodiques, comme la *liqueur minérale anodine d'*HOFFMAN; l'on a même donné de l'opium avec succès, mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas. (3)

(1) Nous préférerions qu'elle fût faite à la jugulaire.

(2) Pendant qu'on lavera les jambes dans de l'eau tiede, on appliquera de la glace pilée, entre deux linges sur toute la tête.

(3) Il nous semble que l'opium & tous les narcotiques, doivent dans tous ces cas augmenter le mal. Nous nous persuadons que si l'on les a employés sans que le malade soit mort, loin de leur attribuer la gloire d'avoir guéri, on doit les compter pour une des causes de maladie qu'on a eu à vaincre par d'autres remedes.

L'émétique est nuisible, & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on se trompe en croyant qu'il suffit d'avoir laissé brûler un moment le charbon en plein air ou sous une cheminée, pour que le danger de la vapeur soit passé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne se sont jamais réveillés est si grand & si généralement connu, qu'il est étonnant comment on se livre encore à cette malheureuse habitude.

§. 526. Les boulangers qui font de la braise, en ont souvent de grandes quantités dans leurs caves, & souvent la vapeur dont cette cave est pleine, les saisit au moment où ils y entrent; ils tombent sans sentiments & périssent si on ne les retire pas assez tôt pour leur donner les secours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces sortes » d'accidents, c'est en descendant dans » la cave, d'y jeter du papier ou de » la paille enflammée; s'ils brûlent » tout-à-fait, on n'a rien à craindre

» de la vapeur ; quand ils s'éteignent, » il ne faut point entrer dans la cave ; » mais on met à la porte, après avoir » ouvert le soupirail, une botte de » paille qu'on allume & qui sert comme » de ventouse pour attirer avec force » l'air extérieur ; on essaie de nouveau » si le papier brûle, & s'il ne brûle » pas, on renouvelle la paille allumée.

§. 527 Le charbon du bois brûlé à feu ouvert n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le charbon proprement dit, dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant, par les moyens en usage pour cela, on a concentré toute la partie sulfurée qui en fait le danger, mais il n'est cependant pas dénué de tout principe nuisible, sans quoi il ne seroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jeter du sel sur les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce soufre narcotique & mortel, a un certain degré d'utilité, mais ne suffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidents

sont passés, qu'il ne reste que de la foiblesse, de l'étourdissement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonnade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment une demi-tasse avec un peu de croûte de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, , comme la biere, le cidre, &c. a quelque chose de vénéneux qui tue tout comme la vapeur du charbon, & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave où il y a beaucoup de vin en fermentation, si elle a été fermée pendant plusieurs heures; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en y entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidents, il ne faut pas exposer successivement des hommes à aller périr en voulant retirer les premiers qui sont tombés, mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil; ensuite on peut hazarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés ſont dehors, il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'eſprit volatil de ſel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte ſaignée dégagea entiérement, qui étoit ſi inſenſible, qu'il ne s'apperçut qu'au bout de pluſieurs heures d'une très-grande plaie que lui avoit fait, depuis le milieu du bras juſque ſous l'aiſſelle, un crochet deſtiné à ſecourir dans les incendies, dont on s'étoit ſervi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des ſouterreins fermés de très-long-temps, quand on cure des puits profonds qui ne l'avoient pas été depuis pluſieurs années, les vapeurs qui en exhalent, produiſent ſur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes ſecours. On les purifie en y faiſant brûler du ſoufre & du nitre, ou, ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, ſur-tout quand on les

éteint, opérent comme les autres vapeurs, moins fortement à la vérité & moins promptement; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée des lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernieres fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui portée au poumon avec l'air, les empêche de respirer; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525. La vapeur du vinaigre est très-utile.

Des Poisons.

§. 532. Il y a un très-grand nombre de poisons dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remedes différents; mais l'arsenic & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidents dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive âcrete, qui ronge & qui enflamme, que l'arsenic

tue avec une inflammation prodigieuſe, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'eſtomac, les boyaux, des vomiſſements affreux & ſouvent ſanglants, des ſelles ſanglantes, des convulſions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remedes c'eſt d'avaler des torrents de lait, ou, ſi l'on n'en a pas, d'eau tiede; ce n'eſt que la quantité prodigieuſe de liquide qui peut ſauver. Si l'on ſoupçonne d'abord la cauſe du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiede, on peut exciter le vomiſſement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume; quand le poiſon a déjà enflammé l'eſtomac & les inteſtins, il ne faut pas eſpérer qu'il reſſorte par les vomiſſements. Tout ce qui eſt émollient, les décoctions de farine, d'orge, de grus, d'althæa, le beurre, l'huile conviennent auſſi.

Dès que les douleurs ſe répandent dans le ventre, & que les boyaux paroiſſent attaqués, il faut multiplier les lavements de lait.

Si au commencement du mal, le malade a le pouls fort, une saignée abondante est très-utile, parce qu'elle ralentit les progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a réchappé à la premiere fureur du mal, on reste ordinairement dans un état de langueur pendant long-temps, quelquefois même le reste de sa vie; le plus sûr moyen de prévenir ce malheur, c'est de vivre, pendant quelques mois, uniquement de lait & de quelques œufs frais sortant du ventre de la poule, délayés dans le lait sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occasionnent le plus fréquemment des accidents, sont quelques especes de ciguë, soit l'herbe, soit la racine, les fruits de la belle-dame, (*bella dona*) que les enfants mangent comme des cérises, les champignons, la graine de *datura*, ou pomme épineuse, &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plutôt narcotique qu'âcre; les vertiges, les défaillances, les envies de vomir, les vomissements mêmes, sont les premiers accidents qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur le champ beaucoup d'eau tiede, légérement salée ou sucrée, & faire vomir, aussi promptement qu'il est possible, avec les remedes N°. 34 ou 35, ou, si on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la dose d'une cuillerée à café dans de l'eau tiede, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement, on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou sucrée, avec une assez grande quantité de vinaigre, qui est le vrai spécifique de ces poisons, & l'on évacue les intestins par quelques lavements.

Trentre-sept soldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine *d'œnanthe*, ou *ciguë filipendule*, furent tous très-malades, & l'émétique N°. 34, joint aux lavements & à la quantité de boisson, les sauva tous, excepté un seul qui périt avant qu'on eût pu le secourir.

§. 535. Si par imprudence, par mépriſe, par ignorance, ou par mauvais dessein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelque préparation dans lesquelles il entre, comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. il fau-

droit, sur le champ, faire une saignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie sanguine (voyez §. 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une, faire respirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau. (1) (2)

Des douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques personnes valétudinaires sont sujettes habituellement, l'expérience leur a appris ce qui les soulage le plus ; mais quand une personne saine & bien portante, se trouve tout-à-coup attaquée de quelque douleur excessive, dans quelque partie du corps que ce soit, sans en connoître la nature ni la cause, l'on

(1) L'émétique, Numéro 34, est encore dans ce cas, le meilleur & le plus prompt remede. La secousse qu'il procure, tire de l'assoupissement, excite la nature à faire des efforts contre le poison qui l'accable, & à s'en débarrasser par la voie la plus courte.

(2) Les émétiques antimoniaux donnés à trop haute dose, sont de violents poisons, qui ont procuré la mort de plus d'une personne. L'esprit de vitriol en est le remede spécifique. On en donnera souvent, dans ce cas, quelques gouttes mêlées à un gobelet d'eau fraîche.

peut en attendant qu'on ait consulté, 1°. faire une saignée, qui, en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque temps, toutes les douleurs; on peut même la réitérer, si, sans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal. (1)

2°. L'on doit boire très-abondamment de quelque boisson très-adoucissante, comme la tisane N°. 2, les laits d'amande N°. 4, de l'eau tiede avec un quart ou une cinquieme partie de lait.

3°. Il faut prendre plusieurs lavements émollients.

4°. On couvre toute la partie, & les parties voisines, avec des cataplasmes, ou des fomentations émollientes N°. 9.

5°. Il faut mettre dans un bain tiede.

6°. Si après tous ces secours la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein ni dur, il faudroit

(1) La saignée nous paroît convenir, si le malade est jeune, sanguin; si la douleur qu'il éprouve est accompagnée de chaleur dans la peau, de force & de fréquence dans le pouls. Mais dans l'enfance & dans la vieillesse, ou lorsque toutes ces circonstances ne se rencontrent pas, on ne doit pas s'y décider sans l'avis d'une personne éclairée.

donner une once de ſirop de pavot blanc, ou ſeize gouttes de laudanum liquide ; & quand on n'a pas ces deux remedes, on jette une quartette d'eau bouillante ſur trois ou quatre têtes de pavot, ſechées avec leurs graines ſans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§. 537. Les perſonnes ſujettes à de fréquentes douleurs, ſur-tout à de violents maux de tête, doivent renoncer au vin ; cette privation eſt ſouvent le ſeul moyen qui puiſſe les guérir ; & l'on ſe trompe très ſouvent, en croyant qu'il eſt néceſſaire aux perſonnes qui ont l'eſtomac mauvais.

CHAPITRE XXXII.

Des remedes de précaution.

§. 538. J'Ai indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques observations sur l'usage des principaux remedes qu'on emploie comme des préservatifs généraux, assez régulièrement dans de certains temps, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifférente que l'usage des remedes; il est ridicule, dangereux, criminel même de les négliger, quand ils sont nécessaires; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remede pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occasionneroit dans peu une maladie, l'a souvent prévenue; mais ce même remede, donné à une personne bien portante, s'il ne

la rend pas malade d'abord, lui laiſſe au moins plus de diſpoſitions aux maladies; & l'on n'a que trop d'exemples de gens, qui, ayant malheureuſement du goût pour les remedes, ont ruiné leur ſanté, quelque robuſte qu'elle fût, par l'abus de ces dons, que la Providence a fait aux hommes pour la rétablir; abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la ſanté, fait que dans la maladie, ce corps, à qui les remedes ſont devenus familiers, n'en reſſent preſque plus les effets, & eſt privé par-là du ſecours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit ſervi que dans le beſoin.

De la Saignée.

§. 539. La ſaignée n'eſt néceſſaire que dans quatre cas; 1°. Quand il y a trop de ſang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il eſt ſurvenu, ou qu'il va ſurvenir dans le corps quelque cauſe qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelqu'autre accident, ſi l'on ne relâchoit pas les vaiſſeaux par la ſaignée. C'eſt pour cela qu'on ſaigne après les plaies, les contuſions; qu'on ſaigne

saigne une femme grosse, si elle a une toux violente; qu'on saigne, par précaution, dans plusieurs autres cas. 4°. Quelquefois pour appaiser une douleur excessive, qui ne dépend point cependant de trop de sang, ou d'un sang enflammé, mais qu'on calme un peu par la saignée, afin d'avoir le temps de détruire la cause par d'autres remedes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernieres raisons dans les premieres, on peut établir, que le trop de sang, & un sang enflammé, sont les deux seules causes nécessaires de la saignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du sang, par les symptomes qui accompagnent les maladies que cette cause produit; j'en ai parlé, & j'ai en même temps déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symptomes qui font connoître qu'on a trop de sang.

C'est 1°. le genre de vie qu'on mene. Si l'on mange beaucoup, si l'on mange des aliments succulents, & sur-tout beaucoup de viandes, si l'on boit des vins nourrissants, si en même temps l'on

digere bien, ſi l'on ſe donne peu de mouvement, ſi l'on dort beaucoup, ſi l'on n'eſt ſujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de ſang. L'on voit que toutes ces cauſes ſe trouvent rarement chez le payſan, ſi l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques ſemaines de l'hiver, qui peut effectivement contribuer à former plus de ſang qu'à l'ordinaire. Il ne vit, le plus ſouvent, que de pain, de végétaux, & d'eau; choſes peu nourriſſantes, puiſqu'une livre de pain ne fait peut-être pas plus de ſang, chez la même perſonne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établiſſe le contraire. 2°. La ceſſation de quelque hémorragie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort; des veines bien marquées dans un ſujet qui n'eſt pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint aſſez rouge. 5°. Un engourdiſſement extraordinaire; un ſommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire; une facilité, non accoutumée, à ſe laſſer après quelque mouvement ou quelque travail; un peu

d'oppreſſion en marchant. 6°. Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légere défaillance, ſur-tout quand on eſt dans des endroits chauds, ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7°. Des vertiges, ſur-tout quand on baiſſe & qu'on releve tout-à-coup la tête, & après le ſommeil. 8°. Des maux de tête fréquents auxquels on n'eſt point ſujet, & qui ne paroiſſent point dépendre du dérangement des digeſtions. 9°. Un ſentiment de chaleur, aſſez généralement répandu par tout le corps. 10°. Une eſpece de démangeaiſon piquante & générale dès qu'on a eu un peu chaud. 11°. Des hémorragies fréquentes & qui ſoulagent.

Mais il faut bien ſe garder de décider ſur un ſeul de ces ſymptomes; il faut le concours de pluſieurs, & s'aſſurer qu'ils ne dépendent point de quelque cauſe très-différente, & toute oppoſée au trop de ſang.

Quand, par ces ſymptomes, on s'eſt aſſuré que ce trop exiſte réellement, on fait alors, avec grand ſuccès, une ſaignée ou même deux.

Il eſt égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonſtances ne ſe trouvent pas, la ſaignée n'eſt pas néceſſaire ; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas ſuivants, à moins qu'il n'y ait des raiſons particulieres, très-fortes, dont les ſeuls Médecins peuvent juger.

1°. Quand on eſt dans un âge très-avancé, ou dans la premiere enfance. 2°. Quand la perſonne eſt naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3°. Quand le pouls eſt petit, mol, foible, intermittent, que la peau eſt pâle. 4°. Quand les extrêmités du corps ſont ſouvent froides, & enflées avec molleſſe. 5°. Quand on mange peu depuis long-temps, ou des aliments peu ſucculents, & qu'on diſſipe beaucoup. 6°. Quand on a depuis long-temps l'eſtomac dérangé, que la digeſtion ſe fait mal, que par-là même il ſe forme peu de ſang. 7°. Quand on a quelque évacuation conſidérable, par des hémorragies quelconques, ou la diarrhée, les urines,

les ſueurs. Quand les criſes d'une maladie ſont déjà faites par quelqu'une de ces voies. 8°. Quand on eſt dès long-temps dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obſtructions qui empêchent la formation du ſang. 9°. Quand on eſt épuiſé, quelle qu'en ſoit la cauſe. 10°. Quand le ſang eſt pâle & diſſous.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquents, une ſeule ſaignée jette ſouvent dans un état abſolument incurable, & les maux qu'elle fait ne ſe réparent point. Il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce ſoit, quelque robuſte que ſoit le ſujet, ſi la ſaignée n'eſt pas néceſſaire, elle nuit. Les ſaignées réitérées affoibliſſent, énervent, vieilliſſent, diminuent la force de la circulation, & par-là engraiſſent d'abord, enſuite en affoibliſſant trop & en détruiſant enfin les digeſtions, jettent dans l'hydropiſie. Elles dérangent la tranſpiration, & par-là rendent catharreux. Elles affoibliſſent le genre nerveux, & par-là rendent ſujets aux

vapeurs, à l'hypocondrie, à tous les maux des nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée; au contraire, quand elle n'est pas assez considérable pour affoiblir sensiblement, elle paroît donner du bien-être : mais, je le répéte, il n'en est pas moins vrai que quand elle n'est pas nécessaire, elle est nuisible, & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de sang, c'est-à-dire, l'on est plus pesant qu'auparavant, & qu'ainsi le sang est bien vîte réparé. Le fait est vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la saignée, dépose contre elle; c'est une preuve que les évacuations naturelles se sont moins bien faites, & qu'il est resté dans le corps des humeurs qui devoient en sortir. L'on a bien la même quantité de sang & au-delà, mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé, & cela est si vrai, que, si la chose étoit autrement, si quelques jours après la saignée on avoit une plus grosse quantité de sang semblable, on pourroit démontrer que

quelques saignées jetteroient nécessairement un homme robuste dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de sang qu'on doit tirer dans une saignée de précaution, à un homme fait, est de dix onces.

§. 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang, doivent éviter avec soin toutes les causes qui peuvent l'augmenter; (voyez §. 540, N°. 1;) & quand elles sentent que le mal commence, elles doivent se mettre à une diete très-frugale, de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tiedes, faire usage, soir & matin, de la poudre N°. 20; boire de la tisane N°. 1; peu dormir; prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront se passer de la saignée, ou, si elles sont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une saignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déjà invétérée.

§ 545. L'on voit en frémissant, que quelques personnes sont saignées dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours; d'autres, quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent à coup sûr toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien, & si le malade en réchappe, on doit admirer les ressources de la nature, qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple est persuadé que la premiere saignée sauve la vie; mais pour se convaincre de la fausseté de ce préjugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra malheureusement tous les jours le contraire, & plusieurs personnes mourir après la premiere saignée qu'on leur fait. Si ce principe étoit vrai, il seroit impossible que personne mourût de sa premiere maladie, ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention, parce qu'elle a des influences fâcheuses; la foi qu'on a à cette saignée, fait qu'on la veut garder pour les grands dangers, & on la differe tant que le malade n'est pas fort mal, dans l'espérance que si l'on peut

peut s'en passer, on la conservera pour une autre occasion. Cependant le mal empire, on saigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades qu'on a laissé mourir afin de réserver la premiere saignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la premiere saignée & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne au malade une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des Purgations.

§. 547. L'on purge ou par le vomissement ou par les selles, & cette derniere voie est beaucoup plus naturelle que la premiere, qui ne se fait que par un mouvement violent & contre nature. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement, mais excepté ces cas-là, (j'en ai déjà indiqué quelques-uns,) il faut se contenter des remedes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes qui font connoître qu'on a besoin de purger, sont, 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, sur-tout un goût amer; la langue & les dents sales, des rapports

désagréables, des vents, des gonflements.

2°. Un manque d'appetit qui s'accroît peu-à-peu, sans fievre, & qui dégénere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reste du jour, supposé qu'elles ne dépendent point d'une grossesse ou de quelque autre maladie dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles.

4°. Des vomissements de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaise humeur, de tristesse.

7°. Des maux d'estomac, souvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des assoupissements qui augmentent après le repas.

8° Des coliques, de l'irrégularité dans les selles, qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces symptomes ou quelques-uns de ces symptomes font connoître le besoin de purger chez une personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas,) on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomissements mêmes, la tristesse indiquent que la cause du mal est dans l'estomac, & qu'un remede émétique sera utile; mais quand ces accidents n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs qui sont particuliérement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la pesanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger ni donner l'émétique, 1°. Toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a une sécheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fievre. 3°. Quand la nature est

occupée de quelque autre évacuation salutaire ; ainsi on ne purge point pendant des sueurs critiques, pendant les regles, pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obstructions invétérées, que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans l'esquels on peut purger & non pas faire vomir. Ces cas sont (1) 1°. une grande quantité de sang, (voyez §. 540.) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se rempliſſant extrêmement de sang, pourroient se rompre, ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point (2) 2°. par la

(1) Nous avons souvent vu l'émétique Numero 35, rendre les plus grands services aux femmes qui avoient des pertes blanches ou rouges, lorsqu'elles n'étoient pas entiérement affoiblies, & lorsque leur estomac rempli de glaires & de matieres bilieuses, annonçoit son malaise par des nausées, des aigreurs, l'amertume de la bouche, l'état de la langue, &c. Nous croyons avec M. Tissot, qu'il doit nuire dans les autres cas.

(2) L'expérience beaucoup trop multipliée à Lyon, a prouvé que quoique l'abus des émétiques donnés aux femmes enceintes, soit très-nuisible a la mere & à l'enfant, on peut cependant quelquefois sans danger,

même raiſon, l'ordonner à ceux qui ſont ſujets à des ſaignements de nez, à des crachements ou à des vomiſſements de ſang; aux femmes qui ont des pertes, à celles qui ſont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies. (1)

§. 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcres, & qui agiſſent avec une violence exceſſive, ſoit par la violence des efforts, des douleurs, des convulſions, des évanouiſſements qui en ſont ſouvent la ſuite, ſoit par la prodigieuſe évacuation qu'ils procurent, (c'eſt ce qu'on appelle *ſuperpurgation*, & qui peut tuer le malade, comme il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui eſt preſque toujours conduit par des mains meurtrieres, l'on doit

& même très-utilement dans certains cas, faire vomir celles qui ne touchent pas au terme de leur accouchement. Mais on doit en craindre l'abus, & ne ſe décider aux émétiques les plus doux, que par des raiſons deux fois plus fortes, que dans les cas ordinaires. Le mieux eſt même d'en unir alors une très-petite doſe, à des purgatifs par le bas. Ce qui n'évacue pas moins l'eſtomac, & le fait d'une maniere moins fatigante, ſur-tout ſi toute l'action du remede eſt déterminée vers les ſelles.

(1) Les malades qui ont des hernies, peuvent vomir comme les autres, ſi la hernie peut rentrer, ſi on a la précaution d'y appliquer un bandage un peu ſerré & de faire relever les cuiſſes du malade pendant qu'il vomit, pour comprimer encore plus fortement la pelote contre l'anneau.

traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés par des poisons âcres; (voyez §. 533.) c'est-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiede, de lait, d'huile, de décoction d'orge, des laits d'amande, des lavements émollients, avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même une forte saignée, si les douleurs sont excessives & le pouls fort & fiévreux.

L'on arrête les évacuations, après voir donné beaucoup de délayants, en donnant les mêmes remedes calmants prescrits en parlant des douleurs aiguës, §. 536, N°. 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très-utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fievre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavements.

Si les vomissements sont excessifs, sans diarrhée, il faut multiplier les lavements émollients, avec de l'huile sans jaunes d'œufs, & mettre dans un bain tiede.

§. 553. Les purgatifs ſouvent réitérés ont les mêmes inconvénients que les fréquentes ſaignées. Ils ruinent les digeſtions ; l'eſtomac ne fait plus ſes fonctions, les inteſtins deviennent pareſſeux, & l'on eſt ſujet à des coliques très-violentes ; le corps ne ſe nourrit pas, la tranſpiration ſe dérange, il ſurvient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on viellit long-temps avant le temps.

L'on fait un tort irréparable à la ſanté des enfants par les purgatifs pris mal-à-propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces ; ſouvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en ſont déjà atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'eſt un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit ; mais cela eſt faux très-ſouvent, & la plupart des cauſes qui détruiſent l'appétit ne peuvent point être enlevées par la purgation ; il y en a pluſieurs qu'elle augmente.

Les perſonnes dans l'eſtomac deſ-

quelles il se forme beaucoup de glaires, croient se guérir par les purgatifs, qui paroissent en effet les soulager d'abord; mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac, & les purgatifs l'augmentent; ainsi, quoiqu'ils enlevent une partie des glaires formées, il y en a au bout de quelques jours plus qu'auparavant; & en réitérant les purgatifs, le mal est bientôt incurable & la santé perdue. L'on guérit par des remedes tout opposés. Ceux du §. 272 sont très-utiles.

§. 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'esprit de vin, l'eau de cerise, est toujours dangereux; malgré le soulagement que ces remedes procurent d'abord dans quelques maux d'estomac, ils détruisent réellement peu-à-peu cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut souvent se passer d'émétique ou de purgatifs, lors même

qu'ils paroiſſent néceſſaires en ſe retranchant un repas par jour pendant quelque temps ; en ſe privant de tous les aliments nourriſſants, & ſur-tout de ceux qui ſont gras ; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens ſervent auſſi à ſurmonter ſans purgation les différents mal-aiſes qu'on éprouve ſouvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de ſe purger.

§. 556. Les remedes N°. 34 & 35 ſont les émétiques les plus ſûrs. La poudre N°. 21 eſt un bon purgatif quand il n'y a point de fievre.

Les doſes marquées conviennent pour un homme fait d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doſes ſeroient inſuffiſantes ; on peut les augmenter d'un tiers ou d'un quart ; mais ſi alors elles n'opérent pas, il faut bien ſe garder de doubler & de tripler, comme on le fait quelquefois, ſans réuſſir à purger, & au riſque de tuer le malade, comme il eſt arrivé ſouvent. L'on doit dans ces cas donner de grandes doſes de petit-lait miellé

ou d'eau tiede, dans un pot de laquelle on met une once ou une once & demie de sel de cuisine, & on boit cette dose à petits coups en se promenant.

Les montagnards, qui ne vivent presque que de lait, ont les fibres si peu sensibles, qu'il faut pour les purger des doses qui tueroient tous les payſans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais des hommes qui prennent tout à la fois jusqu'à vingt & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux suffiroient pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on est commandé par une maladie pressante, on purge en tout temps & à toute heure; mais quand on est à peu près maître du temps, il faut éviter les saisons extrêmes, c'est-à-dire, les très-grandes chaleurs ou les très-grands froids, & se purger le matin, afin que les remedes ne trouvent pas d'embarras dans l'estomac. Toute autre considération, relativement aux astres & à la lune, est ridicule & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remedes pendant la canicule; si c'étoit par la raison de

la chaleur, il seroit pardonnable; mais c'est par un préjugé astrologique d'autant plus ridicule aujourd'hui que les jours caniculaires sont éloignés de trente-six jours de ceux auxquels on donne ce nom; & il est triste que dans un siecle aussi éclairé l'ignorance du peuple soit aussi crasse à cet égard, & qu'il en soit encore à croire que l'effet des remedes dépend du signe sous lequel se trouve le soleil, ou du quartier de la lune. Le Préjugé est cependant encore si enraciné à cet égard, qu'il n'est que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *signe* ou le quartier favorable pour faire un remede qui seroit nécessaire cinq ou six jours plutôt. D'autres fois on fait le remede auquel le jour *est bon*, & non pas celui qui seroit bon à la maladie; c'est ainsi qu'un ignorant faiseur d'almanach décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émétique, ou se purger, il faut s'y préparer au moins vingt-quatre heures d'avance, en ne prenant que peu

d'aliments, & en buvant quelques verres d'eau tiede, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir; mais alors il faut avaler des torrents d'eau tiede, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent, mais de l'eau tiede sucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, seroient quelquefois plus convenable.

§. 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remedes, il faut se ménager pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des aliments.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remedes de précaution, bouillons, petit-lait, eaux, &c. qui sont peu d'usage parmi le peuple; je me bornerai à cette marque générale, c'est que quand on prend ces remedes, il faut avoir un régime assortissant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit-lait pour se rafraîchir,

& l'on s'interdit pendant qu'on le boit les légumes, les fruits, la salade ; l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin, c'est détruire par les aliments qui échauffent, le bien qu'on attend du petit-lait, qui rafraîchit.

L'on veut se rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écrevisses, qui échauffent puissamment, ou du cresson, qui échauffe aussi, c'est manquer son but. Heureusement, dans ce cas, une erreur en répare souvent une autre, & ces bouillons, qui ne sont pas rafraîchissant, font beaucoup de bien, parce que la cause des accidents ne demandoit pas des rafraîchissants comme on l'avoit cru.

La médecine du public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funestes suites; beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant quoique leur odorat, leur goût & leur raison, leur disent le contraire ; c'est l'aromate le plus échauffant.

§. 561. Le préservatif le plus sûr,

le plus à la portée de tout le monde, c'eſt d'éviter tous les excès, & ſur-tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour ſe bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on eſt capable ; l'habitude eſt priſe, il eſt difficile de la déraciner, mais on devroit au moins s'impoſer la loi de ne manger que par faim, & jamais *par raiſon*; parce que, exceptédans un très-petit nombre de cas, la raiſon dit toujours de ne pas manger, quand l'eſtomac répugne aux aliments. Une perſonne ſobre eſt capable de travaux, je dirois même d'excès en différents genres, dont les gens qui mangent plus, ſont abſolument incapables; la ſeule ſobriété guérit des maux preſqu'incurables, & rétablit les ſantés les plus ruinées.

CHAPITRE XXXIII.

Des Charlatans & des Maîges.

§. 562 IL me reſte à parler d'un fléau, qui fait plus de ravages que tous les maux que j'ai décrits, & qui tant qu'il ſubſiſtera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conſervation du peuple ; ce ſont les Charlatans. J'en diſtinguerai de deux eſpeces ; les Charlatans paſſants, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans ce pays ſous le nom de *Maîges*, & qui le dépeuplent ſourdement.

Les premiers, ſans viſiter des malades, débitent des remedes dont quelques-uns ne ſont qu'extérieurs, & ſouvent ne font point de mal, mais les intérieurs ſont très-ſouvent pernicieux ; j'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne paſſe point de ces miſérables, dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns de ſes habitants. Ils nuiſent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent

comptant, & en enlevant annuellement, quelques milliers de francs, à cette partie des habitants, pour qui l'argent eſt le plus précieux. J'ai vu, avec douleur, le laboureur & l'artiſan, dénués des ſecours les plus néceſſaires à la vie, emprunter de quoi acheter chérement le poiſon deſtiné à combler leur miſere, en aggravant leurs maux, & ſouvent en les jetant dans des maux, de langueur, qui réduiſent toute une famille à la mendicité.

§. 563. Un homme ignorant, fourbe, menteur & impudent, ſéduira toujours le peuple groſſier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui ſera éternellement la dupe de quiconque aura la baſſeſſe de chercher à éblouir ſes ſens, & qui, par-là même, ſera fripponné par les Charlatans, tant qu'on les tolérera. Mais le Magiſtrat, ſon tuteur, ſon protecteur, ſon pere, ne devroit-il pas ſe ſouſtraire à ce danger, en prohibant ſévérement l'entrée de ce pays, où les hommes ſont précieux, & l'argent rare, à des hommes pernicieux, qui détruiſent les uns, & emportent l'autre ſans pouvoir jamais y faire

faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-temps leur exil, puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre.

§. 564. Les Maîges n'emportent pas, il est vrai, l'argent du pays, comme les Charlatans passants, mais le ravage qu'ils font parmi les hommes, est continuel & par-là même immense; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Sans aucune connoissance, sans aucune expérience, armés de trois ou quatre remedes, dont ils ignorent aussi profondément la nature, que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient, & qui étant presque tous violents, sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux, ils empirent les maux les plus légers, & rendent, à coup sûr, mortels, ceux qui sont un peu plus graves, mais qui se seroient guéris, si on les eût seulement abandonnés à la nature; à plus forte raison, s'ils avoient été bien traités.

§. 365. Le brigand, qui assassine au milieu d'un grand chemin, laisse au moins la double ressource de se défendre, & d'être secouru; mais l'em-

poiſonneur, qui ſurprend la confiance du malade, & le tue, eſt cent fois plus dangereux, & auſſi puniſſable.

L'on ſignale les bandes de voleurs, qui s'introduiſent dans le pays; il ſeroit autant à ſouhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre ſexe, & qu'on en publiât la deſcription la plus exacte, accompagnée de la liſte de leurs exploits ſanglants. L'on inſpireroit peut-être, par-là, une frayeur ſalutaire au peuple, qui ne s'expoſeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 566. Son aveuglement ſur cette double eſpece d'êtres malfaiſants, eſt inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans, l'eſt cependant moins, parce que ne les connoiſſant pas, il peut leur ſuppoſer une partie des talents & des connoiſſances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que, malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns ſe parent, ce ſont toujours des hommes vils, qui incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur ſubſiſtance ſur leur propre impudence & ſon

imbécille crédulité ; qu'ils n'ont aucune connoissance ; que leurs titres & leurs patentes sont sans aucune autorité, parce que, par un misérable abus, ces actes sont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très-vil prix, tout comme le surtout galonné qu'ils achetent à la friperie; que leurs certificats de guérisons sont chimériques ou faux, & qu'enfin quand sur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remedes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai, que c'est une espece destructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, sauva un homme, que ce mal auroit tué ; les coups d'épée n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même, que ces gens-là, (je dis la même chose des Maiges,) qui tuent des milliers de gens, que la nature seule ou aidée des secours de la Médecine, auroit sauvés, guérissent, de temps en temps un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet

acabit, soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie, soit que rebuté par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte, & hazardent des remedes qui en tuent plusieurs, & en guérissent un, qui se trouve la force de résister, un peu plus vîte que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne seroit que trop aisé de se procurer, dans toutes les paroisses, des catalogues qui mettroient sous les yeux, la vérité de toutes ces propositions.

§. 567. Le crédit de ce Charlatan de foire, que cinq ou six cents payſans entourent, *grands yeux ouverts, gueule béante*, & se trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur fripponner leur nécessaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au-delà de sa valeur, un remede dont la plus grande qualité seroit d'être inutile; le crédit, dis-je, de ce fripon toléré, tomberoit bientôt, si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il

peut acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 568. Si le peuple raisonnoit, il seroit aisé de le désabuser, mais ceux qui le conduisent, doivent raisonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de sa confiance aux Charlatans, proprement ainsi dits; celle qu'il a pour les Maîges est encore plus insensée.

L'art le plus vil s'apprend; l'on n'est savetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage, & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau: L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, & quelles sont les causes qui la font bien aller, & qui la dérangent, & l'on confiera le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate, & la plus précieuse des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvements, & des instruments qui peuvent la rétablir?

Qu'un soldat chassé de son régiment,

à cause de ses coquineries, ou qui a déserté par libertinage, qu'un banqueroutier, qu'un ecclésiastique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres personnages aussi vils viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne sont pas connus, si l'on ne voit pas de leur ouvrage, si l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité, & de leur habileté, personne ne leur confiera pour quatre sols de pierres fausses, ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de se faire Joailliers, ils s'affichent Médecins, on achetera très-chérement le plaisir de leur confier sa vie, dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§. 569. les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui nés avec les plus heureux talents, ont éclairé leur esprit dès leur plus tendre enfance; qui ont cultivé ensuite avec soin toutes les parties de la physique; qui ont sacrifié les plus beaux moments de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain, de ses fonctions, des causes qui peuvent les empêcher, & de tous les remedes; qui ont surmonté le désagré-

ment de vivre dans les hôpitaux, parmi des milliers de malades; qui ont réuni à leurs propres observations, celles de tous les temps & de tous les lieux; ces hommes rares, dis-je, ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine; & on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talents, élevés sans culture; qui, souvent, ne savent pas même lire; qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, aussi profondément que les mœurs des sauvages asiatiques; qui n'ont veillé que pour boire; qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin; qui ne se sont faits Médecins, que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose! Une telle conduite paroîtra, à tout homme sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remedes qu'ils emploient, si on les comparoit aux besoins du malade, à qui ils les ordonnent, on seroit saisi d'horreur, & l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre

humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des Etres.

§. 570. Quelques-uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le peuple, un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui; c'est que leurs talents pour la médecine, sont un don surnaturel, fort supérieur, par-là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irréligion d'une telle fourberie, ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs; mais qu'il me soit permis de les avertir, que cette branche de superstition ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention; & en général, il seroit d'autant plus à souhaiter, qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux, n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats, qui, espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'horreur jusqu'à laisser douter s'ils tenoient leur puissance du Ciel ou

de

de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 571. Un fait que j'ai déjà indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du paysan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureusement il n'y en a point dans ce pays,) s'il a beaucoup de réputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelque coûteux que soient les remedes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure; mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfants, il se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient, sans en être moins coûteux; car c'est une injustice criante, que les sommes extorquées par quelques Maîges, ou aux patients, ou, plus souvent, à leurs héritiers.

§. 572. L'on trouvera, dans un excellent mémoire, sur la population de ce pays, qui est prêt à paroître, une observation importante & qui démontre évidemment les ravages des Maîges; c'est

que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitants d'un lieu & des morts, n'eſt pas extrêmement différente à la ville & à la campagne; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence eſt énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitants dans le village où le Maîge exerce ſon empire deſtructif, eſt infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le ſecond volume des Mémoires de la SOCIETE' ECONOMIQUE DE BERNE pour 1762, un autre fait, également important, rapporté par un des plus éclairés Obſervateurs qui travaillent pour ce journal. „ Il regne, „ *dit-il*, (à Cottens à la Côte) des „ pleuréſies & des péripneumonies; il „ en eſt mort quelques payſans de ceux „ qui conſultant les Maîges, ont pris „ leurs remedes échauffants; ceux qui „ ont ſuivi la méthode oppoſée, ſe ſont „ preſque tous tirés d'affaire. „

§. 573. Je ne puis pas m'étendre plus long-temps ſur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque choſe, mais qui mériteroit

d'être traitée plus au long, & qui eſt de la plus grande conſéquence. Il n'y a que les Médecins qui puiſſent ſe tranquilliſer ſur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt; puiſque les Maîges diminuent le nombre des conſultants du peuple, qui ne ſont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel eſt le Médecin aſſez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix auſſi cher & auſſi odieux?

§. 574. Après avoir montré le mal, je ſouhaiterois de pouvoir indiquer des remedes ſûrs, mais cela eſt difficile.

Le premier, c'eſt peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux ſur cet homicide abus, qui, joint aux autres cauſes de dépopulation, tend à rendre ce pays déſert.

§. 575. Le ſecond, &, ſans contredit, le plus efficace, eſt celui dont j'ai déjà parlé, n'admettre aucun Charlatan paſſant, & ſignaler tous les Maîges; peut-être même qu'il conviendroit de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différents lieux par des Edits Souverains; on devroit au moins les couvrir d'infamie,

en suivant une pratique usitée dans une grande Ville de France. „ Quand il se „ trouvoit des Charlatans à Montpel- „ lier, on étoit en possession de les „ mettre sur un âne maigre & fâcheux, „ la tête tournée vers la queue ; on les „ promenoit en cet état, par toute la „ ville au bruit des huées des enfants „ & de la populace, les frappant, leur „ jettant des ordures, les tiraillant de „ tous côtés, & les maudissant. „

§. 576. Un troisieme moyen, ce seroit des Instructions Pastorales sur cet objet. La conduite du peuple à cet égard est un vrai suicide, & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficacité des exhortations réfléchies, les plus fortes sur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même sort pour celle-ci : L'usage a décidé, qu'il n'y a aujourd'hui de vice, qui exclue du titre & de la considération d'honnête homme, que le vol ouvert & caractérisé, & cela par cette raison simple, c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose ; l'homicide même est honnête dans un très-grand nombre de cas ; peut-on espérer de persuader qu'il

y a du crime à confier sa santé, à des empoisonneurs, sous l'espérance de guérison? Un remede plus sûr, sans doute, ce seroit de faire sentir au peuple, ce qui est fort aisé, qu'il lui en coûtera moins pour être bien soigné, que pour être bourreaudé. L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus sûrement, que l'aversion du crime.

§. 577. Le quatrieme remede, qui ne seroit sûrement pas inutile, ce seroit de retrancher des Almanachs ces regles de Médecine Astrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, sur une science, dans laquelle les plus petites erreurs sont funestes. Que de payſans morts, (je l'ai déjà dit,) pour avoir différé, rejetté, ou mal placé une saignée dans une maladie aiguë, parce que l'Almanach le vouloit ainsi. N'est-il point à craindre, pour le dire en passant, que la même cause ne nuise à leur économie, & qu'en consultant la Lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonstances, qui en ont beaucoup?

§. 578. Un cinquieme remede, seroit

l'établiſſement d'hôpitaux pour les malades, dans les différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aiſés, pour les fonder & les entretenir preſque ſans nouvelles dépenſes, & les avantages qui en réſulteroient ſeroient immenſes; d'ailleurs, quelque conſidérables que fuſſent les dépenſes, en eſt-il de plus importantes? Elles ſont ſans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir qu'elles rapportent un intérêt réel, plus fort qu'on ne peut l'eſpérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut ou admettre que le peuple eſt inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir au ſoin de ſa conſervation. Un Anglois reſpectable, qui, après avoir tout vu avec beaucoup de ſoin, s'eſt occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richeſſes & le bonheur de ſes compatriotes, ſe plaint en Angleterre, le pays du monde où les hôpitaux ſont le plus multipliés, que le peuple malade n'eſt pas aſſez ſecouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point? „ Les ſecours de Chi-
„ rurgie & de Médecine trop abon-

„ dants dans les villes, ne ſont point
„ aſſez répandus dans les campagnes ;
„ & les payſans ſont ſujets à des ma-
„ ladies aſſez ſimples, mais qui, faute
„ de ſoins, dégénerent en une langueur
„ mortelle.

§. 579. Enfin, ſi l'on ne peut pas remédier aux abus, (ceux qui regardent les charlatans ne ſont pas les ſeuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient,) il ſeroit ſans doute avantageux de détruire tout art médicinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine eſt la plus dangereuſe de toutes. Libre de toute regle & ſans loix, cette ſcience eſt un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe ſans ceſſe, & ſi l'on ne peut pas réparer le déſordre, il faut ou défendre ſous de rigoureuſes peines l'exercice d'un art qui devient ſi funeſte, ou, ſi les conſtitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prieres publiques dans tous les temples.

§. 580. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels, & qui au moins sort beaucoup d'argent du pays, mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés, c'est l'imbecille aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remede universel qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au dessus du commun peuple ne courent pas au charlatan, parce qu'elles croiroient s'avilir en se mêlant à la foule; mais si ce même charlatan, au lieu de venir, s'étoit tenu dans quelque ville étrangere, si, au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues, il les avoit fait insérer dans les mercures ou dans les gazettes; si, au lieu de vendre ses remedes lui même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville; si, au lieu de les vendre vingt fois au dessus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix; au lieu d'avoir les chalands du peuple, il auroit eu ceux du citadin aisé, de tous les ordres, & presque de tous les pays. Telle per-

ſonne, ſenſée à tout autre égard, qui héſitera de confier ſa ſanté à des Médecins dignes d'une entiere confiance, hazardera par une folie inconcevable le remede le plus riſqueux, ſur la foi d'un placard impoſteur, publié par un homme auſſi vil que le charlatan qu'elle mépriſe, parce qu'il fait ſonner du cors de chaſſe ſous ſa fenêtre, & qui n'en differe cependant que par les circonſtances que je viens d'indiquer.

§. 581. Il n'y a preſque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages ſont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureuſement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le ſouvenir ne s'éteindra que quand toutes ſes victimes auront fini. Je ſoigne depuis long-temps pluſieurs malades, dont j'adoucis les maux ſans eſpérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les triſtes jours qu'ils coulent qu'à l'uſage de ces poudres; &

j'ai vu, depuis très-peu de temps, deux personnes que ce poison a tuées cruellement. Un Médecin François, aussi célebre par ses talents & ses connoissances que recommandable par son caractere, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage avoit occasionnées, & si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit.

§. 582. Heureusement tous ces remedes qu'on débite ne sont ni aussi accrédités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe, je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Médecine; c'est que quiconque annonce un remede universel, est un imposteur, & qu'un tel remede est impossible & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détails de preuve; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede.

Quand on ſera bien rempli de ce principe, on ne s'en laiſſera point impoſer par des tiſſus de ſophiſmes deſtinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cauſe, & que cette cauſe eſt de nature à céder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle aſſertion eſt le comble de la fourberie ou de l'ignorance, & l'on découvrira bientôt où eſt le ſophiſme. Peut-on eſpérer de guérir une hydropiſie qui vient de ce que les fibres ſont trop lâches & le ſang trop diſſous, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres ſont trop roides & le ſang trop épais. Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes des vertus auſſi contradictoires, & ceux qui les font, ſeroient ſans doute puniſſables juridiquement.

§. 583. Je ſouhaite qu'on faſſe une réflexion qui ſe préſente naturellement; je n'ai traité que d'un très-petit nombre de maladies, ce ſont preſque toutes des maladies aiguës; je puis aſſurer qu'aucun Médecin éclairé n'a jamais employé moins de remedes; cependant

j'en indique soixante & onze, & je ne saurois lequel retrancher si j'y étois obligé. Comment peut-on espérer que l'on guérira avec un seul remede dix & vingt fois plus de maladies que je n'en indique?

§. 584. J'ajouterai une observation très-importante, & qui se seroit sans doute présentée à plusieurs lecteurs; c'est que les différentes causes des maladies, leurs divers caracteres, les différences qui dépendent des changements nécessaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles sont susceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très-souvent à faire des changements dans les remedes, ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Médecins; & la circonspection doit dans ces cas être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on est animé.

§. 585. Les mêmes considérations ne font-elles pas sentir la nécessité d'une

entiere docilité de la part du malade & des assistants? L'histoire des maladies qui ont leurs temps limités pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne démontre-t-elle pas, & la nécessité de la continuation des mêmes remedes, aussi long-temps que le caractere de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la seule raison que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment? Rien ne nuit plus au malade que cette instabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remede le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remede est inutile parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejetter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 586. Les Médecins font quelque

attention aux urines des malades, dont les changements dans quelques maladies, sur-tout dans les fievres inflammatoires, aident à juger des changements qui surviennent dans le caractere des humeurs, & contribuent à déterminer le temps où il convient de placer les évacuants ; mais c'est une ignorance crasse que de croire, & le comble de la fourberie que de persuader que leur seule inspection suffit pour juger des symptomes, de la cause & des remedes d'une maladie ; elle ne peut être utile que quand on les observe journellement, quand on observe en même temps le malade, quand on les compare aux symptomes du mal, aux autres évacuations, quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangeres à la maladie qui peuvent les changer, comme certains aliments, certaines boissons, plusieurs remedes, la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de ces détails, la vue seule des urines est absolument inutile, elle n'instruit de rien, le seul bon sens le démontre sans que j'en détaille davantage les preuves, & l'on

peut hardiment décider que quiconque ordonne des remedes ſans autre connoiſſance du mal que l'inſpection de l'urine, eſt un frippon, le malade qui les avale une dupe.

§. 587. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule ſur l'objet qui nous touche le plus, notre propre ſanté ?

Il y en a quelques cauſes plus particulieres au peuple, & qui ſont 1°. L'impreſſion méchanique du brillant ſur les ſens; 2°. Le préjugé que les Maîges guériſſent par un don ſurnaturel, je les avois déjà indiqués; 3°. L'idée dans laquelle il eſt aſſez généralement que ſes maladies ſont une claſſe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoît pas; 4°. L'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maîge; 5°. Peut-être une timidité honteuſe; 6°. Une eſpece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas aſſez de ſoin, & ne le traitent trop cavaliérement, crainte qui augmente cette confiance qu'il a, & que tout homme a pour ſon égal,

confiance fondée sur cette égalité même ; 7°. Des discours dans son goût & à sa portée.

Mais il est moins aisé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre supérieur, qui étant censés avoir reçu plus de culture, sont regardés comme mieux raisonnants, pour des remedes vantés, & même pour quelque Maîge accrédité ; l'on peut cependant en indiquer quelques raisons.

La premiere est ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de son existence plus qu'à toute autre chose au monde, lui tient continuellement les yeux fixés sur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ses démarches, mais ne lui laisse point distinguer les sentiers sûrs des sentiers dangereux. C'est ici le plus sûr & le plus court, lui dit le commis d'un bureau où l'on fait payer de gros péages, il passe, paie, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe est la source d'une autre erreur, qui consiste à donner involontairement un plus grand

degré

degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui eſt trop honnête homme pour dire ce qu'il ne penſe pas, doit par une ſuite néceſſaire de la conſtitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte ; l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on ſourit à celles de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troiſieme cauſe, qui tient encore au même principe, c'eſt que l'on ſe livre à celui dont la méthode eſt la moins pénible & flatte le plus nos paſſions. Le Médecin qui preſcrit un régime, qui exige des privations, qui demande du temps, qui veut de la régularité, rebute un malade accoutumé à ſe livrer à tous ſes goûts ; l'Empirique qui lui permet tout, l'enchante. L'idée d'une cure ſi longue & hériſſée de tant d'épines, ſuppoſe un mal bien grave, cette idée attriſte, on ne l'admet qu'avec peine, & ſans s'en appercevoir on embraſſe, pour l'anéantir, le ſyſtême oppoſé, qui ne nous

laisse voir qu'une maladie de nature à céder à *quelques prises de simples*.

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrieme raison très-puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il y est sans cesse entraîné par son propre vuide & par celui de la société ; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien autre, il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquieme raison se tire de ce que les trois quarts & demi des hommes sont menés par l'autre demi-quart, & qu'ordinairement le demi-quart qui aime à mener, est celui qui est le moins en état de le faire, ainsi tout doit mal aller, & les événements ridicules & fâcheux deviennent nécessaires par la constitution de la société. L'homme d'un sens exquis ne voit souvent que par les yeux d'un sot, d'un intrigant ou d'un fourbe ; il juge mal & se conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas se lier avec ceux qui aiment

à cabaler, & ce ſont eux qui ſouvent conduiſent les autres.

Il y a encore quelques autres raiſons, mais je me bornerai à en rappeller une ſeule, que j'ai déjà indiquée, il y a pluſieurs années ; c'eſt que preſque généralement nous aimons mieux ceux qui déraiſonnent avec nous, que ceux qui nous prouvent que nous déraiſonnons.

J'eſpere que les réflexions que chacun fera ſur ces cauſes de nos erreurs, contribueront à en diminuer l'effet, & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les ſuites funeſtes.

CHAPITRE XXXIV.

Questions, auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre, quand on va consulter un Médecin.

§. 588. IL faut beaucoup d'attention & d'habitude pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi bien qu'on peut l'être de loin; mais cette difficulté est fort augmentée & même changée en impossibilité quand l'information n'est pas exacte; & il m'arrive souvent qu'après avoir questionné des payſans qui viennent du dehors, je n'ose rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pu m'instruire assez pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient que je joins ici une liste des questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

Quel âge a le malade?

Jouiſſoit-il d'une bonne ſanté ?
Quel étoit ſon genre de vie ?
Depuis quand eſt-il malade ?
Comment a commencé ſon mal ?
A-t il de la fievre ?
Son pouls eſt-il dur ou mol ?
Eſt-ce qu'il a encore des forces, ou eſt-il foible ?
Se tient-il tout le jour au lit, ou eſt-il levé ?
Son état eſt-il le même à toutes les heures du jour ?
Eſt-il inquiet ou tranquille ?
A-t-il chaud ou froid ?
A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'eſtomac, de ventre, de reins, de membres ?
A-t-il la langue ſeche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût ou de l'appétit ?
Va-t-il du ventre ſouvent ou rarement ?
Comment ſont ſes ſelles ?
Urine-t-il beaucoup ? Comment ſont ſes urines ? Changent-elles ſouvent ?
Eſt-ce qu'il ſue ?
Eſt-ce qu'il crache ?
Dort-il ?

Reſpire-t-il aiſément ?
Quel régime ſuit-il ?
Quels remedes a-t-il employé ?
Quel effet ont-ils produit ?
Eſt ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

§. 589. Il ſe trouve dans les maladies des femmes & des enfants, des circonſtances particulieres; ainſi, quand on conſulte pour eux, il faut pouvoir répondre non ſeulement à ces queſtions communes à tous les malades, mais auſſi à celles qui leur ſont propres.

Queſtions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs regles & ſont-elles régulieres ?
Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?
Sont-elles en couche ?
La couche a-t-elle été heureuſe ?
La malade perd-elle ſuffiſamment ?
Eſt-ce qu'elle a du lait ?
Nourrit-elle elle-même ?
N'eſt-elle point ſujette aux pertes blanches ?

Queſtions relatives aux enfants.

Quel eſt très-exactement ſon âge?
Combien a-t-il de dents?
Souffre-t-il pour les mettre?
N'eſt-il point noué?
Eſt-ce qu'il a eu la petite vérole?
Rend-il des vers?
Son ventre eſt-il gros?
Son ſommeil eſt-il tranquille?

§. 590. Outre ces queſtions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'eſquinancie, par exemple, il faut être inſtruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raiſon des douleurs, de la toux, de l'oppreſſion, des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail; il ne faut que du bon ſens, pour ſaiſir tout ce plan; & quoique les queſtions paroiſſent nombreuſes, il ſera toujours très-aiſé d'écrire les réponſes dans auſſi peu d'eſpace que les queſtions en occupent ici. Il ſeroit même à ſouhaiter que les per-

sonnes de tout ordre, qui écrivent pour des consultations, voulussent bien dans leurs lettres observer un plan à peu près semblable; elles se procureroient souvent par-là des réponses plus satisfaisantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres pour servir d'éclaircissement aux premieres.

Le succès des remedes dépend de l'exacte connoissance de la maladie, & cette connoissance, de l'information qu'on donne au Médecin.

Fin du Tome second.

TABLE

TABLE
DES REMEDES,

Avec des Notes (1), *que je prie de lire avant que de ſe ſervir du remede, auquel elles ſe rapportent.*

COmme je me ſuis ſervi, pour déterminer les doſes des remedes, des livres, onces, demi-onces, &c. & que dans l'uſage journalier, ſur-tout parmi le peuple, cette méthode ſeroit trop embarraſſante, je joins ici une note du poids de l'eau que contiennent les vaſes les plus communs dans les campagnes. (2)

Je parle par-tout de la livre de ſeize onces ou livre marchande, & des onces marchandes.

(1) Les Notes de M. Tiſſot ſont déſignées par des lettres, les autres ſont de l'Editeur.

(2) Afin de ne commettre aucune erreur ſenſible dans les poids & les meſures, il faut réduire ceux dont on ſe ſervira, en onces poids de marc, dont il paroît que M. Tiſſot s'eſt ſervi (Voyez la Note *gg*, qu'il a ajoutée au Numéro 45.) Ces onces ſont compoſées comme toutes les autres, de huit dragmes, mais ſous-diviſées chacune en trois ſcrupules de vingt-quatre grains; tandis que le ſcrupule poids de Médecine, dont toutes les Pharmacopées ſe ſervent, excepté celle de Paris, ne peſe que vingt grains.

Le pot de *Berne*, qui eſt celui dont je parle par-tout, peut être évalué ſans erreur ſenſible, à trois livres & un quart; (*a*) on peut ſans inconvénient lui ſubſtituer celui de *Morges*. (1)

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être ſans verſer, contient trois onces & trois quarts d'once. Rempli comme il peut l'être, pour être ſervi commodément à un malade, il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La taſſe commune, de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus dans l'uſage pour les malades.

Il faut ſept cuillerées à ſoupe ordinaires pour remplir le petit verre; ainſi la cuillerée peut être évaluée demi-once.

La petite cuiller ou la cuiller à café de grandeur ordinaire peut contenir

(*a*) Il peſe exactement cinquante & une once & un quart.

(1) La pinte d'eau, meſure de Paris, peſe trente-deux onces; on ſent par cette comparaiſon, que l'erreur qui naîtroit en ſubſtituant une meſure à l'autre, ſeroit conſidérable.

trente & quelques gouttes ; mais en la ſervant à un malade on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou ſix pour faire une cuillerée à ſoupe.

L'écuelle d'un creutzer contient commodément cinq verres, ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dix-huit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette doſe de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doſes pour un homme adulte, depuis dix-huit ans juſqu'à ſoixante. Depuis douze juſqu'à dix-huit les deux tiers de la doſe ſuffiront aſſez généralement ; en deſſous de douze juſqu'à ſept ou huit ans, la moitié ; l'on diminue enſuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la doſe à un enfant de quelques mois ; mais les tempéraments mettent dans tout ceci beaucoup de différence. Il ſeroit à ſouhaiter que chacun obſervât à cet égard s'il lui faut pour le purger des doſes fortes ou des doſes foibles ; parce que c'eſt dans les doſes des remedes évacuants que la préciſion eſt plus néceſſaire.

N°. 1.

Prenez une poignée de fleurs de sureau, mettez-les dans une écuelle de terre, avec deux onces de miel & une once & demie de bon vinaigre; versez sur le tout un pot d'eau bouillante; remuez un peu avec une cuiller pour faire fondre le miel; couvrez l'écuelle; & quand la liqueur est froide, passez par un linge.

N°. 2.

Prenez deux onces d'orge entier, mondé & lavé; faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau jusqu'à ce que l'orge soit ouvert; jettez sur la fin de la coction une dragme & demie de nitre; passez par un linge; ajoutez-y une once & demie de miel, & une once de vinaigre. (*a*)

N°. 3.

Prenez l'orge comme N°. 2. au lieu de nitre, faites bouillir avec l'orge, dès

(*a*) Cette boisson est agréable. L'on nettoie l'orge de la poussiere, en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il est venteux, est une chimere; il ne l'est que pour ceux a qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge, on peut employer l'aveine.

Le miel coûte quatre batz (1) la livre en gros, demi-batz l'once en détail.

(1) Le batz équivaut à trois sols, argent de France, Le creutzer à neuf deniers.

le commencement, un quart d'once de crême de tartre; coulez & n'ajoutez rien. (*b*)

N°. 4.

Prenez trois onces d'amandes & une once de graine de courge ou de melon; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant peu à peu une chopine d'eau; paſſez par un linge; repilez le réſidu avec une chopine de nouvelle eau; & réitérez de cette façon juſqu'à ce que vous ayiez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repaſſer ſur le marc. (*c*)

N°. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & de fleurs de mauve; hachez-les; verſez deſſus une chopine d'eau bouillante; paſſez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel. (*d*)

(*b*) La crême de tartre, coûte huit batz la livre, trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre; un batz l'once.

Dans les cas des §. 241, 262, 280, on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramen ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi-heure, avec la crême de tartre.

(*c*) L'on peut, ſans danger, joindre aux amandes, en pilant, une demi-once de ſucre, qui, à cette doſe, n'échauffera point, comme on l'imagine ordinairement. Les perſonnes délicates peuvent auſſi ajouter un peu d'eau de fleur d'orange.

(*d*) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y ſuppléer par la mercu-

N°. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve, ou de passerose, qui est la *grande mauve*.

N°. 7.

Prenez un pot de tisane d'orge simple ; ajoutez-y trois onces de jus de laitron, ou de seneçon, ou d'artichaud sauvage, ou de bourrache. (*e*)

N°. 8.

Une once d'oximel scillitique, cinq onces d'une forte infusion de sureau. (*f*)

N°. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus ; les meilleures sont les suivantes.

rielle, la pariétaire, l'althæa, le passerose, les laitues, les épinars.

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue, excepté ceux d'eau tiede, sans aucune addition ; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavements tiedes, & non pas chauds.

(*e*) Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraiches, & jeunes si l'on peut, on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer ; on exprime le jus par un linge ; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle ; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

(*f*) L'oximel scillitique coûte six creutzers l'once, & rend le remede un peu cher ; mais il n'y en a point d'aussi efficace, & on ne le continue pas long-temps à

1°. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauve.

2°. Des ſachets remplis de ces mêmes fleurs de mauve, de celles de bonhomme, de ſureau, de pavot rouge, de camomilles, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3°. Des cataplaſmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau & du lait.

4°. Des veſſies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5°. Un cataplaſme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge ou de riz extrêmement cuits.

6°. Dans la pleuréſie, §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althæa.

N°. 10.

Eſprit de ſoufre, une once; ſirop de violettes, ſix onces. (*g*) (1)

auſſi grande doſe. Dans un endroit ſec & tempéré, il ſe conſerve plus d'un an.

(*g*) Ceux pour qui la dépenſe du ſirop de violette ſeroit trop conſidérable, peuvent ſe contenter d'une décoction d'orge un peu épaiſſe.

L'eſprit de ſoufre ſe vend trois batz l'once; on peut employer celui de vitriol, qui coûte la moitié moins. Bien bouchés, ils ſe conſervent fort long-temps.

Des amis, dont je reſpecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doſes d'eſprits acides que je preſcris, & elles le ſont ſans doute, ſi on les compare

N°. 11.

Deux onces de manne, demi-once de sel de Sedlitz; (2) fondez dans quatre onces d'eau chaude, & coulez. (*h*)

N°. 12.

Des fleurs de sureau, une poignée; d'hysope, une demi-poignée. Versez dessus trois chopines d'eau bouillante; délayez dans la colature trois onces de miel.

à celles qu'on prescrit ordinairement, & auxquelles je me serois borné, si je n'en avois pas vu souvent l'insuffisance; l'expérience m'a appris qu'il falloit considérablement les augmenter, & en allant graduellement, je suis parvenu a en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent, & toujours avec beaucoup de succès; les doses mêmes que je prescris dans cet ouvrage, ne sont point aussi fortes que celles que j'ordonne très-souvent; ainsi je prie les Médecins, qui les ont trouvées extraordinaires, de vouloir bien les essayer eux-mêmes, & je suis persuadé qu'ils s'en féliciteront.

(1) Tous les tempéraments, tous les climats ne permettent pas de donner les acides à aussi forte dose, que M. Tissot les conseille. Lorsqu'ils sont indiqués par les regles établies dans le corps de cet ouvrage, nous croyons qu'il faut en user avec circonspection, en observant avec soin leurs effets, & passant peu à peu, s'ils deviennent toujours plus nécessaires, des tisanes acidulées, des sucs d'oranges à la limonnade, plus ou moins forte, & enfin à de petites doses du remede précédent.

(*h*) La manne coûte vingt batz la livre, six creutzers l'once. L'on peut, si cela est trop cher, employer un quart d'once de séné & demi-dragme de nitre. On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante, & on passe. Mais le premier remede vaut mieux.

La manne se conserve plus d'un an.

Le séné coûte six creutzers l'once.

(2) On se servira de sel d'epsom, à la place de celui de sedlitz, qui est rare en France, beaucoup plus cher, & dont il ne differe que très-peu.

N°. 13.

C'eſt le même remede, ſans hyſope, qu'on remplace en mettant plus de ſureau.

N°. 14.

Du meilleur kina en poudre, une once ; partagez-le en huit priſes égales. (*i*)

N°. 15.

Des fleurs de millepertuis, de ſureau, de mélilot, de chacune quelques pincées; mettez-les au fond d'une aiguiere ou d'un pot à vin, avec demi-once d'huile de thérébentine, & jettez deſſus de l'eau bouillante. (*k*)

N°. 16.

Sirop de pavot rouge. (*l*)

N°. 17.

Du petit lait très-clair ; dans chaque chopine on délaye une once de miel.

N°. 18.

De ſavon blanc, ſix dragmes; d'extrait de dent de lion, une dragme &

(*i*) Le bon kina, coûte quarante-trois batz la livre ; cinq batz l'once en poudre. Il ſe conſerve long-temps, moyennant qu'il ne ſoit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(*k*) L'huile de thérébentine, coûte dix batz la livre, & ſe conſerve plus d'un an.

(*l*) Douze batz la livre, un batz l'once, ſe conſerve un an, comme tous les ſirops.

demie ; de gomme ammoniac, demi-dragme ; ce qu'il faut de sirop de capillaire. Faites des pilules de trois grains. (*m*)

N°. 19.

L'on peut faire des gargarismes avec une décoction ou plutôt une infusion de pervenche, ou de fleurs de roses rouges, ou de passerose. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre & autant de miel, & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme détersif, indiqué §. 112, est une légere infusion de sommités de sauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

N°. 20.

Une once de nitre partagée en seize prises. (*n*)

N°. 21.

De jalap, de séné & de crême de tartre, de chacun trente grains réduits en poudre & bien mêlés. (*o*)

(*m*) L'once coûtera cinq ou six batz ; une once dure huit jours.

(*n*) Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doses, ce travail doit être payé.

(*o*) Coûte au plus un batz ; & purge très-bien les gens de la campagne.

N°. 22.

De racine d'eſquine & de celle de ſalſepareille, de chacune une once & demie; du bois de ſaſſafras & de celui de gayac, de chacun une once. Hachez le tout aſſez fin; mettez dans un pot de terre verniſſé; verſez deſſus cinq quartettes d'eau bouillante; faites bouillir doucement pendant une heure; retirez & paſſez par un linge. (*oo*)

N°. 23.

Faites bouillir pendant un inſtant une once de pulpe de tamarins, quatre onces d'eau, & une demi-dragme de nitre; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez. (*p*)

(*oo*) C'eſt la tiſane, connue ſous le nom de *tiſane des bois*, qu'on varie ſouvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choſes.

La ſalſepareille, coûte ſept creutzers l'once; l'eſquine, ſix creutzers; le ſaſſafras, un batz; le gayac, un batz. On peut, après cette premiere décoction, faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tiſane légere pour boiſſon ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la ſalſepareille, il faut la retrancher & ſubſtituer demi-once de celle de réglisſe.

(*p*) Les tamarins, coûtent un batz l'once, dix batzs la livre. Les très-pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le féné, dont il eſt parlé Note (*h*), page 708; mais il faudroit boire enſuite beaucoup de petit-lait, ou de tiſane de mauve.

N°. 24.

Crême de tartre. L'once partagée en huit prises égales.

N°. 25.

Kermès minéral ou poudre des Chartreux. La dose est un grain. (*b*)

N°. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron ; faites bouillir pendant demi-heure avec demi-dragme de nitre & un pot d'eau ; coulez.

N°. 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N°. 9, art. 2, de chacune une demi-poignée, & une demi-once de savon blanc rapé ; versez dessus un demi-pot d'eau bouillante & un verre de vin ; coulez en exprimant fortement.

N°. 28.

De mercure crud bien purifié, une once ; de thérébentine de Venise, demi-dragme de graisse de porc très-fraîche, deux onces. On réduit le tout en onguent. (*r*)

(*q*) Le grain, coûte un demi-batz.

(*r*) Ce remede doit être préparé chez les Apothicaires, & je n'en ai donné la composition, que parce qu'on n'observe pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coûte dix creutzers l'once.

N°. 29.

Onguent basilic. (*s*)

N°. 30.

De cinabre naturel & de cinabre factice, de chacun vingt-quatre grains; de musc, seize grains; le tout réduit en poudre & exactement mêlé. (*t*)

N°. 31.

Une dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre, autant d'assafœtida; un grain d'opium; ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol. (*u*)

(*s*) Un batz l'once.

(*t*) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de cob*. Comme il a beaucoup de réputation, j'ai cru devoir l'indiquer; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficacité; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc, qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressants, pour douze francs par jour. Le remede Numéro 31, est plus efficace que le musc, & l'on peut employer au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante-cinq grains.

Je n'ai point parlé dans l'ouvrage, du Mouron à fleurs rouges, qui passe actuellement pour spécifique dans cette maladie. L'on peut lire ce qu'on en dit dans le premier volume du *Journal Economique de Berne*. J'avertis cependant, qu'aucune des observations n'est décisive, & que son efficacité me paroit encore très-douteuse.

(*u*) Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du musc, qui entre dans le Numéro 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin, dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contiendroit quinze grains de mercure. Le bol, coûte un batz.

N°. 32.

De tamarins, trois onces. Verſez deſſus une chopine d'eau bouillante; faites cuire une ou deux minutes, paſſez par un linge. Voyez le prix N°. 23.

N°. 33.

Sept grains de turbith minéral; ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol. (x)

N°. 34.

Six grains de tartre émétique. (y)(1)

N°. 35.

Trente-cinq grains d'ypécacuana; on peut aller juſqu'à quarante-cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

(x) Ce remede fait vomir & abondamment baver les chiens. Il a opéré pluſieurs guériſons quand la rage étoit déjà déclarée. On le donne trois jours conſécutifs; enſuite deux fois par ſemaine, pendant quinze jours. La dragme de turbith, coûte deux batz.

(y) Un creutzer. Ce tartre eſt le plus commun dans les Apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la doſe eſt de trois grains, & d'autres dont elle eſt de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

(1) Lorſqu'on eſt incertain de l'activité du tartre émétique, dont on eſt obligé de ſe ſervir, ou lorſqu'on ignore la difficulté que le malade a de vomir; on doit en faire fondre une doſe & demie, dans une pinte d'eau tiede, ou de tiſane. Le malade la boira par petits gobelets tous les quarts ou toutes les demi-heures, juſqu'à ce que l'évacuation devienne modérée par le vomiſſement, ou par les ſelles. Cette maniere de donner l'émétique, fort uſitée à Paris, nous paroit être, en général, la meilleure & la plus ſûre.

N°. 36.

Emplâtre véſicatoire ordinaire. (*z*)

N° 37.

Prenez des ſommités de petit chêne, de petite centaurée, d'abſinthe & de camomille, de chacune une poignée; verſez deſſus un pot d'eau; laiſſez refroidir; paſſez par un linge en exprimant.

N°. 38.

Quarante grains de rhubarbe & autant de crême de tartre. (*aa*)

N°. 39.

Trois dragmes de crême de tartre, une dragme d'ypécacuana; partagez en ſix priſes égales.

N°. 40.

De mixture ſimple (*mixtura ſimplex*) (1) une once; d'eſprit de vitriol, demi-

(*z*) L'once coûte dix creutzers. L'on ſe ſert auſſi de levain, qu'on pêtrit avec des cantharides, & tant ſoit peu de vinaigre. On met demi-once de cantharides pour une once de levain, ce qui fait un véſicatoire très-fort. L'on prépare les ſinapiſmes avec la moutarde, & le levain, ou la pulpe de figues ſeches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très-petits enfants qui ont la peau délicate, le vieux levain pêtri, avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet du ſinapiſme.

(*aa*) La rhubarbe, coûte actuellement huit batz l'once, ſix creutzers la dragme; mais ſouvent elle eſt plus chere. Elle ſe conſerve deux ans dans un endroit ſec & froid.

(1) La mixture ſimple, ſe prépare en mêlant cinq

once, mêlez. La dose est d'une ou deux cuillerées à café dans une tasse de la boisson ordinaire. (*bb*)

N°. 41.

Demi-dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre, (1) ce qu'il faut de rob de sureau pour faire un bol. (*cc*)

N°. 42.

La thériaque des pauvres. Elle est connue de tous les Apothicaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once. (*dd*)

onces d'eau thériacale camphrée, trois onces d'esprit de tartre rectifié, & une once d'esprit de vitriol concentré.

Si le malade avoit trop de répugnance pour le camphre, on se serviroit d'eau thériacale sans camphre; mais elle seroit moins utile.

Si l'altération n'est pas grande, nous croyons qu'on doit se servir de la mixture simple toute seule, sans addition de nouvel esprit de vitriol.

(*bb*) Le prix est dix creutzers l'once.

(*cc*) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte, on substitueroit le diascordium au rob de sureau.

(*dd*) Elle coûte un batz l'once. Elle seroit plus efficace, si on la préparoit de la façon suivante. De racine d'aristoloche ronde, de racine d'hélénium ou aunée, de myrrhe, & de conserve de genievre, de chacune parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de sirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaisse.

(1) Cette dose du camphre pourra paroître forte. Si l'estomac du malade n'est pas en état de la soutenir, on en donnera plus souvent, de moindres doses, comme trois grains toutes les deux heures.

N°. 43.

N°. 43.

Le premier des trois remedes eſt celui N°. 37.

Le ſecond, prenez de petite centaurée, d'abſinthe, de myrrhe, le tout en poudre, de conſerve de genievre, de chacune parties égales; de ſirop d'abſinthe, ce qu'il faut pour faire un opiat épais. La priſe eſt d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les priſes de kina. (*ee*)

Le troiſieme, prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces; de petite centaurée, une poignée; de limaille de fer qui ne ſoit point rouillée, deux onces; de vin vieux blanc, un pot. (*ff*)

N°. 44.

Un quart d'once de crême de tartre, une poignée de camomilles communes, douze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi-heure, coulez.

(*ee*) Deux batz l'once.

(*ff*) L'on pile groſſiérement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, ſur des cendres, ou ſur un fourneau, ou derriere une plaque, afin qu'il ſoit toujours chaud; on laiſſe infuſer pendant vingt-quatre heures, en remuant cinq ou ſix fois; on le laiſſe repoſer, & on paſſe. La doſe eſt d'une taſſe, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant le repas.

N°. 45.

Sel ammoniac. La prise est de deux scrupules jusqu'à une dragme. (*gg*)

N°. 46.

Poudre. Prenez des fleurs de camomille & de sureau, de chacune une poignée, pilées grossiérement ; de fine farine ou d'amidon, trois onces ; de céruse & d'émail bleu, de chacun demi-once ; mêlez exactement le tout. (*hh*)

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très-fraîche, deux onces ; de cire blanche, trois quarts d'once ; d'émail bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire ; quand elle est fondue, on y ajoute le nutritum, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, jusqu'à ce que le tout soit bien mêlangé & refroidi.

La limaille, coûte demi-batz l'once.

(*gg*) La dragme est le demi-quart d'once ; il y a trois scrupules à la dragme, vingt-quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve ou rob de sureau. Mais je réitere que les fiévreux, qui ont l'estomac sensible, ne soutiennent point ce remede, non plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un mal-aise étonnant, & même de l'angoisse.

(*hh*) L'once de céruse, coûte demi-batz, & l'once d'émail autant.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre sur le mal, ou la renfermer dans un sachet de linge très-fin. La premiere méthode est beaucoup plus efficace.

On en étend ce qu'il faut sur un linge.

On peut aussi mêler un quart d'once d'émail à deux onces de beurre de saturne, ce qui fait un onguent au lieu d'une emplâtre. (*ii*)

N°. 47.

Un once de sel de Sedlitz, (1) deux onces de tamarins; versez dessus huit onces d'eau bouillante; remuez pour délayer les tamarins; coulez pour boire en deux prises, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N°. 48.

De laudanum liquide de Sydenham, quatre-vingts gouttes; (2) d'eau de méliſſe, deux onces & demie. Si la premiere ou la seconde dose arrêtent ou diminuent considérablement les vomissements, on ne donne pas les autres. (*kk*)

(*ii*) La dose marquée de l'emplâtre, coûte quatre batz & demi, ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guérir une éréſypelle. L'once de nutritum, coûte ſix creutzers; celle du beurre de ſaturne, trois batz.

(*kk*) L'once du laudanum liquide, coûte huit batz.

(1) On peut encore ici ſubſtituer le ſel d'epſom, à celui de ſedlitz.

(2) Cette dose du laudanum liquide, nous paroît très-haute; nous croyons qu'on ne doit d'abord la porter à Lyon, qu'à trente gouttes; on la rendra moins déſagréable & plus utile, ſi on y joint une cuillerée de ſirop d'écorce de citron.

N°. 49.

Faites fondre trois onces de manne & vingt grains de nitre dans vingt onces ou six verrées de petit-lait.

N°. 50.

Deux onces de sirop de pavot blanc, autant d'eau de sureau. (*ll*)

N°. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N°. 52.

De soufre pilé, une once; de sel ammoniac, une dragme; de graisse de porc fraîche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier. (*mm*)

N°. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé; autant de nitre. On les mêle exactement; on partage en huit prises égales. (*nn*)

(*ll*) L'once du sirop, coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau de sureau, on prend celle de fontaine.

(*mm*) Cette dose coûte trois batz.

(*nn*) Toute la dose, ne vaut pas plus d'un batz. Ce remede occasionneroit des coliques à quelques personnes qui auroient l'estomac délicat; mais il n'incommode point les robustes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient résisté aux autres remedes. Il augmente la transpiration; & les Palefreniers, qui pansent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de cras qu'ils trouvent. Cette augmentation de transpiration, chez les chevaux, est quelquefois prodigieuse; c'est par-là, que l'antimoine leur est utile dans plusieurs cas.

N°. 54. (*nnn*)

De limaille de fer & de ſucre, de chacun une once ; d'anis en poudre, une demi-once. Partagez en vingt-quatre doſes. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger. (*oo*)

N°. 55.

Deux onces de limaille de fer, une poignée de rue, autant de marrube blanc, un quart d'once de racine d'ellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N°. 43. Une taſſe trois fois par jour, une heure avant que de manger. (*pp*)

(*nnn*) Les remedes de ce Numéro, & des Numéros 55 & 56, ſont deſtinés aux maladies qui dépendent des oppilations, & la ſuppreſſion des regles. Le 55, eſt particuliérement deſtiné à les rappeller. Les Numéro 54 & 56, ſont plus convenables, quand on ne fait pas attention à la ſuppreſſion, ou qu'elle n'a pas lieu.

(*oo*) Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle, au lieu d'anis, contient peu de fer ; mais cette doſe ſuffit dans un mal commençant, & même une priſe ou deux par jour, ſuffiſent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la doſe du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas aſſez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé ; c'eſt la rouille qui gâte l'eſtomac, au lieu que la limaille non rouillée, eſt le plus puiſſant ſtomachique, dans les cas où les fortifiants conviennent.

(*pp*) J'avertis encore, que dans les perſonnes languiſſantes dès long-temps, il faut travailler à rétablir la ſanté, & non pas à pouſſer les regles ; ce qui eſt pernicieux. Elles reviennent, quand la malade eſt mieux ; leur retour ſuit celui de la ſanté, & ne doit, ni ne peut ſouvent, le précéder.

N°. 56.

De limaille de fer, deux onces ; de poudre de rue & d'anis, de chacune demi-once ; de miel, ce qu'il faut pour former un opiat assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N°. 57.

D'extrait de grande ciguë puante & dont la tige est tachetée, une once. Faites-en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu à peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre demi-once par jour. (*qq*)

(*qq*) Ce remede avoit été employé, depuis plusieurs siecles, par quelques Médecins en différents pays ; mais le peu de soin qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient, & à indiquer la façon dont ils l'employoient, les accidents occasionnés par d'autres especes, peut-être par la même, prise inconsidérément, avoient fait négliger ce remede, & l'on regardoit généralement toutes les ciguës, comme des plantes qui ne pouvoient que faire du mal. Mais il y a cinq ans, que M. A. STORK, l'un des premiers Médecins de LL. MM. Impériales, guidé par ces indications vagues, éparses dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remédier à des maux cruels, pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace, tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal-à-propos ; il commença par en prendre lui-même, de si petites doses, qu'elle n'auroit pas pu lui nuire, supposé même qu'elle eût été

N°. 58.

Une once de racine de gramen, autant de celle de chicorée. Faites bouillir

un poiſon ; il augmenta inſenſiblement, enfin, après s'être aſſuré qu'elle ne pouvoit pas nuire, il la donna à des malades attaqués de ſquirrhes & de cancers, en commençant par de petites doſes, & en montant ſucceſſivement, juſques-là qu'il eſt parvenu à en faire prendre plus de demi-once par jour, ſans aucun inconvénient & avec un ſuccès marqué. Ses premiers eſſais furent des plus heureux ; il a guéri un très-grand nombre de ſquirrhes & de cancers, déclarés abſolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre leſquels tous les remedes avoient échoué ; l'employant enſuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vu de très-grands effets ; & il me paroît démontré par le nombre, les caracteres, & l'authenticité de ſes obſervations, que ce remede doit être mis dans le petit nombre des plus grands remedes de la Médecine, & que ſon grand uſage eſt dans les maladies qui dépendent d'obſtructions ou d'un virus âcre dans les humeurs ; auſſi il réuſſit ſinguliérement dans les ſquirrhes externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les maladies de la peau, dans les fluxions & les ulceres opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques gouttes, quelques phthiſies, la gangrene même, &c. un très-long uſage ne peut pas nuire, il fortifie le tempérament au lieu de l'uſer.

Je ſais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier, que dans pluſieurs autres Villes il n'a pas réuſſi ; mais les clameurs des rivaux de M. STORK, & l'inefficacité du remede dans quelques cas, n'infirment point ſes expériences ; il a averti lui-même qu'il ne réuſſiſſoit pas toujours ; qu'il y avoit des cas au deſſus de la force des remedes ; qu'il y avoit des tempéraments auxquels il paroiſſoit répugner. Eh ! quel eſt le remede qui ne ſoit pas dans ce cas ? ainſi faut-il s'étonner s'il n'a pas réuſſi par-tout ? La nature du remede, qui n'a pas été d'abord bien connue, parce que la plante n'étoit pas déſignée ſuffiſamment, la force de la maladie, le tempérament du malade, l'inſuffiſance des doſes, des erreurs de traitement, peuvent en avoir empêché l'effet dans pluſieurs cas, & des Médecins, qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois, s'en ſeront dégoûtés ; mais d'autres l'ont employé avec un ſuccès marqué.

Le premier Recueil des expériences de M. STORK,

pendant un quart d'heure avec une chopine d'eau ; faites dissoudre demi-once de sel de Sedlitz (1), & deux onces de manne ; passez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

me détermina à l'essayer ; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'espece de ciguë la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout-à-fait telle que celle de M. STORK ; je l'essayai moi-même pour m'assurer qu'il étoit innocent, je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer, mais il ne guérit pas. Je m'adressai à M. STORK, qui m'envoya de son extrait ; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en suivant exactement son procédé, l'on a eu un extrait qu'il est impossible de distinguer de celui de *Vienne* ; j'ai pris de l'un & de l'autre, jusqu'à une dragme & demie par jour, je n'ai éprouvé que du bien-être en le prenant ; j'en ai donné à plusieurs malades, j'ai vu qu'il guérissoit plusieurs cas d'écrouelles & de cancer, qu'il soulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'estomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfants, qu'il ne nuisoit à personne, & je suis aujourd'hui pleinement persuadé, malgré l'aversion naturelle que j'ai pour les remedes tirés du genre des poisons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique M. STORK, est un remede toujours innocent, spécifique dans plusieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entiere confiance, & dont il seroit très-fâcheux qu'on négligeât l'usage.

La préparation consiste à cueillir la plante environ la S. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie suivant les lieux, à en exprimer le jus, qu'on met dans un vase de terre sur un feu très-doux, où on le laisse évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'épaisseur, pour que, quand il est refroidi, il ait la consistence du cotignac. Quand on veut en faire usage, on le réduit en pilules, en y joignant, si l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe sechée.

(1) Ou d'Epsom.

On

On réitere au bout de deux ou trois jours.

N°. 59.

Un cataplasme de mie de pain, de fleurs de camomille & de lait, auquel on ajoute du savon, de façon que chaque cataplasme en contienne un demi-quart d'once. Je me sers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exige ce cataplasme qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

N°. 60.

D'herbe de ciguë seche, ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une espece de petit matelas fort souple, laissez-le cuire pendant quelques moments dans l'eau; exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

N°. 61.

Des yeux d'écrevisses vrais, ou de magnésie blanche véritable, deux dragmes, quatre grains de cannelle; partagez en huit prises. On donne ces pou-

dres dans une cuillerée d'eau ou de lait, avant que l'enfant tette. (*p**)

N°. 62.

D'extrait aqueux de noix, deux dragmes; faites le dissoudre dans demi-once d'eau de cannelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie, on le purge. (*rr*)

N°. 63.

De résine de jalap, deux grains. Broyez-la long-temps avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes; joignez-y peu à peu deux cuillerées d'eau, passez par un linge fort clair, comme un lait d'amandes. Ajoutez une cuillerée à café de sirop de capilaire. (*ss*)

N°. 64.

Une once de nutritum; un jaune

(*p**) L'once des yeux d'écrevisses, coûte six creutzers.

(*rr*) Pour faire l'extrait, on prend les noix avant qu'elles soient mûres, dans le même temps dans lequel on les cueille pour les confire.

(*ss*) Ce remede n'est point désagréable. On peut le donner aux enfants de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la résine de Jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfants au dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée, & à la manne.

d'œuf s'il eſt petit, la moitié s'il eſt gros. Mêlez exactement. (*tt*)

N° 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche ; ajoutez-y deux cuillerées d'huile ſi c'eſt en hiver, en été il n'en faut point, ou tout au plus une demi-cuillerée ; trempez dedans des pieces de linge qui ne ſoit pas trop uſé, & laiſſez les ſécher. (*uu*)

N°. 66.

D'huile roſat, une livre ; de minium, demi-livre ; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire juſqu'à ce qu'il ait à peu près conſiſtance d'emplâtre ; fondez-y une once & demie de cire jaune, & jettez-y deux dragmes de camphre ; mêlez bien ; retirez du feu, & verſez dans des canons de papier, de la groſſeur que vous voudrez. (*xx*)

(*tt*) Le nutritum, coûte deux batz l'once. L'on peut faire d'abord un nutritum, en broyant long-temps dans un mortier, deux dragmes de céruſe, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

(*uu*) Cette toile eſt très-commode pour tous les panſements. Quand elle eſt ſalie par le pus, il ſuffit de la jeter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'eſſuyer & de la laiſſer ſécher. Elle peut ſervir pour un grand nombre de panſements.

(*xx*) C'eſt exactement l'onguent de Nuremberg, qui eſt le meilleur de tous les onguents de ménage. Il coûte deux batz l'once.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou

Pour faire le ſparadrap, (c'eſt une toile imbibée d'onguent,) il faut le refondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N°. précédent.

N°. 67.

Cueillez en Automne, pendant le beau temps, de l'agaric de chêne, (c'eſt une eſpece de champignon qui croît ſur cet arbre.)

Il y a quatre parties qui ſe préſentent ſucceſſivement; 1°. la peau qu'on peut jeter; 2°. la partie qui ſuit la peau, qui eſt la meilleure. On la bat avec un marteau juſqu'à ce qu'elle devienne douce & molle; c'eſt-là toute ſa préparation, & l'on en applique un morceau convenable ſur les vaiſſeaux ouverts. Il les reſſerre, empêche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3°. La troiſieme qui peut ſuffire pour arrêter le ſang dans les petits vaiſſeaux; & la quatrieme

plutôt Chambauderie, fameux dans pluſieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues, (c'eſt à peu près celui de Nuremberg) de diachilon compoſé, & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre; retirez du feu, & remuez juſqu'à ce qu'il ſoit refroidi.

qu'on peut employer réduite en poudre. (*yy*)

N°. 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de ſureau, autant de celles de camomille & de millepertuis. Cuiſez les en cataplaſme avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfere les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes ou quelques poignées de faltrank; on jette deſſus demi-pot d'eau bouillante; on laiſſe infuſer pendant quelques moments; on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique ſur le mal.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449. prenez des herbes de bétoine, de rhue, de fleurs de romarin ou de lavande, & de roſes rouges, de cha-

(*yy*) Ce remede connu il y a long-temps, de quelques perſonnes, n'eſt commun que depuis dix ans. Il a eu par-tout les mêmes ſuccès; & j'en ai vu les effets les plus heureux. Il épargne les tourments qu'occaſionnent les autres moyens d'arrêter le ſang; & c'eſt une des heureuſes découvertes qu'on pût faire en Chirurgie. L'on voit que chaque payſan, peut s'en procurer avec plus de facilité, que le plus habile Chirurgien. M. BROSSARD, Chirurgien François, qui l'a fait connoître, préfere celui qui croît ſur les parties des chênes où l'on a coupé de groſſes branches.

cune une poignée & demie; faites cuire pendant un quart d'heure, dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux, coulez & exprimez fortement. On s'en sert comme des précédentes.

N°. 69.

L'emplâtre de diapalme; l'once coûte un batz. (*yyy*)

N°. 70.

Deux parties d'eau, une partie de vinaigre de litharge. (*zz*)

N°. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, (*arthanita*,) & des sommités de camomille, de chacune une poignée; mettez-les dans une écuelle de terre avec un demi-quart d'once de savon & autant de sel ammoniac; versez dessus trois quartettes d'eau bouillante.

(*yyy*) Pour l'étendre sur de la charpie, comme il est indiqué §. 456, il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(*zz*) Il coûte demi-batz l'once.

L'once du sirop de chicorée composé, dont j'ai parlé dans le Chapitre des Enfants, coûte six creutzers l'once.

Fin de la Table des Remedes.

PRIX DES DROGUES
RECOMMANDÉES
DANS CET OUVRAGE,

A Lyon en 1763.

ÆTHIOPS Martial, de Lemery. Préparation de fer, 1 livre 5 sols l'once.
Agaric de Chêne, 10 sols l'once.
Antimoine crud. Minéral, 5 sols la livre.
Assa-fœtida. Gomme résine, 8 sols l'once.
Baume d'Arcœus. Préparation composée, 6 sols l'once.
Baume tranquille. Préparation composée, 8 sols l'once.
Beurre de Saturne. Préparation de plomb, 6 sols l'once.
Calamus aromaticus. Roseau aromatique. Racine, 3 sols l'once.
Camphre, huile essentielle de lauriers, figée, 8 sols l'once.
Cantharides, Mouches puantes qui mangent le Peuplier & le Frêne. Exposez à la vapeur du vinaigre pour les tuer ; faites sécher ; enfermez dans un vase de terre ; conservez dans un lieu sec, 6 liv la livre.
Céruse. Préparation de Plomb dissous par le vinaigre, 10 sols la livre.
Cérat de Galien. Préparation d'huile d'amandes douces & de cire, 5 sols l'once.
Cinabre artificiel. Préparation de soufre & de Mercure, 9 sols l'once.

Cinabre naturel, 18 sols l'once.
Contrayerva. Racine, 5 sols l'once.
Créme de tartre. Sel acide, 1 sol l'once.
Diagrede. Préparation de scammonée, 3 sols le gros.
Eau de chaux, 10 sols la pinte.
Eau de Mellisse simple, 1 livre la pinte.
Eau spiritueuse de cannelle, 10 sols l'once.
Email bleu, 1 liv. la livre.
Emplâtre de Ciguë, 50 sols la livre.
Emplâtre de Nuremberg, 3 liv. la livre.
Emplâtre vésicatoire, 5 liv. la livre.
Encens en larmes. [Oliban.] Gomme-résine; 4 sols l'once.
Esprit de Sel marin, 10 sols l'once.
Esprit de soufre; acide tiré du soufre, 10 sols l'once.
Esprit de vitriol; acide tiré du vitriol, 5 sols l'once.
Esquine (racine de) hachée, 1 liv. 10 sols.
Gayac rapé. Bois resineux, 10 sols la livre.
Gomme ammoniac. Gomme-résine, 8 sols l'once.
Huile de térébenthine, 24 sols la livre.
Jalap. Racine, 5 sols l'once.
Iris, ou Flambe de Florence. Racine, 2 sols l'once.
Kermès minéral. Préparation d'antimoine, 1 liv. le gros.
Laudanum liquide de Sydenham. Préparation d'opium avec le vin, 1 liv. 4 sols l'once.
Limaille de fer. Préparation de fer, 8 sols la livre.
Litharge. Préparation de plomb, 7 sols la livre.
Manne ordinaire. Suc du Frêne, 4 sols l'once.

Miel blanc, 12 sols la livre.
Minium. Préparation de plomb, 10 sols la livre.
Musc. Substance animale d'une odeur forte, 4 liv. 10 sols le gros.
Onguent basilicum ou suppuratif, 1 liv. 10 sols la livre.
Onguent nutritum, 2 liv. la livre.
Opium. Suc de pavot étranger, 16 sols l'once.
Oximel scillitique. Préparation où entrent le vinaigre, le miel & la scille, 2 sols l'once.
Panacé mercurielle, 2 liv. 10 sols l'once
Poudre contre les vers, ou *semen contra*, 15 s. l'once.
Poudre cornachine ou *de tribus*. Composé de parties égales de Tartre, Jalap & Diagrede, 4 sols le gros.
Poudre de Cloportes duement préparée. Cloportes sechés & mis en poudre, conservés séchement, 1 livre l'once.
Quinquina. Ecorce d'arbre, 6 liv. la livre.
Résine de Jalap blanche, 1 liv. le gros.
Rhubarbe. Racine, 15 liv. la livre.
Rob de Sureau. Suc des Baies de Sureau épaissi, 10 sols l'once.
Safran. Etamines de la plante, 1 liv. 10 sols l'once.
Salsepareille. Racine; la plus belle, 3 liv. la livre; 50 sols la commune.
Santal citrin. Bois, 5 sols l'once.
Sassafras. Bois, 12 sols la livre.
Savon blanc, 9 sols la livre.
Sel Ammoniac, 5 sols l'once.
Sel d'Epsom, 12 sols la livre.
Sel de Glauber, 4 liv. la livre.

Magnéſie blanche duement préparée, 3 liv. l'once.
Mercure crud, 4 liv. la livre.
Sel de Nitre, 1 liv. la livre.
Sel Végétal, 3 liv. la livre.
Sel de Sedlitz, 6 liv la livre.
Sel de Duobus, 3 liv. la livre.
Séné. Feuilles, 2 liv. 10 ſols; Follicules, 12 liv. la livre.
Serpentaire de Virginie. Racine, 10 ſols l'once.
Soufre minéral, 15 ſols la livre.
Sirop de Capilaire, 1 liv. 4 ſols la livre.
Sirop de Chicorée, compoſé de rhubarbe, 5 ſols l'once.
Sirop Diacode, ou de Pavot blanc, 6 ſols l'once.
Sirop de Nerprun, 2 liv. la livre.
Sirop de Pavot rouge, 2 liv. la livre.
Sirop de Violette, 4 liv. la livre.
Tamarins. Fruits, 20 ſols la livre.
Tartre émétique, ou Stibie. Préparation d'antimoine, 15 ſols l'once.
Tartre vitriolé. Sel neutre, 8 ſols l'once.
Thériaque, 6 liv. la livre.
Turbith minéral. Préparation de Mercure, 3 liv. l'once.
Vin émétique trouble, 2 ſols l'once.
Vinaigre de Saturne, ou de Litharge, 4 ſols l'once.
Vinaigre ſcillitique, 3 ſols l'once.
Yeux d'écreviſſes préparés, 8 ſols l'once.
Ypecacuana. Racine, 15 ſols l'once.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES

Et des principaux Articles contenus dans ce second Volume.

CHAPITRE XV. *De la fievre ardente ou chaude.* page 293
CHAP. XVI. *Des fievres putrides.* 299
CHAP. XVII. *Des fievres malignes.* 309
Danger de l'application des animaux vivants. 320
CHAP. XVIII. *Des fievres d'accès.* 323
Fievres de Printemps, & fievres d'Automne. 328
Moyens de guérir par le Kina. 331
Façon de conduire pendant l'accès. 333
Remedes febrifuges différents du Kina. 335
Traitement des fievres invétérées 338
Fievres pernicieuses. 343
Maux périodiques, qui sont des fievres déguisées. 344
Préservatifs dans les airs mal sains. 345

CHAP. XIX. *Des Eréſipelles.* 347
Eréſipelles habituelles. 357
Piquures d'animaux. 358
CHAP. XX. *Des inflammations de poitrine, & des pleuréſies fauſſes & bilieuſes* 360
Fauſſe inflammation de poitrine. 362
Fauſſe pleuréſie. 367
CHAP. XXI. *Des Coliques.* 370
Colique inflammatoire. *ibid.*
Colique bilieuſe. 377
Colique d'indigeſtion. Indigeſtions. 380
Colique venteuſe. 384
Colique après le froid. 386
CHAP. XXII. *Du Miſéréré, & du Colera-morbus* 390
Miſéréré ou Paſſion iliaque. *ibid.*
Colera-morbus ou Trouſſe-galant. 396
CHAP XXIII. *De la Diarrhée.* 403
CHAP. XXIV. *De la Dyſenterie ou flux de ſang.* 407
Symptomes de la maladie. 408
Remedes. 410
Uſage des fruits. 415
Danger de pluſieurs remedes. 419
CHAP. XXV. *De la Gale.* 423

CHAP. XXVI. *Avis pour les Femmes.* 429
Les regles. 430
La groſſeſſe. 444
Les couches. 446
Suites de couches. 451
Cancer. 455
CHAP. XXVII. *Avis pour les Enfants.* 457
Premiere cauſe de leurs maux, le *Meconium.* 459
Seconde cauſe, le lait aigri. 460
Danger de l'huile. 461
Dérangement de la tranſpiration, moyens de l'entretenir, lavage à l'eau froide. 464
Troiſieme cauſe, la ſortie des dents. 469
Quatrieme cauſe, les vers. 471
Convulſions. 475
Soins néceſſaires pour les rendre robuſtes. Avis généraux. 481
CHAP. XXVIII. *Secours pour les noyés.* 489
CHAP. XXIX. *Des corps arrêtés entre la bouche & l'eſtomac.* 499
CHAP. XXX. *Maladies chirurgicales.* 527

Des Brûlures. 528
Des Plaies. 529
Des meurtrissures. Des chûtes. 537
Des Ulceres. 549
Des membres gelés. 553
Des Engelures. 558
Des Hernies. 572
Des Furoncles ou Clous. 579
Des Panaris. 581
Des Echardes qui entrent dans la peau. 587
Des Verrues. 589
Des Cors. 591
CHAP. XXXI. *De quelques cas qui demandent des secours prompts.* 593
Des Evanouissements occasionnés par le trop de sang. 594
Des Evanouissements occasionnés par la foiblesse. 596
Des Evanouissements occasionnés par les embarras d'estomac. 600
Des Evanouissements qui dépendent des maux de nerfs. 603
Des Evanouissements produits par les passions. 609
Des Evanouissements qui arrivent dans les maladies. 611

Des Hémorragies. 614
Des accès de convulsions. 619
Des accès de suffocation. 621
Des suites de la peur. 625
Des accidents produits par les vapeurs du charbon & du vin. 628
Des Poisons. 635
Des douleurs aiguës. 640
CHAP. XXXII. *Des remedes de précaution.* 643
De la Saignée. 644
Des Purgations. 653
Remedes après les purgatifs trop forts. 658
Remarques sur quelques autres remedes. 664
CHAP. XXXIII. *Des Charlatans & des Magiciens.* 667
CHAP. XXXIV. *Questions auxquelles il est nécessaire de savoir répondre quand on va consulter un Médecin.* 696
TABLE *des Remedes* 701
PRIX *des Drogues.* 731

FIN.